



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

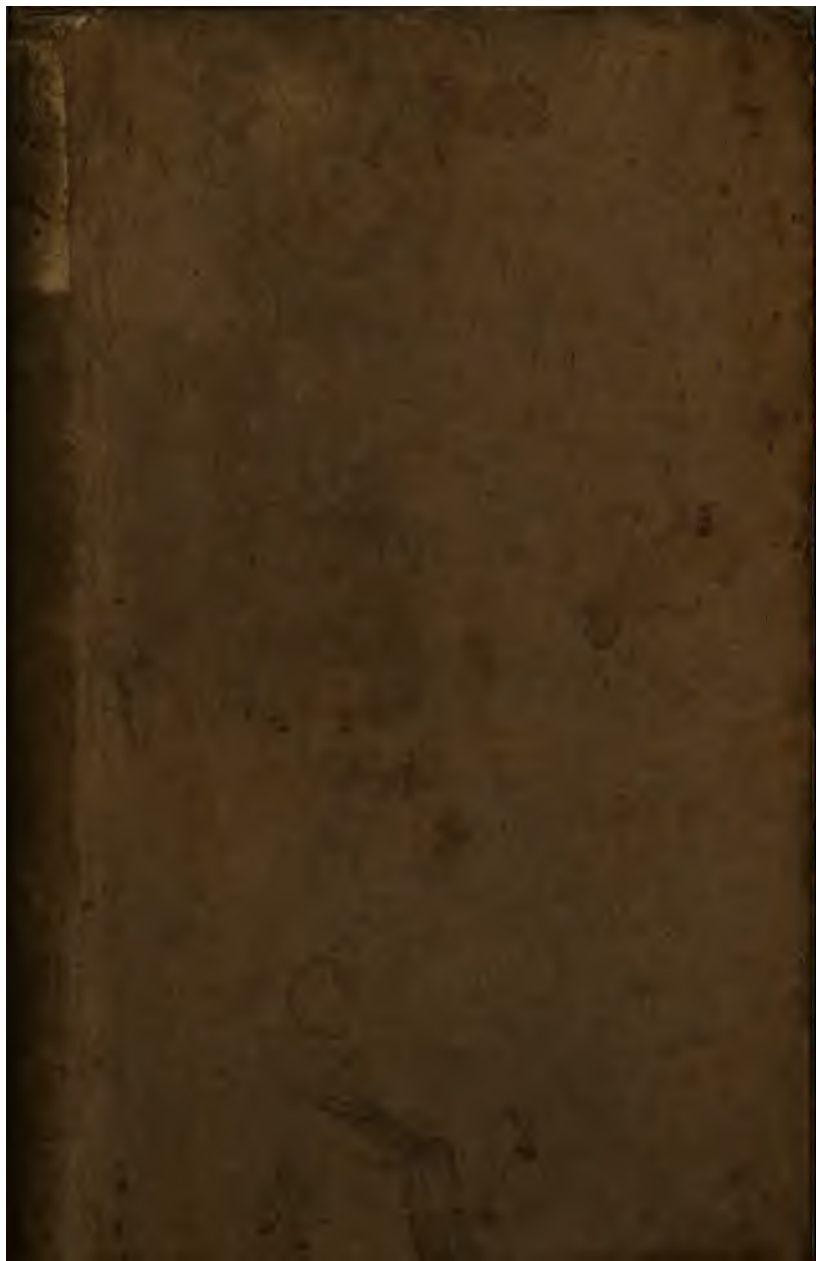
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

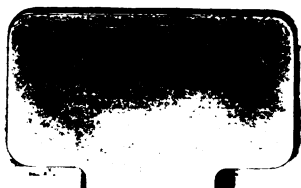


071868.

(W. J. B. Lorge?)



Vet. Fr. II A. 619





*LA*  
**VENGEANCE**  
*NATURELLE.*

---

Sunt etiam sua præmia laudi.  
*PHÆD.*

---

*I. PARTIE.*

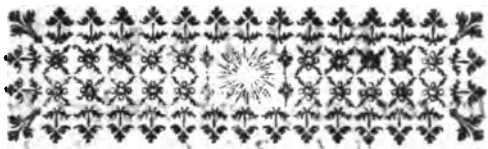


**A AMSTERDAM,**  
**ET SE VEND A PARIS,**  
Chez *HOCHEREAU* l'aîné, Libraire, Quai  
de Conti, à la descente du Pont-Neuf,  
au Phénix.

---

**M. DCC. LIV,**





A MADAME DE\*\*\*

Je vous envoie le livre que vous m'avez  
demandé, et qui est de la même  
main que celui que vous m'avez  
envoyé.



MADAME, je vous envoie  
le livre que vous m'avez  
demandé, et qui est de la même  
main que celui que vous m'avez  
envoyé.

*Perfuadé que les occupations  
de l'esprit ne peuvent pas tou-  
jours être sérieuses, & qu'il est  
même nécessaire d'accorder à ses  
sens quelques momens qui, en*

## E P I T R E.

les récréant , leur rendent la tranquillité , j'ai osé prendre la liberté de vous présenter cette petite Histoire Turque , à vous , MADAME , qui , remplie de cette grande lumière d'esprit , voyez d'abord les choses telles qu'elles sont , & en savez aussi mieux que toutes celles du monde discerner les beautés ; à vous , dis-je , MADAME , qui , excellez en cette partie de l'ame , qui défend avec un parfait jugement la sévérité d'un Public juge inexorable ; ce qui me met tranquille sur la destinée de mon Turc , joint à l'espérance où je

## E P I T R E.

*suis que vous daignerez l'agrée.*

*Vous le trouverez véridique :  
Héros inébranlable , lorsqu'il  
s'agira de la gloire ; les larmes-  
même de ce qu'il aime ne pour-  
ront l'arrêter. Plus éloigné de la  
féroacité que de la foiblesse , il  
n'envisagera point , sans beau-  
coup souffrir , l'absence ou la  
perte prochaine d'une personne  
qui lui est chère.*

*Peut-être vous paroîtra-t-il  
d'abord comme un homme dan-  
gereux dans un Etat ; mais ,  
pour le justifier , transportez-vous  
avec lui au milieu des Grands*

## E P I T R E.

de l'Empire Ottoman , ses plus  
cruels ennemis , qui ne respi-  
roient que le sang , vous verrez  
qu'il n'a voulu envelopper dans  
sa vengeance que les auteurs de  
la mort de son pere qui lui de-  
mandoit des victimes. Vous con-  
noîtrez même qu'il ne voit pas ,  
sans frémir , les excès où se por-  
tent ses Compatriotes ; qu'il en  
conçoit tant d'horreur , qu'il  
abandonne son ingratta Patrie ,  
& se retire auprès de sa vertueuse  
Maîtresse.

Revenu des préjugés de l'en-  
fance , vous le verrez suivre par  
choix ce qui lui semble raison-

## E P I T R E.

*nable, & ce que l'opinion lui  
faisoit auparavant regarder  
comme vicieux. En Musulman  
bien instruit, rien ne sera ca-  
pable de l'ébranler qu'une vraie  
persuasion ; bon Philosophe,  
vous le verrez s'instruire des vé-  
rités de la Religion ; & détrom-  
pé sur les erreurs de l'Alcoran,  
embrasser avec zèle le Christia-  
nisme, & défendre les Fron-  
tieres contre les Infidèles ; &  
après bien des travaux, vous le  
verrez jouir d'une tranquillité  
parfaite auprès de ce qu'il aime.*

*Enfin, MADAME, j'espère  
qu'il aura l'avantage de vous*

## E P I T R E.

*servir de récréation, comme j'ai  
l'honneur de me dire, avec le  
plus profond respect,*

MADAME,

Votre très-humble  
& très-obéissant  
serviteur,

J. B. C.





L A.

# VENGEANCE NATURELLE.

---

## PREMIERE PARTIE.

OUTE l'Europe fait que  
la grande & fameuse fa-  
mille des Mamouths a four-  
ni à la Porte d'heureux Visirs, &  
des Mouftis zélés protecteurs des  
vrais Croyans. L'on a même vû le  
bras victorieux des premiers affer-  
mir l'Empire Ottoman , pen-  
dant que les derniers , sources  
de toutes sciences , voyoient les

I. Partie.

A

Dervis prosternés jusqu'à la poussière de leurs pieds.

Mahacank Mamouth fut le seul qui resta pour relever cette Maison ; mais , malgré que son serail fût rempli des plus belles esclaves , son Ange noir ne laissa pas de le persécuter jusqu'à ne lui donner qu'un seul fils.

Sultan Mustapha régnoit lors sur les Musulmans ; ce Prince , renommé par les éclatantes victoires qu'il avoit remportées , s'étoit rendu respectable à ses peuples ; mais un retour de mollesse , à la fleur de son âge , le rendit la haine & le mépris de tous les vrais Croyans. Adonné entièrement aux voluptés de son serail , il se reposoit du soin de son Empire sur son grand Visir. Celui-ci , rempli d'ambition , n'avoit garde de remontrer à son Prince les besoins de l'Etat ; & les plaisirs journaliers qu'il faisoit naître dans le serail , affermi-

rent de plus en plus le Sultan dans sa criminelle nonchalance. Enfin tous les Ministres lors étoient plus occupés de leurs propres intérêts ; que de ceux de l'Empire.

Ce dérangement ne manqua pas de produire une licence dangereuse , tant dans la Ville Impériale , que dans les endroits les plus éloignés du Trône. Les Gouverneurs de chaque endroit opprimoient les peuples , & quelques-uns même , par leur avarice , alloient jusqu'au brigandage. En vain la justice voulut se faire entendre , on ne l'écouta pas ; & les intrigues cachées & souterraines fermèrent la porte à l'innocence.

Le Bassas de Chypre fut le premier qui mit le comble à la tyrannie. Mamouth étoit lors Bassas des Isles de l'Archipel ; il y vivoit en Souverain , y avoit acquis de grands trésors , & s'étoit fait autant craindre qu'aimer des peuples.

## LA VENGEANCE

Le grand Visir , informé des richesses de Mamouth , commença à le regarder avec des yeux d'envie. Sous prétexte d'un exemple qui pût arrêter l'oppression où les peuples se trouvoient , le faire périr étoit un coup d'Etat : en effet , il étoit grand pour ce Visir , puisque par ce coup il se rendoit le maître des trésors que ce Gouverneur possédoit.

Ces fortes raisons firent bientôt décider le Visir ; mais Mamouth prévint le fatal cordon , soit qu'il fût informé des desseins du Visir , soit que ses propres réflexions lui fissent sentir qu'on ne manqueroit pas de croire que ses richesses auroient meilleure grace dans le serail du Sultan. Il conclut que le parti le plus sûr étoit de se mettre à couvert , en se rendant formidable.

Il mit donc devant les yeux des Bassas de Scio & de Lemnos les

dangers qui les menaçoient ; il les fit ensuite réfléchir sur les forces naturelles de ses Isles : il leur fit entendre quel pouvoit être le pouvoir d'une République indépendante des successeurs de Mahomet. Le projet fut bientôt conclu ; & les peuples gagnés par les libéralités de ces trois Gouverneurs , comme l'on fait , toujours partisans de la nouveauté , ne tarderent pas beaucoup à prendre leur parti.

Un ouragan si terrible , qui sembloit menacer la tranquillité régnante à la Porte , fut bientôt dissipé : le Visir partit pour soumettre les rebelles ; sa flotte , qui ne tarda pas à se montrer , épouvanta les peuples , qui chercherent leur salut dans la mort des coupables. Enfin , Mamouth sentant de loin ses malheurs , voulut du moins sauver les restes infortunés de sa Maison , ayant fait venir son fils Peouth Mamouth , pour lors âgé de treize

8 LA VENGEANCE

ans, il le fit résoudre de quitter l'Archipel, accompagné d'un seul Dervis, en qui il avoit grande confiance; ce Dervis, qui se nommoit Edenkir, surpassoit tous ceux de son état par un esprit d'indépendance, & sur-tout par une honorable nonchalance, qui lui avoit appris à vivre aux dépens du vulgaire superstitieux; enfin c'étoit un homme tel qu'il faut pour mener une vie inutile à la société.

Comme cette espece de gens ne manque jamais d'ambition, celui-ci avoit su s'avancer auprès de Mammoth, en lui faisant entendre que le saint Prophete, qui promettoit dans son Paradis des fleurs d'or & d'argent, ne devoit pas regarder comme criminels les moyens dont on se servoit dans cette vie pour en acquérir. Cette morale, qui étoit un peu relâchée, étoit bien différente avec les peuples, avec qui il affectoit un air d'austérité.

avoit , disoit - il à ceux - là ; des entretiens secrets avec le Messager de Dieu dans les jardins d'Eden ; il en savoit si bien les chemins , qu'il promettoit d'y conduire sûrement ceux dont la charité s'étendrait à entretenir dans leur sainte paresse les Dervis , seuls amis du saint Prophète. Une telle compagnie n'étoit point du goût du jeune Mamouth. Il avoit reçu une éducation conforme à sa naissance ; & il ne lui manquoit , pour être parfait , que de n'avoir pas été exposé aux flatteries de ses maîtres , qui , voyant le haut degré de leur élève , mettoient tout en usage pour gagner ses bonnes grâces. Funeste expérience , qui ne montre que trop souvent combien les meilleurs naturels en peuvent être attaqués ! Mais les malheurs qu'il eut à effuyer , lui servirent d'heureux préservatifs contre un tel poison.

Il n'y avoit que des ordres aussi

pressans que ceux qu'il recut de son pere , qui pouvoient l'engager à quitter l'Archipel , & des momens pareils à ceux où l'on étoit alors. Il condamnoit intérieurement dans son pere la hardiesse d'un sujet de révolte ; il lui portoit trop d'amitié , pour ne pas sacrifier ses jours pour conserver les siens ; néanmoins il fallut partir & suivre Edenkir à Tauris \*. Pendant que le voyage dura , le Dervis ne s'attacha qu'à faire goûter à Mamouth les plaisirs d'une vie douce & exempte d'inquiétude ; & regardant ce jeune Musulman comme une capture glorieuse , il ne cessoit de lui représenter les embarras qui accompagnent la vie tumultueuse des Grands. Mais ces discours étoient trop éloignés alors dans le cœur de Peouth Mamouth , pour pouvoir lui plaire ; il souhaitoit au contraire de pou-

\* Tauris , Ville considérable par les pèlerinages , à cause du Tombeau d'Ali.



voit être à portée de signaler son courage , & il voyoit que , plus il approchoit de Pekin , plus les occasions s'en éloignoient. Le Dervis , qui jugea bien que ce qu'il disoit ne lui feroit pas beaucoup d'impression , changea de batterie , & fit à ce jeune Turc un long & exact détail des plaisirs qui suivent indubitablement les Dervis aussi aimables que lui. Ce parti fit plus d'effet ; quoique le jeune Mamouth vit tout le faux du discours d'Edenkir , il n'étoit point insensible ; & regardant le déguisement où il étoit alors , comme un exil nécessaire , il crut qu'il ne devoit pas rejeter les moyens qui se présentent , d'attendre plus tranquillement des nouvelles de son pere : il commença donc à être plus docile aux instructions du Dervis ; & il on peut dire qu'en peu de tems il y fit de grands progrès. On ne parloit dans l'absence du jeune Dervis , &

l'on se seroit plutôt passé des bains salutaires que Mahomet recommande aux vrais Croyans, que des pieuses exhortations du compagnon d'Edenkir.

Cependant Mahacank Mamouth, tranquille sur ce qui regardoit son fils, ne songea plus qu'à soutenir ses funestes desseins ; mais la trop grande confiance qu'il eut sur des gens qu'il avoit peu avant si fort tourmentés, le perdit : sa tête fut coupée & portée au grand Visir, qui, après avoir mis ordre aux affaires de l'Archipel, revint à la Porte triomphant au milieu des trésors du malheureux Mamouth, & se glorifia d'avoir étouffé jusqu'au nom du coupable dans la mort d'un jeune homme qu'il avoit fait étrangler pour le fils de Mamouth.

De si fâcheuses nouvelles ne firent qu'irriter le jeune Peonth ; la mort du Visir fut d'abord le dessein qu'il forma pour venger la mort

de son pere. Ne voyant plus rien qui demandât des ménagemens , il quitta le Dervis pour aller au-devant des occasions favorables à ses vues. Il crut qu'en voyant ses ennemis , son courage acquéreroit de nouvelles forces ; & quelques dangers qu'il y eût pour lui d'aller à Constantinople , il choisit néanmoins cette Ville pour le théâtre de ses aventures.

Une circonstance précipita encore son départ de Tauris : dans le peu de tems qu'il y fut , il y avoit fait connoissance avec une femme , dont la dévotion reconnue lui laissoit la liberté de voir sans crainte les jeunes Dervis ; cette femme avoit une fille nommée Bahuk , chef-d'œuvre de beauté. Peouth ne s'en fut pas plutôt vue , qu'il se sentit pour elle toute la passion dont un cœur nouvellement épris peut être capable. Personne n'étoit plus aimé ; mais personne

aussi n'étoit plus respecté : il ne vivoit plus , & même il ne méditoit que pour elle. Ce ne fut pas un foible moyen d'augmenter son zèle & son assiduité auprès de sa mere : il y employoit les journées entieres , & cherchoit une occasion favorable de faire part à sa jeune Baheuk des sentimens qu'il avoit pour elle. Cent fois il fut prêt de lui apprendre ce que son cœur ne pouvoit plus cacher , cent fois le respect & la crainte le retenoient. Baheuk de son côté remarquoit dans le jeune Dervis un air de noblesse , qui la faisoit soupçonner qu'il n'étoit pas ce qu'il paroissoit : l'habitude qu'elle avoit eue avec de semblables gens , la confirmoit encore dans ses idées. Elle ne trouvoit en lui qu'une noble simplicité , & non ces airs orgueilleux d'humilité qu'elle voyoit dans les autres , dont les discours lui paroissent obscurs ; au contraire dans celui-ci elle les

trouvoit clairs & convaincans : enfin , toute jeune qu'elle étoit , elle ne pouvoit penser qu'une personne qui promettoit autant , eût pu se borner à faire le métier qu'il faisoit. Elle le considéroit attentivement : elle trouvoit en lui quelque chose de tendre , qu'elle croyoit ne pas convenir à son habit. De telles dispositions ne lui cachèrent pas long-tems ce qui se passoit dans le cœur de Peouth. Elle s'efforçoit de vouloir l'ignorer ; mais tout étoit trop d'accord , pour qu'elle n'entendît pas le langage que les yeux de Peouth lui tenoient.

Tel étoit ce qui se passoit dans le cœur de ces deux amans , lorsque Baheuk disparut tout-à-coup , sans qu'on pût savoir ce qu'elle étoit devenue. Mamouth , qui apprit cet incident dans le tems même qu'il reçut la nouvelle de la funeste mort de son pere , n'auroit pas été plus frappé de deux coups de foudre.

Dans l'état où il se voyoit , il ne savoit qui accuser de son malheur ; il s'en prenoit à lui-même , à sa cruelle destinée , & à la tyrannie du Visir , qu'il menaçoit dans son cœur. Tauris lui devint un séjour odieux ; il en partit , après avoir changé son nom en celui de Sulmeck , avec si peu qui lui restoit des biens de son pere , & s'en alla à Constantinople , où il arriva d'une façon bien différente de celle que sa naissance lui donnoit. Malgré qu'il connût de nom tous les Ministres de la Porte , il n'y avoit rien à craindre ; il y étoit entièrement inconnu ; & quand quelqu'un l'eût vu dans son enfance , avec ce qu'il étoit beaucoup changé , le Visir avoit assez répandu les bruits de sa mort , pour que l'on ne pût soupçonner qu'il fût le fils de Mamouth. Il se montra donc hardiment , & il trouva même le moyen de s'insinuer si bien dans l'esprit du Kaimakan , qu'il

ce Ministre le présenta au grand Visir , qui , enchanté des discours & de l'adresse du jeune Mamouth , le fit Agala. \*

C'étoit ce que le jeune Musulman pouvoit désirer de plus avantageux dans une telle occurrence ; il se voyoit par-là en état d'épier les occasions favorables à ses des-seins. Sa taille avantageuse , l'air de douceur répandue sur son visage , le firent remarquer du Sultan , qui prenoit plaisir à le questionner sur sa famille. Mamouth s'en fit connoître comme le fils d'un Marchand de Pekin , dont la mort prématurée l'avoit contraint de quitter le sein de sa famille , pour venir servir le Sultan dans ses Janissaires ; mais que les bontés du Kaimakan l'avoient mis en passe de témoigner de plus près au vrai Monarque des Croyans l'empressement de son vil esclave.

\* Page du grand serail.

Mamouth par - là se vit bientôt considéré dans le serail. Il y acquit une grande liberté ; & ses commissions ordinaires étant d'aller porter aux Eunuques les ordres de Mustapha , on le laissoit librement aller & venir dans les jardins destinés aux plaisirs de ce Sultan.

Quelque sage réflexion que Peouth eût pu faire sur les conséquences qu'il y avoit de tenir une conduite exempte de tout soupçon dans le serail , il ne put remarquer , sans être ému , toutes les beautés qui y sont renfermées , dans le souvenir de sa chère Bahouk ; elle seule l'empêchoit d'y être sensible , cette aimable fille l'occupoit entierement : plus il se retraçoit cet air de modestie répandue sur son visage , plus il la trouvoit au-dessus de toutes celles qui composoient le serail. Il ne pouvoit y penser , sans maudire la fatale étoile qui l'en avoit privé ,



sans savoir où elle étoit. La reverrai-je , se disoit-il , & puis-je l'espérer ? Les larmes lui couloient des yeux , & peu s'en falloit qu'il ne prît la résolution de parcourir toute la terre , pour en avoir des nouvelles , dans l'idée qu'il avoit que quelques Corsaires chrétiens l'avoient enlevée.

A Tauris , se disoit-il quelquefois , je n'osois à la vérité me flatter d'en être aimé ; mais du moins j'avois l'heureux bonheur de la voir & de l'entretenir. Que fai-je ? le tems auroit pu l'accoutumer à me voir sans contrainte , & ma constance l'auroit peut-être touchée ; mais que m'en reste-t-il à présent ? Le triste souvenir , qui me rend encore plus sensible une perte irréparable. Ces tristes réflexions le mennoient souvent dans les endroits les plus écartés des jardins du serail. Un jour entr'autres , que le Sultan occupé à jouir des plaisirs qu'il s'étoit

fait préparer chez la favorite , sem-  
bloit y avoir rassemblé toutes les  
beautés du serail , pour donner plus  
de liberté à Mamouth , ce jeune  
Turc , agité de cent passions diver-  
ses , se promenoit dans une allée ,  
dont les vues donnoient sur le Bos-  
phore ; le silence qui régnoit dans  
les bosquets voisins , & le calme  
dont jouissoient alors les eaux de  
la mer , favorisoient sa mélanco-  
lie ; il réfléchissoit sur les malheurs  
qui l'avoient suivi & réduit à se  
renfermer dans un serail ; le sang  
de son pere , qui lui demandoit une  
prompte vengeance , mille desseins  
vagues lui présentoient pour pre-  
miere victime le Visir : c'est un  
monstre , se disoit-il , qui doit être  
insupportable aux Janissaires par  
son ambition & son avarice. Son  
courage ne lui faisoit appercevoir  
aucunes difficultés ; mais quand il  
considéroit l'exécution , seul , & in-  
connu dans un lieu où ses plus cruels

ennemis étoient les maîtres , que pouvoit-il faire ? Ces inquiétudes dont il étoit tourmenté , le conduisirent insensiblement dans un labyrinthe de bosquets : il en choisit un , dont la charmille épaisse sembloit le cacher à toute la nature. Couché sur un lit de gazon , il promenoit ses pensées sur les voluptés du serail ; & les charmes dans lesquels il voyoit le Sultan enseveli , lui faisoient espérer de trouver une occasion favorable de s'écarter de ces lieux dangereux. Il y avoit déjà du tems qu'il s'occupoit de ces différentes pensées , lorsqu'il entendit des sons de voix , qui lui firent comprendre qu'il n'étoit pas seul dans le labyrinthe ; il prêta attention & ne fut pas long-tems à découvrir qu'il ne s'étoit pas trompé. La proximité du bruit lui fit juger qu'il n'étoit séparé des voix qu'il entendoit , que par la charmille. Il étoit embarrassé sur le parti qu'il devoit

prendre ; ce pouvoit être le Sultan qui s'étoit échappé avec la Sultane favorite : il distinguoit la voix d'une femme ; mais trop éloigné pour entendre , il ne pouvoit connoître le sujet de leur conversation , il avoit beau redoubler son attention , plus son silence régnoit , plus les voix sembloient s'abaisser : une heure se passa dans l'incertitude ; prêt à se lever , il craignoit de faire du bruit ; enfin il risque de se glisser le long d'une palissade qui devoit , autant qu'il en jugeoit , le rapprocher : en effet , il distingua bientôt les voix de deux femmes ; mais quelle fut sa surprise , lorsqu'il entendit confusément plusieurs mots François qu'elles prononcèrent ? Cela lui parut nouveau , & redoubla sa curiosité ; il jugeoit bien que la conversation continueroit dans le même langage , & il lui étoit impossible de la suivre : ce sont sans doute , disoit-il , quelques es-

claves chrétiennes, qui ont plus de liberté que les autres. Cette idée l'enhardit, il fait quelques pas vers le bosquet; mais dès qu'on entendit le moindre bruit, les voix cessèrent, & il lui fut aisé de voir qu'on cherchoit à se retirer. Il avance avec précipitation, & entre dans l'allée, où l'issue du bosquet donnoit, dans le tems que deux femmes en sortoient & gagnoient le côté opposé au sien; leurs railles lui parurent avantageuses, & l'incertitude où il étoit d'appercevoir dans l'une des deux une démarche qui ne lui étoit pas inconnue, redoubla encore sa curiosité; il les suivit: mais les deux inconnues, sans paroître curieuses de ce qu'il pouvoit être, l'évitoient avec diligence. C'en fut assez pour irriter ses desirs: plus elles fuyoient, plus il s'efforçoit de les rejoindre. Comme elles avoient beaucoup d'avance sur lui, il jugea que, s'il vou-

loit les voir , il falloit qu'il trouvât un moyen de les devancer ; il fa-  
voit parfaitement les détours du la-  
byrinthe , aussi ne tarda-t-il pas de  
gagner du terrain : mais quelle fut  
sa surprise , lorsqu'à la faveur d'un  
chêne derrière lequel il s'étoit ca-  
ché , il crut appercevoir Baheuk ,  
cette beauté de Tauris ! Plus il  
l'approchoit , plus il la reconnois-  
soit ; enfin il ne put pas douter  
un moment que ce ne fût elle. Que  
de différentes pensées lui vinrent  
dans cet instant ! Il sort de son em-  
buscade , & court au-devant d'elle  
avec toutes les marques du plus  
grand respect ; sa contenance sur-  
prit & arrêta Baheuk & sa compa-  
gne. Elles considérèrent cet hom-  
me qui sembloit les poursuivre avec  
tant d'empportement ; Baheuk l'eût  
bientôt reconnu ; mais elle l'eût  
encore plutôt évité. Peouth redou-  
bla le pas ; & voyant qu'on le fuyoit  
plus opiniâtrément ; Que vous ai-

je fait , Madame , s'écria - t - il en François ? Peut - on traiter un homme qui vous adore avec une telle cruauté ? Ces discours furent vains ; Baheuk s'arrêta un instant pour l'entendre , mais elle prit la fuite avec plus de promptitude. Mamouth vit bien que ses poursuites seroient inutiles ; & croyant que le respect qu'il marqueroit en s'arrêtant , produiroit un bon effet , il cessa de suivre une personne qui l'évitoit avec autant de promptitude qu'il en avoit à l'aborder.

Ce qui venoit d'arriver à Mamouth , & un songe , lui parurent la même chose. Il ne pouvoit douter que ce ne fût Baheuk ; il l'avoit trop bien examinée , pour pouvoir s'y tromper. Le même son de voix , cette taille avantageuse , cette noble démarche , tout enfin lui retraçoit dans le cœur le portrait de celle qu'il adoroit. L'endroit où il la retrouvoit , ne l'inquiétoit pas tant

que la facilité avec laquelle il l'avoit entendue parler François. Elle le fuyoit ; & cela lui faisoit appréhender , qu'aussi belle qu'elle étoit , les droits de Souverain n'eussent été exercés de la part du Sultan. Quelle idée fâcheuse pour un amant aussi passionné que Mamouth ! Il ne resta pas long - tems dans des lieux où Baheuk venoit de lui témoigner tant de rigueurs ; il se retira dans sa chambre , où plongé & abattu dans les réflexions les plus ameres , il passa le reste du jour dans des agitations continuelles. Baheuk de son côté n'étoit gueres plus en repos. Dès qu'elle vit que Mamouth cessoit de la suivre , elle diminua le pas , & rejoignit sa compagne. Que peut - il vous être arrivé , lui dit Théodose ? Avez - vous craint que ce Page osât vous tenir des discours hardis dans un lieu où tout ne respire que par les ordres du Souverain ? Le morne silence & l'air



l'air de surprise où Baheuk restoit toujours , lui fit soupçonner qu'elle connoissoit de plus loin celui qui les avoit suivies. Pourquoi me cacher , dit-elle , ce qui se passe en vous ? Doutez-vous , Baheuk , de la part que j'y dois prendre ? Et puisqu'il est vrai que nous éprouvons toutes les deux les mêmes peines , est-il juste que nous ayons quelque secret entre nous ?

Théodose avoit beau faire, elle ne pouvoit tirer que des conjectures incertaines sur le chapitre de Baheuk ; & quoiqu'elle la trouvât de tems en tems dans des rêveries , qui lui donnoient lieu de témoigner que la contrainte avec laquelle elle agissoit , étoit de trop devant une personne à qui elle étoit si attachée , elle recevoit pour toute réponse un soupir , qui la persuadoit de plus en plus , que ce jeune Musulman ne lui étoit pas indifférent.

Théodose qui joignoit à beau-

coup d'esprit , une grande expérience du monde , fut impatiente de se mettre au fait de cette aventure ; elle avoit trop remarqué dans Baheuk un air de tristesse depuis ce jour qu'elle avoit rencontré Peouth , pour ne pas remarquer qu'il y avoit un souterrain mystérieux de caché là-dessous : il falloit s'en instruire , & c'étoit là la difficulté. Esclave dans un serail , il lui étoit impossible de parler au jeune Page dans ce lieu où tout étoit observé avec la dernière sévérité. Elle le voyoit passer dans les jardins , lorsqu'il alloit porter les ordres du Sultan. Plusieurs fois il s'étoit arrêté en la remarquant , comme interdit & comme un homme qui meurt d'impatience de ne pouvoir joindre une personne qu'il cherche depuis un long-tems.

Elle n'étoit pas moins inquiète lorsqu'elle étoit auprès de Baheuk. Elle lui donnoit à entendre qu'elle

s'appercevoit parfaitement qu'elle aimoit ; elle lui parloit souvent même du jeune Page ; & malgré que Baheuk éloignât toutes ses conversations , il lui arrivoit si souvent de s'y arrêter sans y penser , que Théodose avoit tout lieu d'augmenter ses soupçons & sa curiosité.

Elle avoit pour habitude d'aller tous les matins cueillir des fleurs pour Baheuk & pour elle. Elles trouvoient ensemble , dans les affrontimens qu'elles en faisoient , une espèce de soulagement à leurs peines communes ; elles s'imaginoient enchaîner , ou du moins assoupir pour quelque tems leurs chagrins.

Il y avoit déjà quelques jours d'écoulés depuis la rencontre de Mamouth ; & Théodose désiroit de plus en plus de lui parler , lorsqu'elle le vit passer assez près d'elle dans le parterre où elle cueilloit des fleurs. L'affluence d'Esclaves de l'un & de l'autre sexe , qui y

étoient alors pour la même occupation , donna plus de hardiesse à Marmouth ; il s'approche insensiblement de Théodose : Madame , lui dit-il en François , oserai-je vous demander quelle raison Baheuk peut avoir de fuir un homme qui n'a jamais eu pour elle que des sentimens de respect ? Je ne puis pas vous répondre à cette demande , lui dit Théodose ; mais , vous-même , pourriez-vous me tirer d'inquiétude , & me dire si vous la connoissez pour l'avoir vûe autre part que dans le serail ? Cette question surprit Marmouth ; il croyoit Théodose dans la confidence : mais la voyant si peu instruite sur son sujet , il jugea à propos de garder le silence ; il lui répondit seulement , que ces lieux lui étoient respectables , puisque c'étoit ceux où il avoit eu le bonheur de la rencontrer ; il se retira ensuite , laissant Théodose aussi peu satisfaite qu'il l'étoit lui-même.

Tous ces myſteres ne firent qu'augmenter la curioſité de l'Eſclave. Elle remarqua dans Peouthi quelque choſe qui marquoit plus qu'il ne paroifſoit ; elle l'avoit ſouvent rencontré abſorbé dans ſes rêveries : tout cela lui fit ſoupçonner qu'il y avoit du myſtere , tout cela , diſ-je , la confirmoit dans ſes idées. L'arrivée de Baheuk dans le ſerail , & celle de Mamouth ſe rapportoient aſſez ; ces deux perſonnes lui paroifſoient mériter un meilleur ſort que celui dont ils jouiſſoient , & quoique Baheuk lui eût dit qu'elle étoit fille d'un Bourgeois de Pekin , elle lui trouvoit trop de ſentimens pour ne la pas regarder comme une illuſtre infortunée. Ces réflexions lui repréſentoient à elle-même un triſte ſouvenir : elle ne pouvoit ſ'empêcher de répandre des larmes , lorsqu'elle ſongeoit à ſon eſclavage , & cela lui faiſoit une double raiſon pour ſ'intéreſſer à ce

qui regardoit Baheuk & le jeune Musulman. Théodose avoit conçu de l'amitié pour Baheuk, dès le premier moment qu'elle l'avoit connue; & les sentimens qu'elle découvroit tous les jours en elle, augmentoient de plus en plus l'estime qu'elle lui portoit; elle se disoit que si elle pouvoit découvrir ses infortunes, cela ne serviroit qu'à ferrer de plus près les liens de leur amitié; mais tout cela n'avançoit pas plus le dessein où elle étoit d'entrer dans le mystère qu'on s'obstinoit à lui faire. Entièrement occupée à se délivrer de son esclavage, elle ne cherchoit que les moyens de s'en tirer, & elle s'imaginoit qu'en se liant d'intérêt avec deux personnes qui sembloient avoir sujet de se plaindre de leur sort, elle réussiroit plus facilement & plus promptement dans ses vûes.

Le serail renfermoit encore un esclave Chrétien, jeune homme

Tout les fonctions étoient de veiller, sous les ordres du Bostangi, \* à la culture des jardins, qui se faisoient par des esclaves plus robustes. Elle le connoissoit, pour un homme de courage; c'est pourquoi elle ne fit pas de difficulté de lui faire part de ce qu'elle méditoit, ne doutant pas qu'il ne trouvât moyen de fonder Mamouth, & de lui faire entendre, s'il aimoit Bahuk, qu'il lui étoit facile de l'en instruire par son canal. Effectivement elle s'adressoit toujours à lui, lorsqu'elle venoit cueillir des fleurs le matin; & dans le peu de tems qu'ils se voyoient, ces deux personnes se consoloient l'un l'autre de leurs malheurs; ils s'exhortoient à attendre patiemment une occasion qui les en pût délivrer, & les mettre en liberté. Elle fut donc bientôt décidée, & dès la première fois qu'elle vit l'esclave Chrétien: Con-

\* Chef des Jardiniers.

noissez-vous, lui dit-elle, le jeune Sulmeck ? Je n'ai jamais eu de conversation avec lui, lui dit Quiria, je ne le connois que de vûe. Cela seul suffit, reprit Théodose, il fait le François; il ne s'agit que de trouver moyen de lui parler, & lui faire entendre que je suis dans ses intérêts : n'appréhendez pas de lui ouvrir votre cœur; il paroît trop généreux pour ne pas prendre part à nos infortunes, & de plus il me paroît trop attaché à celle auprès de qui je suis, pour croire qu'il puisse nous trahir.

Théodose quitta Quiria après ce discours, & le laissa fort embarrassé de savoir quel motif pouvoit occasionner cette conversation. Sulmeck, disoit-il, peut être honnête homme; mais il est Musulman, & déteste par conséquent les Chrétiens : puis-je donc compter qu'il mettra sa confiance dans un homme que sa Religion lui ordonne de mé-



priser ? Mais lorsqu'il venoit à réfléchir aux discours de Théodose, il s'armoit de hardiesse ; il fait le François, disoit-il, s'il est homme d'esprit, il sera charmé de trouver un Etranger avec lequel il puisse s'instruire d'autant plus sur ce qui regarde cette langue. D'un autre côté, puisque Théodose peut lui être bonne à quelque chose, c'est un moyen de me rendre moi-même inutile, & de sonder si, par les intrigues de ce Page, il ne pourroit pas parvenir à sortir de ces lieux. Les ordres que Théodose lui avoit donnés, lui firent remarquer de plus près les démarches du faux Sulmeck ; il le voyoit venir régulièrement dans les jardins : & malgré que son visage fût tranquille en apparence, il croyoit voir en lui un air d'inquiétude qui lui faisoit éviter le grand monde, pour rêver plus à son aise. Mamouth passe auprès de Quiria trois ou quatre fois

Bv



dans le tems qu'il répétoit en François quelques airs amoureux propres à réveiller les passions du jeune Musulman. Ce jeune Page s'étoit déjà arrêté plusieurs fois pour l'entendre; & Quiria remarquant un jour qu'il l'écoutoit avec plaisir, lorsqu'il eut fini, Mamouth continuant sa promenade, gagna un endroit écarté, où Quiria ne fut pas long-tems à le joindre. Cavalier estimable, lui dit-il en l'abordant, pourroit-on, sans se rendre importun, vous retirer des pensées dans lesquelles vous paroissez absorbé? Peouth ne fut pas peu surpris de se voir attaqué de la sorte par un Esclave qui lui étoit inconnu. D'où fais-tu, lui dit-il, que la langue François m'est familière? Vous écoutez quelquefois, lui répartit l'Esclave, avec tant d'attention les airs qu'il m'arrive par hazard de chanter, que je ne doute pas d'un instant que vous n'ayez du plaisir à

entendre parler dans cette langue des beautés qui se rencontrent dans un pays qui fait l'admiration de l'Europe. Tu ne te trompes pas, reprit Mamouth, & il y a du tems que je souhaite trouver quelqu'un qui me puisse donner de certaines idées sur le Moufti des Chrétiens qui possède une portion de l'Europe. C'est un sage, répondit Quiria, qui joint à la puissance temporelle la noble ambition de surpasser les autres en vertu & en piété. Mais cet homme, reprit Mamouth, que tu regardes comme le souverain Prélat de la Chrétienté, ne sait-il pas que, lorsque le Siège de l'Empire fut transporté à Bizance par Constantin le Grand, la supériorité Ecclesiastique fut aussi transférée aux Patriarches de cette Ville, qui en jouissent encore par la faveur de nos Sultans ? Le schisme du Patriarche d'Orient, répondit Quiria

ria, nous empêche de le regarder comme un membre de l'Eglise, & n'excite en aucune façon la jalousie du Pontife Romain, dont la plus grande partie des Potentats d'Europe reconnoissent la Juridiction souveraine. Les Princes Chrétiens sont donc subordonnés au Mousti de Rome, répondit Mamouth ? Point du tout, répondit Quiria : les Souverains font profession d'obéir au Pape par un véritable principe de Religion : ils respectent ses avis, reconnoissent la Puissance spirituelle qu'il a reçue de Dieu ; mais ils n'ont rien à démêler ensemble pour le temporel. Confidérez, ajouta-t-il, l'union qui règne dans l'Eglise Chrétienne ; le Pape est la base d'un si superbe Edifice ; les autres Prélats lui sont subordonnés, & c'est par cette espèce de Hiérarchie que l'inférieur dépend du supérieur, & que tous ensemble reçoivent les ordres &

les dignités du souverain Chef de l'Eglise. Cette conversation les conduisit insensiblement sur le gouvernement des différens Princes qui partagent la Chrétienté, & Mamouth écoutoit attentivement l'origine des divisions de ses Peuples que Quiria lui expliquoit, lorsqu'il se ressouvint qu'il étoit tems de retourner au ferail. J'ai pris plaisir à t'entendre, lui dit-il, & j'espère que ce ne fera pas la dernière fois que nous nous parlerons. Compte sur un homme qui aime les gens de mérite, tu me sembles en avoir, & je ne te souhaiterois pour toute perfection que de te voir uni à la Loi de notre saint Prophète : mais, ajouta-t-il, comme un honnête homme peu t'être heureux en quelque état qu'il se trouve, pour adoucir ta captivité, songe à bien employer la vie présente, en cherchant dans tes propres malheurs, de quoi perfec-

tionner ta science & ta vertu.

Ces discours ne causerent pas peu de surprise à Quiria , dans la bouche d'un Page Musulman. Le lendemain il vit Théodose à qui il rendit un fidele compte de sa conversation. Elle lui parut un moyen excellent de prévenir le jeune Page en faveur de Quiria , dont elle vouloit faire son confident. Quelle douceur , lui disoit-elle , si , par le moyen de ces deux personnes, nous pouvions nous échapper de ces lieux , où tout est contraire à l'union de nos cœurs , & où nous éprouvons mille fois la mort en nous voyant quelque instant , pour nous perdre de vue des semaines entieres ! Agissez donc , mon cher Quiria , auprès de Sulmeck ; faites lui sentir ce que c'est que l'amour ; & comme je ne peux douter que son cœur ne soit sensible pour Bahuk , n'oubliez pas de lui faire entendre que Théodose peut le tra-

quilliser sur les sentiments qu'il doute que Baheuk ait pour lui. Quiria plus informé des raisons qui faisoient agir Théodose, ne négligea aucune occasion de bien se mettre auprès de Sulmeck; ils avoient déjà eu plusieurs entretiens, après lesquels Mamouth commença à ne plus regarder Quiria comme un esclave, mais comme un ami, de la fidélité duquel l'adversité lui répondoit. La délicatesse avec laquelle il lui exposoit les passions Européennes, le charmoit. Quelle différence, disoit-il! Dans ce Pays, l'amour est ou fureur ou emportement, au lieu que chez vos Peuples, c'est une heureuse, une douce tyrannie, sous laquelle on peut en même tems perfectionner la vertu, & mettre une fin à ses passions. Vous avez trop de sentimens, lui disoit ensuite Quiria, pour n'avoir jamais aimé; & tout jeune que vous êtes, je répondrais volontiers qu'ac-

tuellement votre cœur est fixé. Tu ne dois que trop t'en appercevoir, lui dit le faux Sulmeck. Oui, Quiria, j'aime, & de plus j'aime sans espérance ; juge si mon sort est tranquille ! Souvent l'on se représente des difficultés plus grandes qu'elles ne sont en effet, lui dit Quiria : dans tous les pays ce beau sexe est toujours farouche à approcher ; mais il doit, comme vous, un tribut à l'amour. Quelle espérance peut-on avoir, répartit vivement le jeune Musulman, quand on est sûr d'être méprisé ? Il faut, répondit Quiria, mettre tout en usage pour surmonter les obstacles qu'on peut rencontrer, & faire sentir, par une longue persévérance, qu'on est digne d'être aimé.

Mais, ajouta-t-il, quelle preuve avez-vous de ces mépris ? Ah ! mon cher Quiria, lui répondit Mamouth, si tu connoissois par toi-même l'indifférence dont on paye



mes feux , tu avouerois que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Quelquefois , répartit Quiria , les circonstances où l'on se trouve , les lieux où l'on est , demandent des égards qui nous forcent de faire des démarches toutes contraires à celles que nous ferions si nous étions libres. Je ne vas pas là contre , dit Mamouth , mais ces lieux font encore un furcroît d'inquiétudes & d'alarmes ; car enfin , mon cher Quiria , tu prends trop de part à ce qui me regarde , pour ne pas t'ouvrir mon cœur : celle que j'aime , ajouta-t-il , est renfermée dans le serail , à l'adoption du voluptueux Mustapha. Vos craintes sont justes & bien fondées , reprit Quiria ; mais puisque vous m'estimez assez , pour m'en faire confidence , souffrez qu'en vous remontrant que l'ambition de la Sultane est trop prévoyante pour ne pas mettre tout en usage , afin de retenir auprès

ad'elle Mustapha, je vous ajoûte aussi que Baheuk est trop vertueuse pour mériter que vous la soupçonniez de se rendre facilement aux sollicitations inconstantes de votre Souverain. Vous êtes, sans doute, surpris de me voir si bien informé de ce qui vous regarde ; mais soyez sûr que toutes mes connoissances se bornent au nom de Baheuk. Vous devez connoître Théodose, celle qui l'accompagne, elle n'en fait pas plus que moi de ce côté, &c. n'a découvert l'amour que sa jeune maîtresse a pour vous, que par des conjectures trop vraisemblables, pour que vous les négligiez.

Le faux Sulmeck ne fut pas peu surpris du discours que Quiria venoit de lui tenir. Il se regardoit avec des yeux d'inquiétude : il craignoit d'avoir été assez imprudent pour laisser échapper le nom de Baheuk. Il se voyoit flatté ; mais il n'osoit

espérer que ce que Théodose lui faisoit dire fût certain. Vous ne répondez point , dit Quiria qui s'aperçut bien de son étonnement : je vous suis encore inconnu , mon cher Sulmeck , puisque vous agissez avec tant de défiance ; mais pour vous faire voir que vous n'avez rien à craindre , je vais exposer en peu de mots les malheurs communs qui nous ont persécutés Théodose & moi , & vous verrez que deux cœurs aussi parfaitement unis peuvent bien être dans votre confiance , sans que vous ayez lieu de craindre quelque indiscretion de leur part. Vous connoissez donc Théodose , reprit le jeune Page d'un ton rêveur ? Vous en allez juger par vous-même , répondit Quiria : avançons-nous seulement vers cette terrasse qui donne sur le canal de la mer ; il est intéressant pour vous & pour moi qu'on ne nous entende point , & vous savez qu'il

n'est pas rare d'être surpris dans ces jardins qui ne sont remplis que de bosquets.

*Histoire d'Helmont Quiria.*

Toute la terre sait, dit Quiria, après s'être assis, que la ville de Rome & ses environs, dans le commencement du onzième siècle, servirent d'asile à plusieurs contre les ravages de votre nation, & que cette Ville même fut prête d'être subjuguée par les Turcs pendant ces guerres qui durèrent plus de cent ans. C'est dans cette Ville où j'ai pris naissance dans la famille des Quiria, & la langue Italienne est celle qui m'est la plus familière, puisqu'elle est celle dans laquelle j'ai été élevé. Je pourrois vous faire une longue description sur les services que ceux de ma Maison rendirent à ma patrie pendant ces révolutions, & ils pourroient me fournir une ample matière ; mais leur

nom & leur valeur sont assez connus : d'ailleurs il s'agit ici de vous faire un récit de mes aventures, & non pas une longue & ennuyeuse généalogie. A peine fus-je né, que l'étoile fatale qui devoit me suivre partout, commença à me persécuter, en me faisant sentir ses malignes influences. Ma mère mourut en 1603. peu de jours après m'avoir mis au monde ; pour mon pere, il eut le malheur de périr sur mer en 1614. J'étois lors âgé de onze ans ; il me laissa sous la tutelle d'un oncle qui m'aimoit, mais dont la facilité & la bonté furent l'innocente cause de mes malheurs. Destiné par ma naissance à remplir les premières Charges de ma patrie, Sendillo-Quiria prit de moi tous les soins que l'on pouvoit attendre, non pas seulement d'un oncle affectionné, mais bien d'un pere tendre. Il voyoit avec plaisir l'ardeur que j'avois pour tout ce qui s'ap-

pelloit utile. Je parus bientôt avec distinction dans le monde ; peut-être y entrai-je trop tôt , puisqu'à peine étois-je sorti du College , que je me vis au milieu des plaisirs les plus variés & les plus délicats que l'on puisse goûter dans cette Ville ; j'eus bonne chere , bal , spectacle , tout étoit de mon appanage ; & l'on peut dire que sur tout cela j'avois plus de droit que personne de mon âge , & je m'en retirois aussi à merveille. Je ne goûtai pas long-tems ces plaisirs en liberté , & je m'appêrçus bientôt que je n'étois pas né pour être insensible. Les liaisons que mon pere avoit eues de tout tems avec la maison d'Alcibiade , m'y donnoient un libre accès : je n'y voyois d'abord que Zophronie qu'Alcibiade avoit épousée en secondes nœces.

Il se trouvoit un grand monde dans cette maison , & c'étoit ce qui m'y attiroit ; & je pensois que les

mêmes raisons y rendoient aussi mon pere sédentaire. Cependant les honnêtetés qu'il faisoit à Zophronie commencerent à m'être suspectes, surtout lorsque je remarquai qu'il n'y venoit presque jamais les jours qu'Alcibiade devoit être chez lui. C'étoit des attentions continuelles & réciproques : c'étoit à qui se préviendrait ; sur-tout il ne se faisoit pas une partie que Sendillo-Quiria n'y eût place, & les promenades auroient été ennuyantes, si l'un ou l'autre y eût manqué. Tant d'assiduités étoient pour moi un sujet de divertissement : je les suivois partout, & j'avois le plaisir de me trouver souvent déguisé dans des battelets où ils ne me croyoient pas. C'étoit un divertissement qui m'arrivoit souvent : j'en avois joui plusieurs jours de suite, lorsque sur le soir je me vis aborder par un galand battelier de ceux qui servent aux plaisirs nocturnes de Rome. A

vous la balle pour cette fois ; me dit-il , vous viendrez avec nous sans vous en dédire. J'envisageai mon homme , & le reconnus pour un de ceux que j'avois quelquefois refusé , lorsque je voulois suivre Zophronie & mon oncle dans leur propre battelet. Hé bien , lui dis-je , que veux-tu ? Suivez-moi sans appréhension , me dit-il , il n'est question que d'un défi amoureux. Mais où prétends-tu me mener , lui répartis - je en riant ? Oh ! ce n'est pas icy , masque , que vous devez l'apprendre , suffit que vous serez content. Je m'imaginai que cet homme me prenoit pour un autre , & voulant me divertir aux dépens de celui pour qui je m'imaginois qu'on me prenoit , je suivis toujours masqué mon guide , jusqu'à son battelet , où je ne fus pas peu surpris d'y trouver Zophronie seule. Je la connoissois pour un esprit turbulent , & capable de tout entreprendre  
pour



pout se venger ; ainsi ne jugeant pas séant de me brouiller avec elle , en cas que ce ne fût pas moi qu'elle entendit , je me démasquai en l'abordant. Quels sont les ordres que j'ai à attendre de vous , lui dis-je , belle Zophronie ? Silence , me dit-elle , cette partie est un *incognito* où vous pouvez vous dispenser de me nommer ; & en même-tems s'étant masquée , elle me fit signe d'en faire autant. J'exécutai ses ordres , mais sans revenir de mon étonnement qui augmenta encore , lorsque Zophronie ayant appelé le Bartelier , elle lui ordonna de conduire son battelet où il savoit. Je ne laissai pas que d'être embarrassé du dénouement d'une telle aventure : je craignois d'avoir dans l'explication mon oncle pour tiers , & en même tems je fondois quelque espérance sur une réception aussi préméditée. Nous étions sous le pavillon du battelet.

I. Partie.

C

en liberté, je contemplois Zophronie qui se faisoit un jeu de la crainte où elle me voyoit. Ça, me dit-elle d'un ton tout de colere, il est tems qu'on vous punisse de vos importunités. Je ne sache pas avoir rien à me reprocher, lui dis-je. Je veux cependant aujourd'hui venger votre oncle, & vous faire connoître que je n'ignore pas que vous êtes un fidele spectateur de ses démarches. Je sentis parfaitement la plaisanterie, au ton dont elle prononça ces dernieres paroles; & changeant tout d'un coup de contenance: Pourvu que la vengeance soit prononcée de votre bouche, aimable Zophronie, lui dis-je en me jettant à ses pieds, je serai le premier à l'exécuter. Vous ne savez pas, me dit-elle, à quoi vous vous engagez ici. A vous sacrifier tous les momens de ma vie; & si je suis assez heureux pour que vous ne rejetiez pas l'offre que je vous

en fais , je me regarde , dès à présent , comme le plus fortuné des hommes. Mais comment puis - je compter , me dit-elle , sur ce que vous me dites ? J'en prends à témoin , lui répartis - je , le respect qui m'a empêché , jusqu'à ce jour , de vous faire connoître mes sentimens , & qui m'a fait trouver les différens déguisemens dans lesquels je vous ai suivie par-tout , comme un moyen innocent de contenter une partie de mes desirs. Le battelet s'arrêta , & Zophronie m'ayant pris par-dessous le bras , nous gagnâmes un pavillon charmant , situé sur le bord de l'eau , où elle me dit : Voilà le lieu où je veux vous persuader que tout ce que j'ai fait jusqu'ici pour Sendillo - Quiria , n'étoit que pour être plus en état de le tromper sur le chapitre de son neveu : cessez donc , Quiria , d'être inquiet , & pourvu que vous sachiez garder un secret , vous

n'aurez à craindre aucune réprimande de sa part. Je trouvais ces engagemens si bien pris , & je goûtois tant de plaisir à enlever à mon oncle une conquête , que je crus dans ce moment aimer véritablement Zophronie ; & tout ce que je lui dis de tendre , me parut être mes véritables sentimens. L'esprit de jeunesse , ou plutôt l'esprit de contrariété , me faisoit envier la place de Sendillo-Quiria ; c'en fut assez pour m'attacher à Zophronie.

Nous nous séparâmes fort satisfaits l'un de l'autre , & bien résolus de venir souvent dans ces lieux. Plus je la voyois , plus ses yeux me paroissoient séduisans ; ce n'étoit plus une femme infidelle à son époux , une maîtresse parjure : je ne voyois en elle que l'aimable Zophronie ; & lorsque je passois un jour sans la voir , j'attendois , avec une impatience incroyable , l'heure où nous devions nous rejoindre au pavillon.

Nous menâmes cette vie douce près de six mois. Alcibiade étoit de ces hommes propres à faire un bon mari : quand même il auroit voulu faire quelques remontrances à sa femme , elle le prenoit sur un si haut ton , qu'il oublioit totalement l'usage d'Italie , & renonçoit à la jalousie qui nous est naturelle.

Enfin on se lasse de tout , & j'en fus bien-tôt à ce point. Je continuoïis à la voir , plutôt par habitude que par inclination , fut-tout lorsque j'eus connu Théodose ; elle étoit fille d'Alcibiade , & belle-fille de Zophonie , qui la haïssoit mortellement. Son pere étoit même obligé de prendre les jours que sa femme n'étoit pas chez elle , pour la voir ; la plupart du tems elle étoit retirée dans un appartement , avec une gouvernante que sa belle-mere lui avoit choisie. J'allai un jour chez Alcibiade , pour y attendre l'heure ordinaire où je devois me

rendre dans le pavillon , lorsqu'en entrant j'y trouvai Théodose. L'air de modestie répandue sur son visage ne fit pas d'abord beaucoup d'impression sur mon cœur , qui s'étoit accoutumé au badinage de Zophronie ; mais lorsque je l'eus considérée quelque tems , je sentis une révolution inconnue, & bien différente de celles que j'avois éprouvées jusqu'alors. Je n'osois lever les yeux pour considérer Théodose, & si j'avois par hazard assez de force pour la regarder, & que mes yeux rencontraient les siens, je les baïsois aussitôt , comme si j'eusse commis un crime. Tout ce qu'elle me disoit , m'enchantoit & me transportoit d'admiration. M'adressoit-elle la parole , sa bouche adorable m'embarassoit , & je ne savois que lui répondre. Enfin , je ne paroïsois avoir des yeux & une langue , que pour ne rien voir & ne rien dire ; mais ce fut lorsqu'elle se retira ,

que je sentis tout de bon l'engagement que je venois de contracter : les autres objets me devinrent insupportables ; j'étois accablé & abattu de tristesse. Je me levai sans faire réflexion où j'allois , & j'arrivai au rendez-vous , plutôt par habitude , que de dessein prémédité ; ce que Zophronie put me dire me parut ennuyeux , & tout ce qu'elle put faire m'étoit insupportable. Ma mauvaise humeur augmenta de jour en jour ; je cherchois Théodose chez son pere , sans pouvoir l'y joindre , cela me désespéroit ; j'étois prêt de m'en prendre à Zophronie , & lui faire voir par tous les termes de mépris , dont ma colère étoit capable , combien je lui étois peu attaché.

Je passai quelques jours dans ces cruelles agitations , après lesquels je fus chez Alcibiade , plutôt par bienséance que par raison ; j'y trouvai Théodose ; on me proposa de

jouer, je m'en excusai sur une indisposition légère, & m'étant mis auprès de Théodose qui prenoit l'air sur un balcon; je pris la résolution de lui faire l'aveu de mon cœur, que la crainte & le respect détruisirent vingt fois. Je tremblois sans oser commencer la conversation. Je regardois Théodose, je soupirois; elle ne me disoit mot, & me paroissoit embarrassée. Je vous importune, lui dis-je, belle Théodose, je vois bien qu'il faut que je me retire.

Le silence où Théodose persifloit, me sembloit en effet en dire assez. Je me retirois, lorsqu'elle m'arrêta; je la considérai plus attentivement, & remarquant que ses beaux yeux étoient prêts à répandre des larmes: Qu'allez-vous faire, Madame? Permettez plutôt, dans des instans si précieux, que je vous déclare les véritables sentimens de mon cœur. C'est ce que



j'appréhendois , me dit-elle. Aimez-moi , Quiria , je ne vous cache point que je le souhaite ; mais cessez de me parler de votre amour , si vous voulez avoir mon estime. Quelle rigueur , lui repartis-je ? je ne crois pas que ce puisse être le partage d'un cœur aussi bien placé que le vôtre. Il faut cependant vous y résoudre , me répondit-elle. Hé ! Madame , lui dis-je , à quelle épreuve m'allez-vous exposer ? J'aime-rais mieux cent fois un exil pénible , qu'un silence pareil à celui que vous avez la cruauté de m'imposer. Telles choses que je pusse dire , je ne pus rien sur l'esprit de Théodose , & je n'en pus tirer autre chose qu'une espérance flatteuse de me voir quelque jour aimé ; c'en fut assez pour augmenter une passion déjà aussi forte que la mienne. Je n'étois pas tranquille dans les endroits où je ne voyois pas mon aimable Théodose ; je courois chez

elle, & lorsque je ne la trouvois pas, les compagnies les plus amusantes me paroissoient insupportables. C'étoit bien pis, lorsqu'il falloit que je passasse une heure avec Zophronie; je ne lui répondois que par monosyllabes, quelquefois même avec dureté: elle avoit beau faire pour me donner de la gayeté, toutes ses caresses m'étoient insipides & presqu'odieuses. Les rendez-vous qu'elle me forçoit d'accepter, me sembloient des momens injustement volés sur des jours que je désirois totalement consacrer à Théodose. Un changement si extraordinaire devint suspect à Zophronie. Quand il m'arrivoit de rencontrer Théodose chez son père, je me souciois fort peu de faire attendre la première des heures entières dans le Pavillon; elle avoit beau m'en faire des reproches, je ne daignois pas souvent y répondre. Me menaçoit-elle de me traiter en

Ingrat, j'écoutois ce qu'elle disoit avec tant de froideur, qu'elle ne savoit qu'en penser. Mon indifférence ne fit qu'augmenter sa jalousie naturelle ; elle s'emportoit avec tant de vivacité, que la plupart du tems je la quittois pour éviter ses transports furieux ; mais ces petits orages n'étoient que des avant-coureurs des cruelles tempêtes qu'elle m'a suscitées. Un soir que la journée avoit été magnifique, & que je me devois trouver au rendez-vous, je fus par malheur pour cette partie, chez Alcibiade, avant de m'y rendre. J'y trouvai Théodose, je la trouvai plus charmante que je ne l'avois encore vue. Les défenses qu'elle m'avoit faites me furent alors inutiles : je me livrai totalement à mon penchant, & ne cessai de lui parler de mon amour dans les termes les plus expressifs & les plus respectueux. Elle se mit plusieurs fois en colère, me mena-

ça même de me quitter, si je ne finissois mes discours : mais ce fut inutilement ; mon cœur trouvoit trop de plaisir à l'entretenir de ses peines, pour suivre ses ordres en cela. Je ne m'apperçus pas qu'il étoit tard, & ne pensois plus au rendez-vous ; & le jeu qui avoit duré plus qu'à l'ordinaire, fut cause de mon malheur. Zophronie entra comme j'étois auprès de l'aimable Théodose ; ce fut cette adorable fille qui m'en avertit ; mais il étoit trop tard, je fus le premier qu'elle apperçut en entrant. Elle reçut la révérence que je lui fis avec toutes les marques de colere que la jalousie peut inspirer à une femme qui se croit outragée. Mon premier soin fut d'être attentif si elle ne lançoit pas ses yeux de vengeance sur Théodose : & n'ayant rien remarqué d'extraordinaire de ce côté, je me calmai un peu, espérant que toute sa colere se rédui-

toit dans des reproches contre mon manque de parole. Lorsqu'elle fut assise, l'aimable Théodose se retira en me lançant un regard dérobé, dans lequel je crus appercevoir quelques inquiétudes. Cela me mit dans un état inexprimable : de tous côtés je ne voyois qu'embarras, & le peu d'inclination que je sentoïis d'aller faire des excuses à Zophronie bonnes, ou mauvaises, n'avançoit pas notre réconciliation. Je m'en approchai cependant, & lui tins quelques discours assez généraux, auxquels elle ne répondit en aucune façon. Je me persuadois de plus en plus qu'il n'y avoit que de l'animosité, & qu'elle n'étoit nullement au fait de l'amour que j'avois pour Théodose. Je me retirai, espérant trouver l'occasion de calmer Zophronie, pour n'avoir rien à craindre de ses ressentimens; mais il y avoit trop long-tems que j'étois en repos. Dès le lendemain matin.

je fus éveillé par une femme qui m'apporta un billet. Quelle fut ma surprise d'y trouver les caractères de Théodose , & d'y lire les reproches & les cruelles menaces que sa belle-mère venoit de lui faire ! Je tombai de mon haut , & peu s'en fallut que je ne me punisse moi-même de causer tant de chagrins à une aussi aimable personne. Je questionnai cette femme , qui me dit qu'elle étoit auprès de Théodose sous les ordres de la vieille gouvernante que sa belle-mère lui avoit donnée ; elle me dit que cette femme la croyoit fort dans ses intérêts , mais qu'elle avoit dévoué ses services à Théodose , dont la douceur & le caractère aimable l'enchantotent : elle m'ajouta que c'étoit par le canal de la vieille gouvernante , que Zophonie avoit appris que Théodose ne m'étoit pas indifférente. Elle est perdue , ajouta-t-elle , & je ne doute pas que vous

n'appreniez dans peu quelqu'étrange résolution qu'on aura prise contre elle. Justes Dieux ! m'écriai-je , n'y auroit-il pas moyen de la voir , & de prendre ensemble des mesures pour détourner un orage pareil de dessus sa tête ? Il n'y a pas même moyen de lui faire tenir un billet , me dit cette femme , ses moindres actions sont observées , & je ne sai même comment je pourrai lui faire une réponse de bouche. Cela étant , lui-dis-je , recevez pour récompense de vos soins cette bourse ; ayez l'œil à tout , pour me donner avis de ce qu'on pourroit entreprendre contre votre aimable maîtresse ; sur-tout assurez-la que je vais mettre tout en usage pour la retirer des malheurs où elle se voit exposée , ou que je mourrai fidèle , si je ne puis y réussir.

Cette femme ne fut pas plutôt retirée , que je songai à exécuter la promesse que je venois de faire

à Théodose. Je connoissois trop l'humeur violente de Zophronie , pour ne pas douter qu'elle ne la fît mettre en lieu de sûreté , jusqu'à ce qu'elle eût décidé autrement de son sort. Je crus que le parti le plus sûr que je devois prendre , étoit de m'assurer de quelqu'un de mes amis qui pussent me seconder dans le besoin , & enlever Théodose d'entre les bras de ceux à qui Zophronie l'auroit confiée , pour la remettre chez une de ses parentes , jusqu'à ce qu'on eût découvert la méchanceté de sa belle-mère. Je formai mon plan en peu de tems , & sortis dans ce dessein ; mais il fut bientôt traversé. Je rencontrai à quelques pas de chez Alcibiade des Masques qui venoient droit à moi. Les diverses pensées où j'étois alors au sujet de Théodose , m'empêchoient de m'appercevoir à qui ils en vouloient. Je me trouvai soudain enveloppé & désarmé dans



le moment , fans avoir eu le tems de me reconnoître : on me mit dans un carosse , d'où j'implorois en vain le secours des passans. Outre qu'il étoit de fort bonne heure , & que je ne voyois personne de ma connoissance répandu dans la Ville , les gens qui m'enlevoient , avoient eu le soin de crier à droit & à gauche que j'étois un prisonnier d'Etat : on respectoit le carosse où j'étois , & pas une ame n'osa s'informer de ce que c'étoit. Les Masques me conduisirent jusqu'à cinq lieues de Rome ; je trouvai à quelque distance une chaise de poste , où m'ayant fait entrer , ils monterent six sur des chevaux , & me firent bientôt perdre de vûe des lieux où je laissois ce que j'avois de plus cher. Une expédition aussi subite m'ôta presque l'usage de la parole & des sens. Ainsi accablé de chagrin , je pensois tantôt à la violence ,

où peut-être on m'alloit affaiblir ; ensuite je réfléchissois avec plus de douleur sur les événemens fâcheux auxquels Théodose alloit se trouver exposée. Je ne pouvois parler , & l'on peut dire que j'étois comme mort dans ces momens. Revenu de mon affoipissement , comme si je me fusse éveillé , après vingt-cinq lieues de chemin : Où pense-t-on me mener , dis-je à un de mes gardes ? La journée me paroît assez avancée pour prendre quelque nourriture. Il ne me répondit pas un mot : son silence m'impatientoit , & je les menaçois tous de paroles , ne pouvant faire autre chose , lorsque l'un d'eux s'approcha de moi : Prenez patience , me dit-il ; vous serez satisfait dans l'instant. Effectivement , la troupe s'arrêta à la première poste , où je ne fis pas peu surprise d'y trouver en arrivant une autre chaise à deux chevaux montés par

un des postillons de mon oncle. Pour ce coup , dis-je en descendant de la mienne , je commence à être en pays de connoissance ; & m'adressant à ce postillon : Ne peux-tu m'apprendre des nouvelles de mon oncle , lui dis-je ? Plus je l'approchois , plus il se reculoit , en me faisant de grandes révérences , qui , dans un autre circonstance , m'auroient donné la comédie. Celui des Cavaliers qui m'avoit parlé dans la route , s'étant approché de moi : Prenez la peine , me dit-il , de monter dans cette chambre , vous y trouverez à manger. Je n'ai besoin de rien , lui répondis-je , à moins qu'on ne me dise les raisons pour lesquelles on me fait faire tant de chemin. Vous serez informé de tout , me dit-il , en partant d'ici ; prenez seulement de la nourriture , car je viens d'apprendre que vous aviez encore du tems à être en route. Je mangeai

plus de dépit que je n'aurois fait si j'eusse été de sang froid. Je n'eus pas plutôt dîné, que je vis entrer dans la chambre où j'étois, mon oncle, qui d'un air fort sévère me remit deux lettres en main; & en se retirant : Songez, dit-il, à exécuter mes ordres; voici deux hommes qui vous accompagneront, vous ne devez pas les regarder comme suspects, ajouta-t-il, ils vous serviroient; & puisque je vous les laisse, vous devez penser qu'on n'a pas de mauvaises intentions contre vous. Soyez plus sage à l'avenir, & que le voyage que vous allez faire, me soit garant d'une conduite plus régulière. Adieu. Il monta aussitôt dans la chaise de poste qui l'attendoit, & retourna avec le reste de sa compagnie par le même chemin que nous avions tenu en venant.

Quand je me vis seul avec mes deux domestiques, je voulus leur

faire des réprimandes de ne m'avoir pas donné avis de ce complot ; mais ils me fermaient la bouche , en me montrant des ordres dattés de la même matinée , par lesquels il leur étoit enjoint de me suivre. Il y a sans doute un ordre semblable pour moi , leur dis-je ? N'en doutez-pas , Monsieur , me dirent-ils , nous l'avons vu , mais sans être plus instruits du sujet qui l'a occasionné.

Malgré mes chagrins , je ne pus m'empêcher de rire , en lisant l'une des lettres que mon oncle m'avoit laissées. Je ne m'étendrai pas sur toutes ces circonstances : il vous suffira de savoir qu'il m'y faisoit de vifs reproches sur ma conduite ; en me remettant devant les yeux les soins qu'il avoit pris de mon enfance , les bontés qu'il avoit toujours eues pour moi , & que je récompensois si mal , en continuant d'importuner une personne qui ne

pouvoit me souffrir, & avec qui je savois bien qu'il avoit des liaisons. La vengeance de Zophronie est pleine, disois - je en moi-même ; & toi, pauvre oncle, tu as raison d'éloigner de cette Lucrece, tous les amans qui l'importunent, je te la laisse volontiers. J'ouvris ensuite la lettre par laquelle il m'étoit enjoint, pour des raisons connues, de me rendre en France, pour y rester jusqu'à nouvel ordre. Je trouvai le lieu de mon exil si gracieux, qu'il me fit prendre mon mal en patience ; je remontai en chaise, & suivi de mes deux valets, dont je connoissois l'affection, je continuai la route jusqu'à Lyon, où je trouvai des lettres de change que mon oncle me faisoit tenir pour subvenir à mon voyage.

Il seroit inutile de vous faire ici le récit de ce qui m'arriva en France, sur-tout, dans la grande ville de Paris, Capitale de ce beau Royau-

me : il vous suffira de savoir qu'après y avoir séjourné près de trois ans , j'appris la mort de mon oncle , pour première nouvelle que je reçus de ma famille. Je pris la poste en diligence , & revins pour arranger mes affaires ; mais je ne fis pas long - tems paisible possesseur des biens que Sendillo-Quiria m'avoit laissés.

Le premier soin que j'eus , en arrivant à Rome , après avoir satisfait aux devoirs que demandoient les circonstances où je me trouvai , fut de m'informer de ce qu'étoit devenue Théodose ; on m'apprit qu'elle étoit disparue quelques jours après mon départ ; que son pere l'avoit fait chercher de tous côtés sans en pouvoir rien apprendre , & tout ce que l'on croyoit , c'est qu'elle étoit allée chez une tante qu'elle avoit à Candie , y attendre des occasions plus favorables de retourner chez son pere , dont les mau-

vais traitemens qu'elle avoit reçus de Zophronie, lui avoient rendu la maison insupportable; cependant, me dit-on, on n'en reçoit aucunes nouvelles. Zophronie vient de quitter son mari, pour suivre un inconnu. Alcibiade a reconnu, mais trop tard, ses égaremens, & malgré les sujets de plainte qu'il a contr'elle, il en est inconsolable; de tous côtés il ne voit que des chagrins; le désespoir l'accable de se voir privé d'une fille qu'il aimoit véritablement; & sa vie est si languissante, qu'on n'ose espérer qu'il puisse revoir son héritière vivante.

Ces tristes nouvelles me mirent au comble de la douleur. J'étois revenu chez moi dans la douce espérance de faire consentir les parens de Théodose à son mariage; & je m'en voyois plus éloigné que jamais. Je rendis une visite à Alcibiade, qui acheva de me mettre au désespoir. Il ne cessoit de parler de  
sa



sa fille , il la souhaitoit , & demandoit pour toute consolation , avant de mourir , de pouvoir embrasser cette aimable fille. Vous l'aimiez , me dit-il , & je le voyois avec plaisir. Que ne me parliez-vous plutôt de votre passion , je vous aurois peut-être évité à l'un & à l'autre de grands malheurs ? Il auroit mieux valu qu'il m'eût donné mille coups de poignard dans le cœur. Je tombai malade , & je n'en relevai que bien résolu d'aller m'informer moi-même de ce que Théodose étoit devenue. Je partis , après avoir assuré Alcibiade que je mettrois tout en usage pour trouver sa fille. J'allai d'abord à Candie , où je ne trouvai ni Théodose ni la sœur de son pere ; tout étoit contraire à mon bonheur. Ne sachant de quel côté tourner mes recherches , je montai sur un vaisseau Espagnol commandé par Della-Campo fameux Capitaine , qui devoit , après ses

*I. Partie.*

**D**

coursés , me descendre en Espagne , où je voulois m'informer , avant que de retourner à Rome , si on n'y avoit pas entendu parler de Théodose , sachant qu'elle avoit de ce côté quelques parens maternels. Nous croisâmes la Méditerranée pendant un mois avec assez de succès. Notre habile & brave Capitaine avoit déjà donné la chasse à plusieurs Brigantins de Tunis ; lorsque nous fûmes attaqués par deux pavillons Turcs. La supériorité de leur nombre ne nous surprit point. Le monde de notre équipage fit son devoir ; & nous avions déjà de l'avantage , lorsque nous sautâmes , moi troisième , à bord d'un des bâtimens Turcs. La nuit qui commençoit à être avancée , nous empêcha de nous appercevoir que nous n'étions pas suivis des nôtres. Quelle fut notre surprise , quand nous nous vîmes aux fers , & que nous entendîmes tirer à quel-

ques distances de nous ! Je ne doutai pas , comme il étoit vrai , que le Corsaire n'eût pris le parti de gagner au large. On le suivoit avec vigueur ; mais comme son vaisseau étoit meilleur voilier que celui de l'Espagnol , il se vit bientôt maître de nous , sans avoir rien à craindre. Je ne vous dirai pas si la perte de la liberté me fit quelque impression pour lors. J'étois si fort accablé de tous les obstacles qui s'opposoient à ce que je désirois , que je ne fus sensible à rien ; je me vis aux fers , je me vis au milieu de Constantinople , sans y faire attention ; je n'avois pas plus de chagrin de mon esclavage , que j'en avois ressenti en apprenant les tristes nouvelles de Théodose. Voici comme je suis arrivé dans ces lieux. On me mit dans le serail , après m'avoir questionné sur ma famille , sur mon pays & sur mes biens , dont je ne jugeai pas à propos d'informer mon

Patron ; mais ce qui m'est mille fois plus cruel que mes fers , ce sont les pleurs que j'ai vu répandre à l'aimable Théodose : & il ne nous a pas été encore possible depuis huit ans que nous sommes dans l'esclavage , de pouvoir jouir d'une conversation assez longue , pour nous informer l'un & l'autre des malheurs qui nous ont persécutés. Depuis quelque tems elle est toujours avec Baheuk , à qui elle me paroît fort attachée ; du reste , mon cher Sulmeck , il faut que vous soyez plus aimé que vous ne pensez , puisque Théodose a trouvé moyen de me faire savoir que Baheuk vous connoit , & qu'elle m'a chargé en même tems de vous dire que si vous avez quelque chose à lui faire savoir , vous devez vous fier à ses soins. Si je puis vous être bon à quelque chose , je crois que vous ne ferez pas de difficulté de me mettre en état de vous convaincre de ma sincérité.

Quiria avoit fait ses offres de trop bonne grace , pour que Mamouth n'y répondît pas : aussi n'hésita-t-il point ; il lui témoigna par les expressions les plus vives & les plus sincères , la part qu'il prenoit à ses chagrins ; & pour lui montrer qu'il faisoit une estime particulière de sa personne : Je veux vous rendre la pareille , lui dit-il , & vous mettre au fait des aventures qui m'ont conduit dans ces lieux : il lui fit en même tems le recit de sa vie. Je vois bien , lui dit Quiria , que vous n'êtes gueres plus volontiers que moi renfermé dans le serail ; c'est une raison pour travailler de concert à trouver un moyen d'en sortir. Nous y avons double intérêt , ajouta Mamouth ; & quand il n'y auroit que Baheuk & Théodose qui nous feroient agir , je ne doute pas que nous ne trouvions un moyen de sortir aisément de cette prison. Vous pouvez toujours assurer Théodose qu'elle n'o-

bligera pas un ingrat , & que je lui procurerai la liberté, ou que je périrai moi-même dans l'exécution de mes desirs & des desseins que j'ai pris.

Peouth-Mamouth ne cessoit de réfléchir sur l'histoire d'Helmont-Quiria; tant de disgrâces , tant de contrariétés sembloient l'avoir amené dans le serail pour s'unir à ses infortunes. La tristesse où Quiria lui avoit représenté que Théodose trouvoit souvent Baheuk , l'assuroit qu'il pouvoit se flatter de surmonter la fierté de cette belle personne , s'il pouvoit parvenir à la mettre en liberté. Rempli de ces idées, elles lui ranimoient le courage ; & les nouvelles assurances que Théodose lui fit donner , ayant déterminé Baheuk de lui apprendre , par un billet ; combien elle étoit sensible d'apprendre la peine qu'il prenoit à ses malheurs, acheverent de le déterminer entièrement à tout tenter , pour faciliter la fuite de Ba-

heuk & de Théodose. Il suivoit quelquefois le Sultan, lorsqu'il alloit à la chasse. La pompe majestueuse, qui accompagne l'Empereur Musulman dans cette cérémonie, tient les peuples dans le respect. Les Officiers du serail, & la plus grande partie des Esclaves, qui y sont renfermés, forment un nombreux cortège autour de la personne du Sultan. Il se fait voir sur un beau cheval; & les marques de faveur ou de protection qu'il donne aux peuples, ce jour-là, lui attirent des acclamations, par lesquelles on peut juger de l'estime qu'il s'est acquise dans son regne.

Celui de Mustapha n'étoit pas heureux pour les peuples, qui, comme nous l'avons dit, gémissaient sous la dure domination des ambitieux Ministres de la Porte. On n'entendit donc point ces acclamations ordinaires, ces cris de joie qui accompagnoient le Monarque.

Tout le peuple, qui se rencontroit à son passage, étoit morne ; & son silence devoit apprendre au Prince les malheurs où ils étoient plongés. Mais Mustapha avoit les yeux fermés ; il n'étoit entouré que de flatteurs, qui lui faisoient entendre que la véritable grandeur d'un Monarque consistoit à mépriser la populace. Ce n'étoit pas un Prince, c'étoit un éclair qui passoit devant les yeux, qui éblouissoit, & ne laissoit aucune autre idée de sa puissance, qu'une frayeur, qui rendoit son règne insupportable.

Peouth avoit même quelquefois entendu murmurer hautement. Il voyoit que le cruel Visir étoit souvent menacé, & il ne doutoit pas que les esprits ne fussent déjà fort aliénés. S'entretenant un jour avec Quiria de ces réflexions, il lui fit entendre que ce ne pouvoit être qu'à la faveur des révolutions que les débauches du Sultan ne manque-



roient pas de produire dans l'Empire, qu'ils pouvoient espérer de sortir de leur esclavage ; lorsqu'ils virent accourir à eux Théodose , qui , toute éplorée , s'adressant au faux Sulmeck : Vous apprendrez , dit-elle , avant qu'il soit peu , la mort de votre chère Baheuk , ou bien , c'est à vous d'ordonner de son sort , & de la rappeler du tombeau , en trouvant une fin à ses malheurs. Juste Ciel , s'écria Mamouth ! qu'allez vous m'apprendre ? Qu'elle est résolue de se laisser mourir , s'il faut qu'elle accompagne la Sultane favorite dans son voyage à la Mecque , sans être sûre que vous quitterez ces lieux en même tems qu'elle , & que vous trouverez un moyen de l'empêcher de rentrer dans le serail. En suis-je le maître , reprit Mamouth ? & la charmante Baheuk me croit-elle assez négligent sur ce qui la regarde , pour n'avoir pas prévenu ses desirs , s'il m'eût été possible ? C'est

cependant sur votre réponse que Baheuk entend régler sa destinée.

Que pourrai-je lui dire, mon cher Quiria, & quelle résolution puis-je prendre en si peu de tems? Promettez tout, lui dit Quiria, le désespoir de Baheuk ne demande point de réflexion; & soyez persuadé qu'un cœur aussi généreux que le vôtre, lorsqu'il sera une fois conduit par l'amour, ne peut manquer de réussir. Allez donc, Madame, dit-il à Théodose, employez vos soins généreux pour consoler Baheuk, & lui faites entendre que nous sommes prêts de tout entreprendre pour mettre fin à ses malheurs & aux vôtres.

Quelles tristes réflexions ne fit-il pas, lorsque Théodose fut retirée! Il ne voyoit de tous côtés que des précipices, & la mort étoit ce qu'il redoutoit moins; il contemploit Quiria, en soupirant, & il n'avoit pas la force de lui témoigner sa dou-

leur de bouche. Quiria , de son côté , n'étoit pas dans un moindre embarras ; l'intérêt qu'il prenoit à la réussite de cette aventure , ne lui laissoit pas beaucoup de tranquillité. Son aimable Théodose devoit suivre Baheuk , & étoit une des *E*claves choisies pour accompagner la Sultane dans son voyage. Il lui venoit mille desseins qui se détrui-  
soient d'eux-mêmes aussitôt qu'il les formoit : enfin , ces deux amans étoient plongés dans la plus noire mélancolie , sans espérance d'en sortir aisément , lorsque Quiria arrê-  
tant le jeune Musulman : Seigneur , lui dit-il , êtes vous résolu de tirer Baheuk de ces lieux ? Si je le suis , dit Mamouth ? en mourant plutôt si je ne puis autrement. Conservez vos jours , reprit l'Eclave , mais voyez si vous serez assez hardi pour oser entreprendre le dessein que je vais vous communiquer. Je suis prêt à tout , dit Mamouth , pourvu

que Baheuk soit contente. Hé bien ; reprit Quiria , il ne s'agit que de faire tenir sûrement une lettre à l'Isle de Malthe , pour donner avis aux Chevaliers qui l'habitent , du voyage & du départ de la Sultane. Ne craignez pas , par-là , de trahir votre Empereur : sa mollesse le rend indigne de cette qualité , & vous devez vous ressouvenir que c'est par ses ordres que Mahakan-Mamouth a perdu le jour. Ce n'est pas Mustapha qui m'arrête , répondit Mamouth encore tout interdit ; mais que m'a fait la Sultane favorite , pour la livrer entre les mains de ses plus cruels ennemis ?

Ses jours seront plus en sûreté , qu'au milieu du serail , lui dit Quiria , ne craignez donc rien de ce côté : au reste , c'est à vous de décider , & la réussite de ce dessein ne dépend que de la promptitude que l'on apportera à le mettre en exécution : réfléchissez sur ce que

je viens de vous dire , j'espère que vous l'approuverez , & que demain vous vous rendrez dans ces lieux où je vous attendrai , plus tranquille que vous n'êtes présentement.

En effet , notre jeune Mahométan entra dans le sérail , peu en état d'y goûter du repos. Le projet qu'on venoit de lui proposer , l'occupoit trop pour le laisser tranquille ; il trouvoit de la trahison dans ce dessein. Sa loi lui ordonnoit & même l'obligeoit de haïr ceux en qui il alloit mettre son espérance ; & ce bras qui devoit être destiné à affermir l'Empire Ottoman , sembloit lui refuser d'agir de concert avec son cœur , pour mettre des armes victorieuses dans les mains des Infidèles. Mais lorsqu'il venoit à réfléchir sur la triste destinée qui vouloit encore l'éloigner de sa chère Baheuk , toutes ses réflexions se

détruisoient bien vite : il ne songeoit plus qu'à la retirer des bras d'un Sultan voluptueux ; tout lui paroissoit juste pour une pareille cause , mais sur-tout il ne pouvoit considérer sans plainte les révolutions qu'il voyoit prêtes d'accompagner la vengeance de la Porte sur les auteurs apparens de l'enlèvement médité. Il prit enfin son parti , & ne songeant plus qu'à l'exécution , il fut trouver Quiria , comme ils étoient convenus.

Ce dernier l'avoit devancé , & l'attendoit avec impatience pour lui apprendre qu'il avoit lui-même reçu des ordres pour accompagner le Sultan dans son voyage. C'étoit encore une raison forte pour le faire décider ; il lui fit sentir que Baheuk seroit en sûreté dans ce Pays , qui étoit plein de ses parens , à lui qui parloit , ils arrêterent donc ensemble leur résolution. Mamouth se chargea de faire tenir la lettre que

Quiria écrivit au Chevalier Leopold , son ami , pour l'avertir du départ de la Sultane , & de la route qu'elle tiendrait. Il devoit ensuite rester dans le serail, en attendant la réussite de leur projet , & l'occasion favorable de les aller joindre à l'Isle de Malthe ou à Rome, selon le tems qu'il pourroit s'échapper du serail. La lettre partit par les intrigues de Peouth ; enfin , il ne s'agissoit plus que de faire savoir le résultat de leur projet à celles qu'il intéressoit le plus. Je ne pourrai être tranquille, disoit Mamouth à Quiria , que je n'aye entretenu Baheuk , & que je ne l'aye assurée qu'elle peut compter sur un cœur qui ne peut vivre que pour elle. Il fallut donc engager Théodose à s'employer pour cette entrevue : elle promit de mettre tout en usage pour y faire consentir Baheuk , & il fut convenu que l'on se trouveroit tous ensemble dans le labyrinthe.

Quelle joye inexprimable ne ressentit pas notre jeune Page ! Il eut le plaisir de se jeter aux pieds de celle qu'il adoroit , de lui jurer mille fois que son cœur n'avoit pas changé depuis le premier instant qu'il avoit eu le bonheur de la voir. Baheuk , de son côté , touchée de reconnaissance de tout ce qu'elle voyoit entreprendre pour elle , écoutoit avec plaisir les assurances que Mamouth lui donnoit d'un amour éternel. Elle ne cessoit d'admirer la générosité des sentimens de ce Musulman , qui lui paroissoit encore plus aimable que jamais : elle brûloit d'impatience d'être à portée de s'instruire plus particulièrement de celui à qui elle alloit être redevable de sa liberté. Mais les momens étoient chers pour lors , la loi rigoureuse qui s'exerce dans le sérail , la rappelloit dans ses appartemens. Il fallut se séparer pour ne se plus parler que fort éloignés de ses



lieux. Quels transports Peouth ne fit-il pas paroître ! Combien de fois ne lui demanda-t-il pas s'il seroit assez heureux pour ne pas sortir de son esprit , lorsqu'elle seroit délivrée de ces redoutables lieux ! Baheuk , de son côté , n'oublia rien pour calmer les esprits de son cher Page ; elle l'assura qu'elle ne perdroit jamais le souvenir des obligations qu'elle lui alloit avoir , & que des momens plus favorables lui prouveroient qu'il n'obligeoit pas une ingrate. Enfin , après lui avoir témoigné le chagrin qu'elle avoit qu'il ne pût la suivre , elle lui recommanda , pour dernière faveur , de faire informer sa mere de son départ , lorsqu'il croiroit en être tems. Mamouth lui promit qu'il ne partiroit pas sans envoyer à Tauris ; & après s'être donnés de marques d'un amour constant & réciproque , ils se séparèrent. Baheuk le quitta , plus persuadée que jamais que son

cher Page n'étoit pas destiné pour languir sous le turban avec un cœur aussi généreux.

Peouth-Mamouth crut qu'il étoit d'une sage précaution de ne plus voir si souvent l'Esclave Chrétien, qui approchoit de son départ ; s'ils passaient quelques momens ensemble, c'étoit si secrètement, qu'ils ne pouvoient rien appréhender ; ils se fortifioient de plus en plus dans l'espérance d'une heureuse réussite. Mamouth représentoit à son ami le bonheur dont il alloit bientôt jouir auprès de sa chère Théodose ; tandis qu'il alloit être obligé d'attendre dans ces lieux les circonstances favorables pour son départ. Quiria lui promettoit de n'omettre aucuns soins pour tranquilliser Baheuk, & lui faire attendre patiemment son arrivée. Enfin, après avoir pris tous les arrangemens nécessaires pour mettre la dernière main à un dessein si hazar-

deux, ils s'embrassèrent & se promirent que , telle que fût la réussite de leur projet , le plus heureux porteroit du secours à celui que les destins persécuteroient.

Il se faisoit à Constantinople des préparatifs considérables pour le départ de la Sultane favorite au voyage de la Mecque. Les ordres de son départ furent enfin donnés. Six vaisseaux furent commandés pour l'accompagner , & porter les presens qui se devoient faire au Tombeau de Mahomet. La valeur des bijoux , soit en or , soit en pierres , que Mustapha avoit fait charger , étoient d'un prix considérable. Ce jour du départ arriva enfin ; Baheuk & Theodose sortirent du serail , à la suite de la Sultane , pour s'embarquer sur le vaisseau qu'elle devoit monter. Quiria , dont la fonction étoit de porter les effets destinés à mettre dans le vaisseau de la Sultane , les suivoit. Ainsi

fut le départ de cette Flotte , qu'un vent favorable sembloit devoir faire aborder en peu de tems. Baheuk ne quittoit pas Théodose ; ces deux filles étoient journellement occupées à faire des vœux pour l'heureux succès de leur délivrance. Elles s'entrenoient sans cesse de leur liberté prochaine. Ces idées auroient été pour elles une source de joie pure , si le souvenir de Mamouth ne leur en avoit empêché.

Les larmes couloient des yeux de la charmante Baheuk , en songeant que son chere Page étoit encore renfermé dans le serail , tandis qu'elle approchoit de plus en plus du moment de sa liberté ; & les espérances que Théodose lui donnoit de se voir bientôt réunis , n'étoient que de foibles soulagemens à ses tristes douleurs.

La joie regnoit sur tout l'équipage , & l'on ne songeoit qu'à dissiper agréablement les ennuis du

voyage , lorsque quelques jours après l'embarquement , il parut tout à coup six Galeres Maltoises , qui commencerent à nous donner vivement la chasse. C'étoit le Chevalier Leopold qui les commandoit , le même à qui Quiria avoit adressé sa lettre du départ de la Sultane. Les Turcs , à la façon dont on les pressoit , virent bientôt que c'étoit à eux qu'on en vouloit. Tous les Esclaves furent resserrés de près ; les ordres furent donnés pour le combat qui paroissoit devenir sanglant ; on mit cependant tout en usage pour éviter d'en venir aux mains ; mais la vivacité des voiles ne servit de rien contre l'acharnement de l'Ennemi , & l'on s'apperçut bientôt que l'on seroit forcé de se battre. Aussitôt que l'on commença l'abordage , les cris douloureux , les pleurs & les gémissemens que les femmes faisoient du côté des Turcs , épouvantoient ; au contraire , du côté

des Maltois il régnoit un silence profond , qui annonçoit une victoire complète. La résistance devint inutile aux Turcs ; après un combat de quatre heures où le feu fut cruel & opiniâtre , ils se virent obligés de céder & de recevoir sur leurs bords leurs plus redoutables vainqueurs & leurs plus grands ennemis.

Les chaînes furent ouvertes aux Esclaves Chrétiens , pour y enfermer ceux qui les en avoient chargés , & le nombre de ceux auxquels les Chevaliers donnerent la liberté , montoit si haut , que les Turcs virent augmenter les forces de leurs Ennemis du double.

Quiria eut une longue conversation sur les affaires présentes avec le Chevalier Leopold , son ami , qui le rejoignit ; & après avoir mis la Sultane en sûreté , & avoir rendue la liberté à Theodose & à Baheuk , ils mouillèrent à Candie , où

ils prirent toutes les mesures nécessaires pour arriver à Malthe.

Pendant tout cela , Mamouth n'étoit gueres tranquille. Enfermé dans le sérail , l'éloignement de sa chere Baheuk augmentoit encore les inquiétudes que lui causoient les dangers de la mer , qui pouvoient éloigner la rencontre de l'un ou de l'autre parti ; l'exécution & les suites de leur projet lui paroïssent incertaines : supposé même qu'il réussît , il n'en avoit pas moins d'embarras & de chagrin : Baheuk au milieu des Chrétiens ne lui sembloit point du tout en sûreté. Elle se va voir délivrée des sujets de crainte qu'elle appréhendoit des voluptés du Sultan , disoit-il ; mais elle ne manquera pas de regretter sa patrie , sa religion & ses parens. Que fai-je , ajoutoit-il , si Quiria ne lui paroîtra pas aimable , & si ce Chrétien ne la préférera pas à Théodose , quelque passionné

qu'il paroisse pour elle ? Ces tristes réflexions l'accompagnoient partout, & augmentoient sa mélancolie de plus en plus ; lorsqu'on reçut, tout-à-coup, à la Porte les tristes nouvelles de la prise de la Sultane favorite, & de toute la Flotte. Les circonstances de cet événement s'accordoient si parfaitement avec les mesures qu'ils avoient prises lui & Quiria, qu'il ne put douter un instant que leur projet n'eût réussi selon leur dessein : ses inquiétudes se calmerent par cet heureux commencement ; il espéra qu'il pourroit bientôt voir ses affaires changer de face, & se voir dans un état plus tranquille. Il examinoit jusqu'aux moindres démarches de Mustapha & de ses Ministres. Le serail retentit de fureur, lorsqu'on y eut appris cette étrange & hardie entreprise ; & les plaisirs qui y regnoient auparavant, furent interrompus pour quelques jours.

Le



Le Sultan qui se voyoit personnellement insulté dans cette scène, étoit prêt de faire tomber sa colère sur les Ministres de la Porte. Tout trembloit dans le serail, & le Grand Visir lui-même auroit craint pour ses jours, s'il n'avoit su adroitement faire éclater la tempête sur la tête du Capitan - Bassa. Cet Officier fut accusé d'intelligence avec les Maltois, & on lui envoya le cordon fatal, ministre fidèle des cruautés de Mustapha, afin d'apprendre à ses successeurs à mieux garder les mers.

Peouth-Mamouth regardoit tous ces événemens comme des avant-coureurs d'une révolution prochaine : & il ne douta pas un instant qu'il n'arrivât quelque chose d'extraordinaire. Mustapha, dans ses premiers transports, avoit juré de tomber sur Malthe, & lui faire sentir la puissance de ses armes, en faisant périr tous les Chevaliers, &

*I. Partie.*

E

mettant aux fers tout le reste des Habitans de cet Isle ; mais soit crainte, soit raison d'Etat, on changea d'avis, & cet ouragan tourna tout-à-coup contre Candie, que l'on accusoit d'intelligence avec le Chevalier Leopold, pour l'avoir reçu aussitôt son expédition, & lui avoir facilité son arrivée à Malthe. C'étoit dans ces préparatifs que l'on faisoit pour exterminer & ravager les Vénitiens, que Mamouth conjecturoit le peu de tems que Mustapha avoit encore à régner. Il voyoit les principaux Officiers & les Janissaires se rire de la fureur que le Sultan faisoit éclater au-dehors ; ils se demandoient entr'eux ce qu'on pouvoit attendre d'un Prince efféminé, & dont l'esprit émoussé par le plaisir des femmes n'auroit jamais la force nécessaire pour conserver & maintenir la gloire de l'Empire.

La disposition des esprits au sujet du Sultan étoit telle, lorsque

la Flotte reçut les ordres pour aller attaquer la Canée, Ville du Royaume de Candie. Les Janissaires rioient publiquement de ce dessein ; & demandoient contre qui on les envoyoit faire la guerre.

Il avoit été un tems, à la vérité, que les peuples du Royaume de Candie étoient bien capables de faire tête à l'armée Ottomane, & de mettre un obstacle aux armes victorieuses des Musulmans, lorsque les Isles de l'Archipel se présentoient à eux d'elles-mêmes ; mais pour lors leur situation étoit bien changée. Ils eurent beau implorer le secours des Princes Chrétiens, lorsqu'ils furent que l'orage les menaçoit ; les animosités particulières qui divisoient alors l'Europe, ne permirent pas à aucuns d'unir leurs forces pour la commune défense des remparts de la Chrétienté.

Les armes Ottomanes n'avoient

par conséquent qu'à briller pour se voir maîtresses de la Canée ; il étoit donc constant qu'une si foible expédition ne méritoit pas les préparatifs que le Sultan avoit faits.

Peouth, quoique renfermé dans le serail, ne laissoit pas que d'entretenir des liaisons secretes avec quelques-uns des principaux Officiers, qui avoient lieu de se plaindre, aussi bien que lui, de l'avarice cruelle du Visir. Ils s'animoient de plus en plus de voir les principales Charges de l'Empire passer dans les mains des Renégats, dévoués aux passions de cet ambitieux ; & quoique les nouvelles publiassent incessamment les avantages des Troupes Ottomanes devant la Canée, l'extrême mollesse dans laquelle Mustapha restoit plongé pendant ce tems, ne faisoit qu'irriter encore davantage les esprits des gens de guerre, qui étoient à Constantinople.

Quelque empressement qu'eût Mamouth d'assurer Baheuk que son bonheur ne pouvoit dépendre que d'elle , il fut contraint d'attendre une occasion plus favorable. On épioit les moindres actions de ceux qui étoient sédentaires dans le serail ; & le murmure où l'on voyoit les Janissaires , inquiétoit si fort ceux qui tenoient des dignités des faveurs du Visir , & même du Sultan , qu'ils mettoient tout en usage pour occasionner une révolte. Le Sultan devenoit tous les jours de plus en plus inhumain ; ceux mêmes qui avoient été le plus avancés dans ses confidences , n'étoient pas exempts de ses cruautés. Le serail n'étoit plein que d'exemples funestes , qui montroient clairement qu'on ne pouvoit compter sur rien sous le règne de ce barbare Prince. Enfin , le sang qu'il faisoit répandre tous les jours , épouvanta les plus fideles Officiers , & il n'y avoit

personne qui ne craignît de voir arriver les Muets, funestes exécuteurs des barbares plaisirs de ce sanguinaire Prince. Le jeune Marmouth voyoit avec horreur les crimes dont Mustapha se couvroit de jour en jour; il le fuyoit comme un monstre, & souvent il détournoit les yeux pour ne pas voir passer ce tyran. Le Sultan s'en apperçut, & le regard plein de colere qu'il jeta sur le jeune Page, lui servit d'avertissement. Il ne douta pas que le cruel Mustapha n'eût juré sa perte; & croyant qu'il étoit d'une ame lâche de ne pas prévenir ses ordres cruels, il trouva moyen de s'échapper du serail, & de se jeter au milieu des Janissaires, auxquels il fit un exact détail des cruautés innouïes dont leur Empereur se faisoit un jeu. Voilà, disoit-il, ce Prince qui doit vous commander; au lieu de vous montrer l'exemple, & d'être à la tête de ses armées, il passe ses

jours au milieu d'un sexe efféminé , avec une fureur qui l'approche plus de la bête que de l'homme. Les esprits étoient déjà trop animés pour ne pas s'aigrir d'un tel recit. Mamouth leur montrait de plus le Visir comme l'auteur qui accabloit l'Empire de malheurs. Dès l'instant les services que ce Visir avoit pû rendre autrefois , furent oubliés ; on ne voyoit plus en lui qu'un fade adulateur , un vil complaisant , qui cherchoit à s'agrandir en plongeant son Maître dans les plus grands vices. Enfin, Peouth-Mamouth apprit aux principaux Commandans des Janissaires , le sang dont il étoit issu ; & il leur représenta les services que ses ancêtres avoient rendus à leur Corps sous les régnés précédens.

Les discours de Peouth firent leur effet ; les Janissaires reconnurent , dans une ardeur si généreuse pour leur salut , le sang de

Mahakan - Mamouth, ils se retra-  
cerent les cruautés que ce Vifir  
avoit exercées sur le reste infortuné  
de cette noble race. Ils bénirent  
le Ciel de leur avoir conservé une  
tête capable de leur montrer le che-  
min qui devoit les tirer du joug ty-  
rannique, que le Sultan & ses Mi-  
nistres étoient prêts de leur imposer.  
Les Portes de Constantinople  
furent dans l'instant gardées, &  
l'Empereur fut menacé hautement,  
s'il ne leur livroit la tête de ses cou-  
pables Ministres. Ces derniers, trem-  
blans & timides, virent bien que  
leur perte étoit jurée. Ils vinrent  
trouver Mustapha, à qui ils exposè-  
rent avec force la révolte de ses  
Janissaires. Ils lui firent entendre  
que son salut dépendoit entière-  
ment de l'assurance qu'il montre-  
roit à ces mutins, qui seroient sans  
doute capables de lui faire la loi,  
s'il ne leur apprenoit à le craindre.  
Enfin, ils font si bien leur compte,



que le Sultan , rassuré par les forces qu'il croyoit autour de lui , se montra aux Janissaires qui étoient assemblés , & bloquoient tumultueusement le serail. La fierté avec laquelle il leur parla , ne fit squ'irriter leurs esprits : & les menaces que le Visir se hazarda de faire au nom du Sultan , acheva l'ouvrage commencé par Mamouth.

Etant tous mutinés , ils marchent en troupes chez le Mousti , qu'ils mènent dans la principale Mosquée. Là , à la vue de tout le peuple qui attendoit avec crainte l'oracle que le conducteur des vrais Croyans alloit prononcer , ils le forcent d'annoncer que le saint Prophète , justement irrité du sang innocent qui avoit été répandu dans tout l'Empire Ottoman , menaçoit la tête du Sultan , & demandoit pour expiation celle du coupable Visir. Il n'eût pas plutôt fini son discours , que les Janissaires , à la tête

desquels étoit le jeune Mamouth, volèrent chez le Visir. Ce lâche Ministre s'étoit caché dans l'endroit le plus écarté de son Palais, & il avoit trouvé moyen de passer ensuite par une porte secrète dans le serail du Sultan. Il crut mettre là ses jours en sûreté ; mais il ne différa sa mort que de quelques instans.

L'on commença par piller sa maison ; & Mamouth après avoir repris, dans ses immenses trésors, les biens qu'il lui avoit usurpés par la mort de son pere, laissa le reste des richesses à l'abandon de l'avidé soldat. Cette amorce retarda d'un jour la mort du Visir ; & les Janissaires occupés à mettre en sûreté les biens immenses qu'ils pillerent dans son Palais, ne songerent le lendemain qu'à poursuivre leur furieux dessein. Le jour parut à peine, qu'ils s'approcherent en plus grand nombre des portes du serail, & firent entendre par les

cris confus & séditieux qu'ils jetoient , que la nuit n'avoit pas été assez longue pour assouvir leur vengeance. La résistance qu'on leur fit d'ouvrir les portes du serail , & de leur livrer le Visir , ne fit qu'augmenter leur rage. Ils forcèrent les portes ; & après s'être rendus maîtres des entrées , ils furent jusqu'à dans l'appartement du Sultan ; où ils trouverent le Visir qui s'y étoit réfugié entre les bras de son Prince. La vue du coupable mit le comble à leur fureur : ils se jetterent sur lui ; & malgré les menaces du Sultan , ils le traînerent hors du serail , où après l'avoir exposé à la vue du peuple , qui applaudissoit à leur vengeance , ils l'étranglerent. Une telle expédition sembloit devoir mettre fin à leur fureur ; mais non ; ils avoient encore juré la mort de leur Prince.

Mamouth jugea bientôt par leurs transports qu'ils en vouloient ve-

nir; il tâcha de les arrêter, & il y employa même toute son éloquence auprès du Moufti, pour lui faire sentir les conséquences d'une telle révolte. Qu'est-ce que les autres peuples ne diront-ils point; disoit-il? Quel spectacle pour eux! Serroit-il possible, continuast-il, que le suprême Patriarche de notre Loi trempât lui-même dans une si horrible tragédie; & qu'il donnât occasion aux infideles de dire que le conducteur des vrais Croyans ait conspiré contre les jours de son Souverain? Ses remontrances furent inutiles: la mere de Mustapha avoit elle-même profité de ces troubles; elle avoit, outre les raisons d'animosité qui la portoient à venger sa disgrâce, & à faire ressentir à son fils les sentimens qu'elle conservoit depuis son exil; voulant toujours dominer, son ambition ne la laissoit pas regarder d'un bon oeil la résolution avec laquelle le Sultan

son fils suivoit les conseils du Visir, sans la consulter, depuis qu'il l'avoit rappelé. Ces motifs l'avoient unie d'intérêts avec les ennemis de son fils; & loin d'appaîser les rebelles, elle étoit la première à exciter la révolte, & à faire tomber sur la tête du Sultan les coups qui le menaçoient.

Peouth vit bien qu'il perdrait son tems à vouloir ramener le soldat irrité, au devoir; & après les démarches qu'il avoit faites, ne voulant pas s'exposer à perdre les fruits de sa vengeance, il crut qu'il falloit céder au torrent, & se contenter de n'être point complice du crime que ces soldats irrités étoient prêts de commettre. Il se retira donc, sous prétexte de céder le commandement à l'Aga des Janissaires, qui entra dans la conspiration, plutôt entraîné par les raisons du Moufti, que par aucuns desirs de s'engager dans un crime



auquel il n'avoit aucun penchant. Enfin, la barbarie s'empara & mit le comble aux violens desseins des mutinés. Ces insolens Janissaires ne se servirent ni de poison, ni d'assassinât secret : ils ne respectèrent aucunement le sang de leur souverain Monarque, ils acheverent leur trahison avec pompe, dans la vûe de braver tout l'univers par leur perfidie.

Après avoir eu recours une seconde fois aux discours du Moufti, ils déposèrent leur Souverain ; & après ce premier attentat, commis contre la Providence même, ils assemblèrent un Divan, composé de ce qu'il y avoit de plus scélerat : là, ils firent le procès à leur Empereur ; & abusant des Loix, dont celui qu'ils accusoient étoit auteur, ils le condamnèrent comme tyran, & comme indigne de leur commander ; & après lui avoir ôté les marques de sa puissance, ils l'étranglèrent à la face de tout le peuple.

Tel fut la fin du malheureux Moustapha , plus à plaindre d'être tombé entre les mains de gens ambitieux , qui ne cherchoient qu'à lui en imposer , que de s'être vu en mourant le jouet de ses soldats révoltés. Mamouth n'étoit pas demeuré oisif pendant la fin de cette tragédie. Il ne douta pas un instant qu'on ne vînt à réfléchir , lorsqu'on seroit de sang froid , sur les crimes qu'on venoit de commettre. Ces réflexions , jointes à l'impatience qu'il avoit de rejoindre sa chère Baheuk , l'engagerent à se mettre lui-même en sûreté avec les biens qu'il venoit de reprendre sur le coupable Visir. Le plus prompt lui sembloit le meilleur ; car une populace irritée fait souvent dès le lendemain expier sa vengeance sur la tête de ceux auxquels elle étoit la veille la plus affectionnée. Comme il avoit encore quelque crédit sur l'esprit des Janissaires , il crut

qu'il seroit prudent de profiter de ce reste de bonne fortune , pour sortir d'un pays sujet à de si étranges catastrophes.

Il se trouva heureusement un vaisseau marchand prêt à faire voile pour l'Espagne , & qui devoit arrê-  
rer au Port de Sicile. Ce fut ce bâtiment que Mamouth choisit pour se transporter en Italie , dans le dessein de passer de Sicile à Rome , ou de s'en retourner à Malthe , où il comptoit trouver sa chere Baheuk , & ses fideles amis Quiria & Théodose.

Il prit donc à cet effet des habits Européens , & à l'aide de quelques Esclaves affidés par des libéralités, auxquelles les trésors qu'il venoit de ramasser fournissoient abondamment , il fit transporter ses effets sur le bâtiment , & les fit passer pour des marchandises du Levant , qu'il alloit faire passer en Italie. Il avoit un tel empressement de s'é-



loigner d'une Ville pour laquelle il avoit une juste horreur , qu'il ne songeoit qu'à précipiter son départ. Autant la mort du Visir lui avoit paru juste , autant celle du Sultan lui paroissoit crier vengeance contre les auteurs ; il lui tarδοit de perdre de vue Constantinople. Il vit enfin ses souhaits accomplis ; mais à peine étoit-il embarqué, qu'il se ressouvint qu'il avoit promis à Baheuk d'aller à Tauris donner avis à sa mere de son départ.

Il se représentoit les reproches que Baheuk pourroit lui faire ; il y étoit sensible d'avance. Les raisons qu'il avoit à lui alléguer , fondées sur les embarras où de pareilles révolutions l'avoient jetté , ne suffisoient pas pour le tranquilliser ; il fallut pourtant en passer par-là , & il lui étoit impossible d'y remédier. Son voyage , quoique de peu de durée , lui paroissoit un siècle. Il brûloit d'impatience de se voir à

Candie , pour s'y assurer de la confiance de Baheuk. Cinq années d'absence sont longues , mais ce sont autant de siècles pour un Amant aussi passionné que Mamouth. Qu'aura-t-elle fait , disoit-il , dans un pays où tout tout lui est inconnu , excepté Quiria & Théodose ? N'ayant reçu aucune nouvelle de sa mere , peut-être le chagrin l'aura prise. Que fait-on , si par un zèle indiscret , Théodose n'aura pas voulu lui faire embrasser sa Religion ? Le désespoir se fera mis de la partie , & elle aura profité de quelques momens , où les soins de Théodose & de Quiria n'auront pu l'observer , pour s'en revenir à Pekin.

Ces idées chagrinantes le tourmentoient si fort , qu'elles ne lui laissoient aucun intervalle pour réfléchir sur la différence de son état présent avec celui où il s'étoit réduit dans le serail. Pendant ce tems-là le vaisseau aborda en Sicile ,

mais Mamouth n'y séjourna pas long-tems, & se contenta de rendre une espèce d'hommage à cette fameuse merveille appelée le mont Etna. Il se rembarqua tout de nouveau sur un autre vaisseau qui partoît pour Rome. A l'aspect de cette Ville, ce n'étoit pas des cris de joie qu'il jettoit : l'espoir & la crainte lui ôterent pour lors l'usage de la parole ; il brûloit d'impatience de voir sa chère Baheuk, & malgré les obligations qu'elle devoit lui avoir, il craignoit de n'être pas aimé. Dès que Mamouth fut à Rome, & qu'il eût mis ses effets en sûreté, son premier soin fut de s'informer si Helmont - Quiria étoit en cette Ville. Le Banquier, à qui il s'adressa, étoit de la connoissance de Quiria ; & dès que Mamouth lui eut dit qu'il avoit quelques choses d'importance à lui communiquer, son hôte le conduisit dans le Palais où étoit logé Quiria.

Quelle joie, quand on vint dire à Helmont qu'un Etranger demandoit à l'entretenir des affaires du ferail ! Il ne douta pas un instant que ce ne fût Mamouth. Il courut au-devant de lui, & se jettant à son col : Me voilà donc, lui dit-il, après bien des années, hors d'inquiétude, s'il ne me manquoit que la consolation de vous voir en ces lieux, & de pouvoir vous témoigner la reconnoissance que je vous ai. Les effusions de cœur que Peouth reçut, commencerent à le tranquilliser sur ce qui regardoit Baheuk, & après s'être informé de ses nouvelles. Lorsqu'il eût appris qu'elle étoit avec Théodose, & que Quiria l'eût instruit du mariage qu'il avoit conclu à Rome, malgré mille obstacles, avec sa chere Théodose : Que de plaisirs, dit-il, que les révolutions, qui m'ont arrêté à Constantinople, m'ont arrachés ! Je viens d'apprendre depuis quelques jours,

dit Quiria , les troubles du serail ; mais remettons à en parler dans des momens moins précieux. Venez , mon cher Mamouth ; venez , ajouta-t-il , jouir de la vue des personnes qui vous souhaitent depuis long-tems. Il le fit aussitôt passer dans l'appartement de Théodose ; & se retournant du côté de Baheuk : Voilà , Madame , lui dit-il , un Etranger , qui ne vous est pas , à ce que je crois , inconnu. Ces deux Dames étoient seules pour lors : Théodose eut d'abord quelque peine à reconnoître Mamouth sous des habits Européens ; mais pour Baheuk , une rougeur modeste se répandit sur son visage , tandis que son cœur lui conseilloit de faire éclater ses transports. Elle envisageoit avec joie cet objet qui lui étoit si cher. Mais que fut-ce , lorsqu'elle le vit à ses pieds ! Je vous dois tout , lui dit-elle en faisant ses efforts pour le relever , &

vous venez ici en forme de suppliant ! Dieu ! ajouta-t-elle en regardant Lucie , se peut-il qu'un Musulman ait autant de générosité ? Mamouth étoit trop hors de lui-même pour faire la moindre réflexion sur ce que Baheuk venoit de laisser échapper ; il se tenoit toujours à ses genoux sans prononcer une parole. Sa joie étoit excessive, & ne lui permettoit pas de répéter mille baisers respectueux sur une main que Baheuk lui avoit rendue pour se relever. Théodose le reconnut alors , & s'étant approché de lui , elle se servit des termes les plus vifs pour lui exprimer la part qu'elle prenoit à son arrivée. Pardonnez, Madame, lui dit Mamouth, en se retournant de son côté, j'aurois dû vous faire mes complimens sur ce que Quiria vient de m'apprendre ; mais excusez-moi dans des momens pareils.

Lorsque Quiria vit que nos deux

amans se furent donné des marques mutuelles de leur attachement, & avoient réparé en quelque sorte une absence longue & cruelle; il fit entendre à son ami que son histoire étant encore un secret pour Baheuk & Théodose, il devoit profiter de l'obligation où il étoit de les instruire plus particulièrement des révolutions de la Porte, pour leur en faire part. C'est un devoir, ~~lui~~ dit Peouth, auquel je souscrirai volontiers, puisque les momens que je commencerai à vous dater, me rappelleront ceux où j'ai commencé à connoître l'adorable Baheuk : elle y verra des circonstances, qui sans doute la surprendront; & si je n'étois dans ces lieux, où je n'ai aucun intérêt de ne rien déguiser, je craindrois qu'un homme qu'elle a connu sous l'habit de Dervis, n'eût mauvaise grace à lui apprendre ce qui se passe en son cœur. Le jeune Musulman reprit

ensuite le commencement de ses aventures. Il s'étendoit avec tant de graces & de sincérité sur les inquiétudes que Baheuk lui avoit causées, que cette aimable personne ne put s'empêcher de lui sourire tendrement : elle augmentoit encore par-là la satisfaction de Mamouth ; elle écoutoit avec une attention qui n'étoit interrompue que par quelques soupirs que lui occasionnerent les réflexions qu'elle étoit obligée de faire au récit de Peouth. Mais lorsqu'il eût cessé de parler, & qu'il se fût jeté à ses genoux, en la priant d'accepter les biens dont il venoit lui faire un sacrifice ; elle ne put retenir ses larmes. Quiria & Théodose eurent beau se joindre à Mamouth, pour la prier de leur en expliquer le sujet, toutes leurs prières furent inutiles, & ne firent qu'irriter ses douleurs. Quel changement subit pour un homme qui, un instant avant, se



se croyoit aimé ! Ce n'étoit plus ces transports avec lesquels Baheuk l'avoit reçu , c'étoit une triste mélancolie qui lui paroissoit bien incompatible avec ce qu'il souhaitoit , puisque sa présence sembloit être à charge à sa chere Baheuk. Il regardoit son ami , pour apprendre qui pouvoit causer une pareille tristesse ; il supplioit Théodose de lui expliquer ce qu'il ne pouvoit comprendre ; mais voyant que personne ne pouvoit rien sur Baheuk : Cessez , Madame , lui dit-il , de causer à un homme , qui vous adore , des inquiétudes semblables , ou bien ordonnez de son sort , & en ordonnant de ne vous plus voir , condamnez-le à la mort. Baheuk s'aperçut du tort qu'elle avoit de cacher plus long-tems son chagrin , & de changer cette agréable journée en tristesse. Elle prit donc sur elle , & regardant son cher Turc avec bonté : Ne vous étonnez pas , lui dit-

*I. Partie.*

F

elle , de l'état où vous me voyez ; le souvenir que vous venez me tracer de ma mère , me rappelle la triste nouvelle , que celui que Quiria a envoyé à Tauris pour en avoir des nouvelles , nous en a rapportée. L'excuse n'étoit que trop juste , & Mamouth fut le premier à la tranquilliser sur une mort à laquelle elle devoit tôt ou tard s'attendre. Lorsque ses pleurs furent effuyées , Théodose lui dit en badinant : Vous nous devez , Baheuk , un récit de votre histoire que vous avez eu l'adresse jusqu'à ce jour de différer , sous prétexte d'attendre Peouth. Le voilà présent , & vous n'avez plus d'excuse à nous alléguer ; ainsi préparez - vous à nous payer cette dette dès demain ; pour aujourd'hui nous vous en dispensons , pour ne songer qu'à nous livrer à la joie que la présence de cet ami fidele nous cause. Baheuk ne disconvint pas de sa promesse , & les assura qu'elle

l'exécuteroit avec plaisir , & avec d'autant plus de raison , qu'elle croiroit répondre en quelque sorte à leur bonté , en ne leur faisant aucun mystère sur ce qui la regardoit. Le reste de la journée se passa à se témoigner les inquiétudes où l'on avoit été au sujet de leur ami commun ; les différentes conjonctures que la crainte leur avoit fait faire , & le dessein que Quiria avoit pris de retourner lui-même à Constantinople déguisé en Marchand , pour s'informer de lui. Cette conversation les ramenoit insensiblement à leur dernière séparation ; & Quiria prévenant les questions que Mamouth auroit pû lui faire , l'informa de ce qui avoit suivi son départ de Constantinople en le quittant.

Vous savez , dit-il , comment le Chevalier Leopold s'acquitta de sa mission ; vous savez aussi qu'il mouilla à l'Isle de Candie : mais la

Porte a eu tort de prendre feu contre ces peuples ; il n'y avoit aucune liaison directe & préméditée. Les dommages que les vaisseaux de Leopold avoient reçus dans l'attaque demandoient une prompte réparation, & le Divan auroit dû réfléchir avant que de prendre le parti de faire la guerre aux habitans de cette Isle ; mais il falloit que les choses tournassent ainsi, pour que les malheurs de votre infortuné Sultan fussent précipités. Nous fûmes à Malthe avec le Chevalier Leopold ; où nous fûmes reçus avec toutes les marques de distinction possible. Les bruits publics vous ont appris les soins que l'on prit de la Sultane. Quoi qu'il en soit, Baheuk & Théodose eurent la liberté, comme Chrétiennes ; car les démarches qu'il auroit fallu faire auprès du grand Maître, m'obligèrent de conseiller à Baheuk de passer pour telle, à quoi elle consentit, & je

ne doute pas que vous n'approuviez ce parti. Nous quittâmes ensuite Malthe , & nous fûmes à Rome, où Baheuk voulut bien nous suivre , & même sembla le désirer , n'ayant aucunes connoissances à Malthe ; l'absence avoit rendu à Rome le nom de Théodose & le mien presque inconnus. Nous eûmes cependant la consolation de retrouver son pere ; mais le peu de vie qui lui restoit, sembloit avoir été prolongé jusqu'à ce jour pour reconnoître sa fille. Mon heureux mariage fut retardé par ces tristes circonstances. L'intervalle du deuil nous fournit des scènes qui retarderent encore bien au-delà de ce terme les arrangemens que j'avois fait agréer à Théodose. Pour moi je rentrai facilement dans mon bien. Outre qu'Alcibiade , pere de ma chere Théodose , avoit tous les effets dont je l'avois prié de se charger en partant, tous les Ban-

quiers sur qui je recevois mes revenus vivoient encore, & me reconquirent sans difficulté. Mais cela ne fut pas si facile à Théodose ; après avoir fermé les yeux à son père , elle croyoit demeurer tranquille héritière de ses biens , lorsqu'il parut tout-à-coup une personne , des soins de laquelle on ne devoit pas moins attendre : c'étoit Zophronie elle-même qui , instruite de la mort de son mari , revint dans cette Ville ; & refusant de reconnoître Théodose , pour fille d'Alcibiade , l'accusa même d'avoir surpris la reconnaissance que son père lui avoit donné en mourant , & demandoit d'être restituée dans les biens de son mari , comme son unique héritière , avec un fils qu'elle disoit être en état de prouver appartenir à Alcibiade. Quelque injuste que fût sa demande , elle ne laissa pas de suspendre près de dix-huit mois le payement des revenus ,

qui devoit se faire entre les mains de Théodose. En vain je la pressai de se décider, lui remontrant que tôt ou tard la Justice se décideroit en sa faveur, & que d'ailleurs mes biens suffiroient pour vivre conformément à notre état ; mes raisons furent inutiles, elle ne voulut jamais consentir à m'épouser, qu'elle n'eût entièrement fini ses affaires. Les Juges connoissoient Alcibiade ; ils lui avoient souvent entendu parler de sa fille avec toutes les marques de la plus vive douleur ; & les reproches sanglans qu'il avoit faits sur les écarts de sa femme, dont la jalousie avoit été cause du départ précipité de sa fille, leur étoient trop connus pour ne pas condamner de cœur la coupable Zophonie. Malgré tout cela elle prouvoit en quelque façon, que l'enfant qu'elle avoit, étoit d'Alcibiade ; il avoit été baptisé à Rome, dans la même année qu'elle étoit disparue. On

étoit fort embarrassé sur cet article, lorsque je découvris par un hazard que le Ciel m'envoya, une personne, dont le témoignage fut suffisant pour convaincre la criminelle Zophronie. C'étoit cette même femme qui avoit été dans la confiance de Théodose, & qui l'avoit elle-même aidée à se soustraire aux fureurs de cette belle Marâtre; elle m'apprit, sans savoir que Théodose étoit de retour, les malheurs qui avoient été cause de son départ. Elle me rendit compte du dessein où Zophronie avoit été de la faire périr, & me dit ensuite que cette misérable femme ayant su que Théodose s'étoit soustraite à sa vengeance, avoit attendu pour se retirer qu'elle fût accouchée. Cette femme connoissoit le lieu où Zophronie avoit fait ses couches secrètement. Je la conduisis, comme un trésor, chez les Juges de Théodose; ils la questionnerent sur tous ces faits, qui,



après avoir été avérés, furent plus que suffisans pour mettre Théodose hors d'embarras. Zophronie ayant appris que toutes ses horreurs étoient découvertes, crut qu'il n'étoit pas nécessaire d'en attendre la décision; elle laissa Théodose maîtresse de ses biens par une prompte fuite; mais elle lui laissa ce jeune enfant, qu'elle vouloit faire reconnoître pour héritier d'Alcibiade. Je le fais élever, non par aucun souvenir pour sa mere, mais par pure pitié pour cet infortuné.

Voilà, mon cher Mamouth, les difficultés que nous avons essuyées à notre retour, qui ont été heureusement suivies du seul bonheur où j'aspirois.

Mamouth ne put s'empêcher d'embrasser tout de nouveau son cher Quiria, & de l'assurer qu'il étoit aussi sensible au bonheur dont il les voyoit jouir, qu'au sien propre. C'est à vous, lui dit Quiria,

que je suis redevable de la tranquillité dont je jouis au milieu de ma patrie & de mes biens ; ne doutez donc pas qu'ils ne soient communs entre nous , & regardez , je vous prie , dès à présent cette maison comme la vôtre. Ces offres obligeantes ne furent pas refusées de Mamouth , qui ne connoissoit d'autres personnes dans ce pays , que celui qui les lui faisoit , & le Banquier chez qui il avoit mis ses effets , & dont il avoit entendu parler comme d'un véritable honnête homme.

La journée avançoit , & Théodose ayant fait entendre que Mamouth avoit besoin de repos , on pressa le souper , pour ensuite le laisser libre dans son appartement. Dès que Quiria l'y eût conduit , il entra dans celui de Théodose , où il fut bien étonné d'y trouver Baheuk fondant en larmes. Quoi ! Madame , le Ciel comble les vœux

que vous faisiez pour le retour de Mamouth , & à peine l'avez vous vû , que votre joie se change en pleurs & en soupirs ? La charmante Théodose de son côté lui remon-  
troit le tort qu'elle avoit de leur cacher plus long-tems le motif de ses chagrins ; & Quiria l'ayant priée d'être persuadée qu'il mettroit tout en usage pour y apporter du remede. J'en suis pleinement convaincue , lui dit Baheuk , & je serois ingrate aux bienfaits dont vous m'avez comblée , si je différois plus long-tems de vous ouvrir mon cœur ; c'est même ce qui m'amene ici : foyez donc vous-mêmes les Juges des chagrins qu'un cœur aussi passionné que le mien , doit avoir d'être obligé de se séparer du trop aimable Mamouth. Quiria & Théodose remplies d'étonnement , se regarderent avec surprise , & s'étant fait un grand silence , Baheuk ayant effuyé ses pleurs , leur ra-

conta ses aventures en ces termes :

*HISTOIRE DE BAHEUK,  
ou de Mademoiselle de S. . .*

Vous avez toujours eu de justes reproches à me faire depuis que nous nous connoissons, dit-elle particulièrement à Théodose, sur les secrets que je vous cachois plutôt par l'habitude où j'étois de taire mes infortunes, que par défiance; mais vous aurez encore plus sujet de vous scandaliser, quand vous apprendrez le mystère que je vous ai fait jusqu'à ce jour de ma Religion même. Ne m'en demandez pas la raison, je n'en aurois pas de bonne à vous donner; cet article m'épouvantoit trop, lorsque je venois à réfléchir sur celle que Marmouth professoit, pour me laisser la liberté de vous en instruire. Quoi qu'il en soit, le Royaume de France

m'a donné le jour, & la fameuse ville de Paris m'a vû naître, ainsi vous pouvez bien penser que je ne puis manquer d'être née Catholique. Ma famille n'a rien d'extraordinaire, & pour tous titres de noblesse, nous n'avons qu'un héritage successif de probité généralement reconnue, qui a fait passer plusieurs de ma famille dans les premières Charges de la ville de Paris. Isaac de S... mon pere, résidoit ordinairement en cette belle Ville; mais le commerce qu'il faisoit sur Mer, l'obligeoit de s'absenter des tems assez considérables. Ces raisons ne l'empêcherent pas de trouver un établissement; il passoit pour être riche, & les entreprises considérables qu'il faisoit avec succès, confirmoient de plus en plus dans ces idées. C'est, je crois, ce qui engagea les parens de ma mere à lui faire faire des propositions. Elle se nommoit Ade-

laide, de la famille des P . . . qui avoient joint à une grande noblesse une extrême pauvreté, & dont le pere avoit été obligé de prendre le parti du Barreau, où, en avançant, il avoit acquis un haut degré de réputation; les personnes qui parlerent de ce mariage à mon pere, ne trouverent pas toute la facilité qu'ils avoient espéré. Accoutumé à vivre avec des personnes d'une volée égale à la sienne, il ne s'embarassoit pas beaucoup d'une alliance si haute: Il craignoit, avec raison, qu'une fille qu'il croyoit fort au-dessus de lui, ( quoiqu'il eût pu aller de pair avec elle ) ne s'en voulût trop prévaloir, ou bien que lorsqu'il seroit marié avec elle, il n'eût des reproches désagréables de sa part. Il s'en excusa donc, mais les personnes qui s'étoient chargées de ces propositions, lui firent entendre que ses appréhensions étoient mal fondées, qu'on connoissoit la façon de pen-

ser des P . . . qui faisoient autant & même plus de cas d'un honnête Commerçant , que d'une personne Noble. Enfin , il se vit pressé plus que jamais de voir Adelaïde qui étoit encore au Couvent des Dames Sainte-Marie de Saint Denis. Il y fût , & dès qu'il l'eût envisagée , tous ses scrupules cessèrent ; sa beauté l'emporta sur toutes les raisons qu'il s'étoit faites. Le mariage se conclut , non sans beaucoup de dépense de la part de mon pere ; ce fut des dettes considérables du pere d'Adelaïde qu'il fallut payer , & l'équipage d'un de mes oncles , qui étoit lors dans les Mousquetaires du Fauxbourg Saint Antoine , qui devoit partir incessamment pour l'armée ; mais ce n'étoit - là que les avant-coureurs des peines que mon pere s'apprétoit. Mon grand-pere lui conseilla , non de quitter son commerce , mais de prendre une maison dans laquelle ma mere pût

recevoir ses parens honorablement ; Adelaïde se mit aussi de la partie. D'abord par douceur elle fit faire à mon pere tout ce qu'elle avoit projeté dans le Couvent ; & peu après elle commença à prendre un ton d'autorité.

Mon pere trouva dans les premieres années de son mariage tant de charmes en ma mere , qu'il la regardoit comme une divinité. Tous les commencemens sont beaux , & il est vrai aussi qu'elle joignoit à sa beauté un esprit aimable qui répandoit la gaieté partout où elle se trouvoit ; l'harmonie de sa voix réunissoit en sa faveur tous les suffrages , & lui soumettoit tous les cœurs. Mon pere en étoit enchanté , à ce qu'il m'a répété depuis , il suffisoit qu'elle parût désirer quelque chose pour qu'il la prévînt sur-tout ; la voyoit-il rêveuse , il la pressoit de lui en dire le sujet. Si elle faisoit difficulté de lui en faire part , il l'en-



gageoit à profiter des plaisirs que le grand monde fournit continuellement à Paris, pour la dissiper. Ses soins augmentèrent bien plus, lorsqu'il fut que ma mere étoit grosse : il ne la quittoit plus, que lorsqu'il étoit obligé de sortir pour des affaires indispensables ; & s'il étoit forcé de s'absenter quelques jours, il prioit les parens de ma mere de rassembler chez lui tous les amusemens capables de distraire sa chere Adelaïde. Elle accoucha enfin d'une fille qui porta le nom de Julie ; qui est celle que vous voyez aujourd'hui auprès de vous , après avoir essuyé tous les revers que la fortune peut faire éprouver. Il est à juger que ma mere avoit été élevée dans des airs de grandeurs qui ne lui donnoient pas beaucoup de goût pour le commerce ; aussi tout rouloit sur mon pere, tandis que sa femme n'étoit occupée que des moyens de passer ses jours agréa-

blement, & de dépenfer les fommef que mon pere lui fourniffoit. Il y avoit près de trois ans que mon pere étoit marié, & qu'il différoit de jour en jour un voyage où fes affaires l'appelloient néceffairement, lorsqu'il reçut des Lettres de fes Correfpondans, qui l'obligerent de partir. Ma mere parut fenfible à fon éloignement. Elle ne ceffoit de lui parler des inquiétudes où elle alloit être expofée pendant fon abfence ; elle pleuroit fouver, & fes pleurs acheverent d'attendrir mon pere qui, lui laiffant la liberté de prendre dans fa caiffe l'argent dont elle auroit befoin, la quitta en lui recomman-dant de ne fe point affliger, & de ne fonger qu'à diffiper fa trifteffe.

Lorsque mon pere partit, je n'avois que deux ans. Ma mere, pendant plufieurs jours après fon départ, ne fit qu'arrofer fon vifage de

ses pleurs : elle me regardoit comme l'image vivante qui lui représentoit son cher époux ; enfin , j'étois sa seule consolation. Ces grandes douleurs hârent pas plutôt pris leurs cours , qu'elle commença peu à peu à essuyer ses larmes. Son pere lui fit entendre qu'elle avoit raison de s'affliger de l'absence de son mari ; mais que comme il ne devoit pas être long dans son voyage , six mois seroient bientôt passés , & qu'elle les trouveroit moins ennuyeux , en recevant les personnes qui venoient chez elle pour la dissiper. Ces raisons lui parurent bonnes ; elle recommença ses parties de plaisirs ; enfin , excepté encore quelques momens de souvenir qui la fit soupirer quelquefois , on n'avoit pas à craindre que sa mélancolie devînt une maladie dangereuse. Les personnes qu'Adelaïde voyoit , étoient des amis de son pere & de son frere , ou des connoissan-

ces qu'elle avoit faites dans le Couvent ; enfin , elle avoit chez elle ce qu'il y avoit de plus brillant dans Paris. La bonne chere & les plaisirs auxquels les richesses de mon pere fournissoient , engageoient les Courtisans d'y venir souvent : les uns faisoient complimens à ma mere sur la magnificence de sa maison , sur la délicatesse de sa table ; les autres lui faisoient entendre que puisqu'elle avoit épousé S. . . . elle devoit réparer par la dépense , les défauts qu'elle pouvoit trouver en sa condition. Ma mere ne fit d'abord aucune attention à ces discours , & méprisa même les derniers ; mais se trouvant maîtresse de sa conduite , jeune comme elle étoit , il étoit bien difficile qu'elle ne donnât à la fin dans l'excès.

Le frere de ma mere avoit introduit chez elle depuis peu le jeune Baron de . . . . . qui servoit avec lui dans les Mousquetaires ;

c'étoit un cavalier tel qu'en fournit ordinairement ma patrie, aimable de figure, vif d'esprit, complaisant, galant dans ses discours, fort prévenu en sa faveur, & qui comptoit au nombre de ses conquêtes une femme qui l'avoit une fois connu. Il n'étoit pas extrêmement riche, mais cela n'empêchoit point qu'il ne fût une figure honnête; avec cela le nom qu'il portoit lui donnoit un libre accès dans toutes les maisons de Paris. Enfin, d'un tel caractère, il ne fut pas long-tems à trouver ma mere aimable, & le fut encore moins à le lui faire connoître.

Il dresseoit une liste exacte des endroits qu'il avoit découverts dans la Ville, où l'on pouvoit goûter chaque jour les plus vifs plaisirs, & il voloit aussitôt chez ma mere, à qui il débitoit, avec toute l'éloquence naturelle aux François, les raisons qui l'engageoient à se trouver

dans les lieux où tout ce qu'il y avoit de beau monde à Paris devoit se rassembler ; c'étoit un opéra ; c'étoit un bal , une assemblée de jeu ; enfin , un repas où le Baron faisoit également briller son esprit & ses graces. Enfin , le Baron étoit un homme à la mode , & l'on n'étoit pas du bon air , quand on avoit passé un jour sans l'avoir à sa toilette.

Ses assiduités auprès de ma mere augmentoient de jour en jour ; il ne cessoit de lui parler du prétendu bonheur qu'il avoit à l'entretenir : il lui juroit qu'il préféreroit un quart d'heure de sa conversation à des journées de plaisirs avec d'autres personnes. Ma mere n'avoit jamais connu que son mari , qu'elle avoit épousé au sortir du Couvent. Une conquête comme celle du Baron paroissoit ne devoir pas lui être indifférente. Elle écoutoit volontiers ses discours ; son esprit la

charmoit si fort , qu'il étoit déjà maître de ses volontés. Le jeune Mousquetaire fit tant de chemin , qu'il devint en peu de tems l'E-cuyer de ma mere ; & l'on s'en apercevoit si publiquement , que dès qu'on demandoit le Baron de . . . . dans quelque'endroit , aussitôt l'on répondoit qu'il falloit aller chez Madame de S . . . . , & qu'on le trouveroit. Le retour de mon pere approchoit de jour en jour ; & la conduite de ma mere étoit toujours la même. Ceux qui la connoissoient , en rioient communément ; & l'on disoit que le Mousquetaire avoit appris l'exercice à ma mere en fort peu de tems. Quelle surprise pour mon pere , lorsqu'en arrivant , au lieu des carresses qu'il s'attendoit de recevoir de sa femme , elle le reçut au contraire avec un froid qu'il n'avoit jamais remarqué , & qui le glaça ! Il ne fut pas long-tems à connoître qu'il auroit bien

pu se passer des réflexions que le Baron avoit fait faire à ma mere. Il ne voyoit pas fort tranquillement les assiduités de ce Mousquetaire, & encore moins toutes les complaisances que ma mere avoit pour toutes les parties qu'il lui proposoit. Mon pere crut devoir en dire deux mots à sa femme, qui le reçut, en lui disant qu'elle étoit d'un âge à savoir se conduire, & qu'elle n'avoit pas besoin d'avis pour régler ses démarches. Une réponse si haute ne plut guères à mon pere : il lui déclara qu'il ne prétendoit pas la gêner sur les honnêtes plaisirs qu'elle pouvoit prendre, mais qu'il entendoit en même tems qu'elle prît son parti, & qu'elle eût à ne plus recevoir le Baron. Il eut beau faire, ma mere ne voulut rien rabattre, & elle lui déclara qu'elle recevroit chez elle les honnêtes gens qui la viendroient voir, & ce, tant qu'elle vivroit. J'ai mes connoissances,



connoissances, lui dit-elle ; & elles sont si incompatibles avec celles que vous voulez me procurer, que vous devez sentir qu'elles ne se conviennent nullement.

Mon pere eut tout le tems de réfléchir sur cette réponse ; car deux Dames étant entrées avec le Baron, ma mere le quitta pour partir avec sa compagnie, qui venoit la chercher pour aller à une nouvelle pièce d'Opéra.

Les discours que les amis de mon pere lui tenoient sur le compte de sa femme, ne faisoient qu'augmenter ses chagrins. Voyant donc qu'il n'avoit pû y remédier par les voies de douceur, & que les parens d'Adelaïde qu'il avoit voulu y employer, se moquoient de ses remontrances, il prit la résolution de mettre ma mere dans un Couvent jusqu'au départ du Baron, qui devoit incessamment rejoindre une Compagnie de Dragons, où il

étoit nommé. Il fut donc trouver pour cela une des tantes de ma mere, qui étoit Abbessé des Dames de Long-Champ, à une lieue & demie de Paris. Il lui représenta les sujets de chagrins que sa femme lui donnoit, sans qu'il se les fût attirés en aucune façon, & faisant entrer les motifs de Religion dans son parti, il la fit bientôt décider à la retenir chez elle, jusqu'au tems qu'il étoit convenu. Les arrangements ainsi pris, ma mere croyant faire une simple visite à sa tante, se trouva enfermée dans son Monastere. Cette détention ne laissa pas de faire de l'éclat, surtout dans la famille de ma mere, comme mon pere l'avoit bien prévu; mais il eut son excuse, en disant qu'il n'avoit fait que condescendre aux conseils que l'Abbessé lui avoit donnés, & qu'il avoit trouvés très-à-propos, dans les circonstances où il se trouvoit. Ma mere de son

côté jetta feu & flammes , quand elle vit que sa prison devenoit sérieuse : elle menaçoit mon pere hautement , & elle accusoit sa famille d'avoir eu des vûes assez interessées pour l'avoir mariée à un homme comme celui-là , qui étoit infiniment au-dessous d'elle. Elle se plaignit à son frere qu'elle vouloit indisposer contre mon pere ; mais toutes ces démarches furent inutiles , & il eut toujours l'avantage tant qu'elle s'y prit par les voies de hauteur. Il y en avoit plus d'une raison. Mon grand pere & son fils se trouvoient dans l'obligation indispensable de ménager mon pere , qui leur fournissoit tous les secours nécessaires pour soutenir leur nom avec honneur ; par ce moyen ils ne pouvoient condamner des démarches , qui en elles-mêmes n'étoient que fort prudentes. Ma mere fit réflexion sur cet article , & elle vit bien que son plus court étoit de dis-

simuler. En effet, lorsque mon pere fut la voir , ayant appris qu'elle étoit tranquille , & qu'elle paroissoit même fâchée de tout ce qui étoit arrivé , elle lui parla avec beaucoup de douceur ; elle lui demanda quelle raison il pouvoit avoir d'en agir ainsi avec elle , & si des bruits qu'il plaisoit au public de faire courir , devoient lui attirer de si injustes châtimens. Elle lui remontrait qu'il avoit grand tort de la soupçonner d'infidélité , lui qu'elle avoit aimé dès le premier moment qu'elle le connut ; elle lui dit qu'il faisoit tort à sa famille & à elle-même , de la croire capable de mériter une prison comme celle où il la retenoit , tandis qu'elle devoit vivre dans sa maison auprès de lui & de ce cher gage de leur amour. Mon pere l'aimoit trop , pour n'être pas attendri de ses discours : il l'assura que ce n'étoit que par ménagement pour elle-même

& pour le public, qu'il avoit cru devoir prendre ces précautions. Il lui dit qu'elle étoit la maîtresse de revenir quand il lui plairoit ; mais qu'il lui conseilloit d'attendre le départ du Baron. Ma mere lui dit qu'elle étoit résolue à le faire, même avant qu'elle eût reconnu sa façon de penser ; tout paroissant d'accord, mon pere revint tranquille, se félicitant du changement si subit de sa femme. Ma mere, de son côté, fit savoir à son jeune Mousquetaire, le résultat de ce qui s'étoit passé, pour qu'il eût à rejoindre sa nouvelle Compagnie, & à réserver le tems qu'il voudroit passer auprès d'elle, jusqu'à ce que quelque voyage en eût éloigné mon pere, ce qu'elle lui feroit savoir.

Le nouveau Capitaine de Dragons prit son parti après cette Lettre ; & ayant encore attendu quelques jours, pour couvrir mieux son jeu, il sortit de Paris. Aussitôt que

mon pere eût appris son départ, il courut au Couvent de ma mere lui annoncer ce qu'elle savoit avant lui. Il la pria de revenir au milieu de sa famille qui l'attendoit avec impatience : elle y consentit d'une façon qui rendit la joie à mon pere.

Malgré que le Baron fût absent, les plaisirs auxquels ma mere étoit accoutumée, alloient toujours leur train, & la dépense qu'elle faisoit, étoit si excessive, que mon pere lui remontra qu'étant obligé de fournir à celle de sa famille, elle devoit se ménager, si elle vouloit long-tems vivre sur le même pied, & que la fille qu'elle avoit, fût élevée d'une façon convenable à ses sentimens. Ma mere sentoit parfaitement ces raisons, mais elle n'en agissoit pas mieux, & cette façon de vivre, jointe aux sommes considérables que mon pere fournissoit de jour en jour, tant à son beau-pere qu'à

son fils, ébranlerent si fort ses fonds, & le crédit qu'il avoit toujours eu auprès de ses Correspondans, qu'il crut qu'il étoit nécessaire, pour ramener une partie de l'assurance qu'ils lui portoient autrefois, de faire un second voyage; mais ce fut encore une occasion de plus grande dépense. Il eut beau remettre devant les yeux de ma mere, de quel intérêt il étoit pour lui & pour elle, de ne pas se jeter dans des dépenses aussi considérables que celles qu'elle faisoit; aussitôt que mon pere fut parti, elle ne fit que les augmenter, & manda le départ de son mari au Capitaine de Dragons, qui ne tarda pas à se rendre auprès d'elle; pour lors elle ne ménagea rien, tout n'étoit que profusion, qui alla même jusqu'à la folie. Son pere lui en parla en des termes précis, mais ce fut inutilement. Les dettes qu'elle contracta, ne furent pas le seul malheur qui

en arriva. Ma mere qui n'avoit dans la tête que le plaisir, ne faisoit aucun cas des remontrances qu'on lui faisoit, elle n'étoit pas plus avare de sa santé que de ses biens, & l'on s'appercevoit que son tempérament changeoit de jour en jour : trois & quatre nuits passées de suite à des bals, ne pouvoient l'engager à se modérer ; mais à la fin elle fut la dupe des folies où le Baron l'avoit jettée. Elle tomba malade dangereusement : ce fut pour lors qu'elle ouvrit les yeux, & qu'elle commença à reconnoître la vérité des remontrances qu'on lui avoit faites ; mais malheureusement il étoit trop tard : les veilles avoient si fort attaqué sa santé, qu'elle tomba dans un desséchement total : elle ne pouvoit vivre que par des ressources extraordinaires ; les mets les plus déliés étoient pour son estomach lourds & indigestes, & elle se vit réduite à ne prendre que des



jus de viande pour toute nourriture. Telle étoit la situation où mon pere la trouva à son retour. Les pleurs que ma mere versa lorsqu'elle le vit, mirent le comble à sa douleur ; malgré les manieres qu'elle avoit eues pour lui, il l'aimoit tendrement ; les soins qu'il prit d'elle pendant deux ans que sa maladie dura, en font une preuve indubitable. Ma mere en fut véritablement touchée : elle lui demanda mainte & mainte fois pardon des chagrins qu'elle lui avoit causés par ses folies. Elle le prioit à chaque instant de les oublier ; & malgré les assurances que mon pere lui donnoit, de n'avoir jamais eu pour elle qu'une amitié sincere, qui devoit le faire aisément revenir des chagrins qu'il avoit pu avoir ; elle ne cessoit de lui répéter qu'elle mourroit contente, lorsqu'il seroit pleinement convaincu que sa douleur surpassoit de beaucoup l'excès

de ses extravagances. Jugez , si un pareil repentir fut suffisant pour toucher mon pere , dont le cœur étoit si porté en faveur d'Adelaïde. Lorsqu'il vit que sa maladie augmentoit , il tomba lui-même si dangereusement malade , que les Médecins en désespererent , & crurent à propos de lui cacher pour quelque tems l'état où ma mere étoit ; mais à la fin , le moment vint où l'on ne put plus dissimuler ; ma mere , presqu'à l'agonie , eut encore le courage de le demander , pour dernière consolation. Il accourut dans sa chambre , me tenoit entre ses bras , les larmes aux yeux , & si terriblement suffoqué de douleur , qu'il eut à peine la force de répondre au peu de questions que ma mere lui fit ; elle m'embrassoit , regardant mon pere avec tristesse , à qui elle sembloit me recommander.

Les larmes vinrent aux yeux de

Baheuk avec une telle abondance , qu'elle fut obligée de s'arrêter pour leur donner un libre cours. Théodore étoit pour le moins aussi attendrie qu'elle ; & Quiria lui représentoit pour la tranquilliser , le fatal empire où les hommes sont assujettis. Ses sanglots cessés , ils la prièrent de finir une histoire qui les intéressoit fort par toute sorte de motifs ; & elle reprit donc ainsi le fil de son discours.

Je n'avois encore que cinq ans , lorsque j'eus le malheur de perdre ma mere ; mais ce coup fatal n'étoit pas le seul qui me fût réservé. Je ne vous ferai pas un long détail des chagrins que cette perte causa à mon pere , il vous suffira d'apprendre qu'ils furent des plus vifs ; mais ils furent à peine assoupis , qu'il eut les revers les plus funestes à effuyer : il perdit en la même année , toutes les marchandises qu'il avoit fait charger , & la

banqueroute de deux de ses Correspondans acheverent de mettre le comble au dérangement de ses affaires. Ses malheurs augmentèrent si fort depuis ce tems, que ne se pouvant plus souffrir dans un pays où sa fortune avoit si fort changé en si peu de tems, qu'il prit la résolution d'aller s'établir dans l'Isle de Malthe avec les biens qui lui restoient, & où il avoit plusieurs connoissances. Il communiqua ce dessein à une parente qu'il avoit; c'étoit une femme d'un âge déjà avancé, qui vivoit dans un état assez retiré, &, pour ainsi dire, sur les revenus de mon pere. Au surplus ce n'étoit pas sans raison, il lui avoit mille obligations; elle lui avoit souvent sauvé la vie dans des maladies dangereuses, & c'étoit la seule personne en qui il eût une pleine confiance. Le peu de bien qu'elle avoit en France, ne l'attachoit pas beaucoup à Paris; elle entra donc faci-

lement dans les raisons de mon pere , & consentit d'aller demeurer avec lui à l'Isle de Malthe. Ils n'attendirent pas long-tems après leurs conventions , ils se mirent en campagne huit jours après ; mais nous ne fumes pas à peine embarqués sur un Vaisseau Marchand qui faisoit voile à Malthe , que nous fumes attaqués par un Corsaire qui , après nous avoir donné la chasse pendant près de trois jours , nous pressa de si près , que notre Equipage fut obligé de songer à se mettre en défense. On s'efforçoit cependant d'éviter le combat , qui ne pouvoit être égal , & l'on différa si long-tems , que l'on approchoit déjà du troisiéme jour , sans avoir été joint du Corsaire , lorsque le Pilote se mit à crier qu'il avoit espérance de se sauver , & qu'on appercevoit un Bâtiment qui pouvoit apporter du secours. On se pressoit de le joindre , & celui qui nous poursuivoit

redoubloit à force de voiles. Enfin ; il nous fut impossible de nous sauver , il fallut combattre ; & le peu d'espoir qu'on avoit , changea bientôt , lorsqu'on eût remarqué que le Vaisseau qui venoit à nous , étoit encore un Pavillon Turc. Nos gens se battoient comme des furieux , animés par la rage & le désespoir. Celui qui nous avoit attaqués le premier , n'auroit peut-être pas eu l'avantage , si le second ne se fût mis de la partie ; pour lors le courage de nos gens devint inutile , & ne fit qu'augmenter la fureur de nos ennemis. Les deux Corsaires se rendirent maîtres de notre Vaisseau ; & après en avoir partagé les dépouilles , ils se séparèrent. C'est là où j'ai perdu mon pere , sans avoir eu aucune de ses nouvelles. Sa chere parente , que j'appellai depuis ma mere , me tint entre ses bras tout le tems que dura le combat , tremblante & pronostiquant tous les malheurs qui nous sont arri-

vés. Enfin , nous nous vîmes la proie du premier Corsaire qui nous avoit attaqués , & il nous emmena avec ses dépouilles à Tauris.

Ce Corsaire Turc , entre les mains de qui nous tombâmes , avoit autrefois commercé en France , & il demanda par hazard , s'il n'y avoit personne de Paris dans notre Equipage ; ma tante , que j'appellerai dorénavant ma mere , lui dit que nous en étions. Le Corsaire alors nous questionna , & ayant appris que j'étois la fille d'Isaac S . . . . il dit à ma tante : Ne vous effrayez pas de votre esclavage ; le service qu'un de mes amis a reçus du pere de cette jeune enfant , met en sûreté vos jours , & tout ce qui vous appartient. Effectivement il nous tint fidèlement sa parole ; mais il ne consentit jamais à nous donner la liberté. Je ne sai quelles étoient ses vûes ; ma bonne mere me dit qu'elle avoit appréhendé que le Corsaire n'eût

dessein de m'épouser, lorsque je serois en âge; en effet, il me fit élever, comme si j'eusse été Turque de naissance, & si ma chere mere n'eût mis tout en usage pour conserver en moi les premieres semences de notre Religion, il n'y auroit pas de doute qu'aussi jeune que j'étois, les erreurs Musulmanes ne m'eussent facilement séduite.

Huit ans s'étoient passés depuis notre esclavage à Tauris, de sorte que partie par force, partie par habitude, nous commençons, ma mere & moi, à nous accoutumer dans notre esclavage, qui étoit une vie des plus douces pour nous, à la liberté près. Le Turc avoit une entière confiance en ma tante, qu'il appelloit quelquefois sa sœur, & moi sa petite niece. Tout Tauris nous regardoit pour telles, & c'est par cette raison qu'il me donna le nom de Baheuk, & à ma tante celui de Menkold. Les malheurs que



nous avions effuyés , & qui avoient été suivis de la perte de mon pere , avoient si fort détaché ma tante de toutes les douceurs dont elle pouvoit jouir dans sa patrie , qu'elle se regardoit comme naturalisée à Pekin. Elle prenoit plaisir à prouver son attachement à notre Nation , & par les soins qu'elle prenoit à tout ce qui la regardoit : enfin nous étions assez doucement. Le Musulman avec qui nous vivions , étoit honnête homme , & il ne faisoit son métier que comme un commerce que sa Religion lui permettoit. Lorsqu'il vit qu'il avoit assez de biens pour vivre sans sortir de Tauris , il cessa de croiser les mers , pour se renfermer dans sa maison , où il vivoit tranquille auprès de nous , occupé à nous procurer toutes les douceurs d'une vie aisée ; mais il ne jouit pas long-tems du repos qu'il s'étoit procuré , il mourut en nous laissant une partie de ses biens , suf-

fisante pour vivre ma tante & moi. Nous passions à Pekin pour de très-bonnes Musulmanes, tandis que dans le fond ma tante m'instruisoit de plus en plus des vérités de la Religion de mes Peres, c'est-à-dire, la Chrétienne. Consolerez-vous, me disoit quelquefois cette chere mere, vous n'êtes pas la premiere qui ayez été réduite dans l'état où vous vous voyez, même avec encore plus de désagrément, & vous ne ferez pas la premiere qui ayez vû succéder à tous ses malheurs, des jours plus tranquilles : il faut prendre patience, jusqu'à ce que nous trouvions une occasion favorable de revoir notre patrie.

Il y avoit déjà quelques années que notre Patron étoit mort, lorsque je connus l'aimable Mamouth. Il vous a instruit des raisons qui l'avoient obligé à prendre l'habit de Dervis. Il n'étoit pas le premier de cette espece de Religieux avec

qui j'avois causé ; ils sont en assez grand nombre à Tauris : mais je vous avoue que je n'en vis jamais un qui me frappât comme Mamouth. Je ne sai par quel pressentiment je le soupçonnois de n'être pas ce qu'il paroïssoit ; c'étoit toujours le même que vous le voyez aujourd'hui , plein de douceur & d'esprit , & encore plus aimable de caractère qu'il ne l'étoit de figure. J'avois ignoré jusqu'alors ce que c'étoit que l'amour ; mais il seroit inutile de vous cacher ce dont vous vous êtes aisément aperçus ; je devins sensible aux attentions que Mamouth avoit pour moi , mon cœur soupiroit en secret , & souhaitoit qu'il y eût dans les aventures du jeune Mahométan , des circonstances qui me le fissent connoître dans une situation opposée à celle où je le voyois. Je ne pouvois m'imaginer qu'un cœur aussi généreux , un esprit si aimable , fût

né pour être Mahométan. Il ne se sentoît nullement de cet esprit de débauche qui accompagne & inspire les maximes de l'Alcoran ; mes soupçons augmentèrent, lorsque je le vis dans le serail. Vous savez , dit Baheuk à Théodose , comme j'y fus transférée par les ordres du Visir , qui , après la révolte du pere de Mamouth , envoya un détachement de Spahis à Pekin , pour y enlever ce qu'il y avoit de plus jeune & de plus renommé en beauté ; j'eus le malheur d'être de ce nombre , & de voir ma prison de Pekin changée en celle du serail. Vous trouvâtes mille difficultés à tirer quelques éclaircissemens sur ce qui me regardoit , & la douleur dont j'étois saisie , étoit si grande , que je ne pouvois croire que la confiance que je vous aurois faite de mes maux , en diminuât la pesanteur ; aujourd'hui ce n'est plus les mêmes

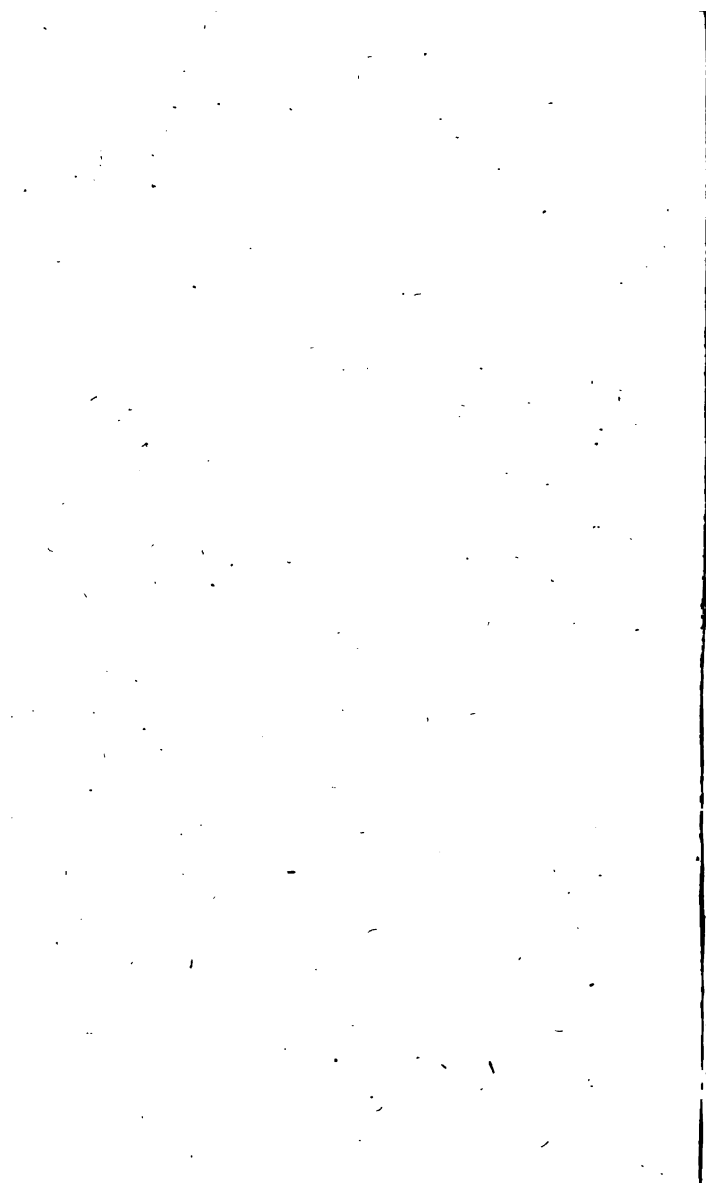
inquiétudes, je n'ai plus à craindre les entreprises du voluptueux Sultan, je ne me vois plus exposée à être la victime de quelques jalouses Sultanes. Je suis aimée, & mon sort paroît le plus heureux du monde; mais vous, chers amis qui voyez mes chagrins, qui voulez bien les partager, comme vous avez partagé les peines de mon esclavage, & qui continuez à me faire sentir de plus en plus vos bontés; connoissez jusqu'où vont mes malheurs. Je me flattois encore hier que celui qui avoit su si bien captiver mon cœur, seroit un étranger, que des malheurs semblables aux nôtres avoient jetté comme nous dans l'esclavage. J'espérois de le revoir comme Chrétien, & non comme Musulman. Jugez donc du coup de foudre qui m'a frappée; lorsque j'ai appris son origine de sa propre bouche aujourd'hui; tout mon corps en frémit

encore , & le peu d'esperance que j'avois , s'est dissipé pour ne me laisser qu'un triste désespoir. Les pleurs vinrent alors avec plus d'abondance que jamais ; Baheuk s'arrêta , laissant Quiria & Théodose tout hors d'eux-mêmes de ce qu'ils venoient d'entendre.

Néanmoins Quiria lui représenta que sa douleur , quoique justement fondée , ne devoit pas la jeter dans un pareil chagrin , qu'il y avoit de l'esperance , & qu'on ne pouvoit dire si Mamouth , aussi amoureux qu'il l'étoit , n'abandonneroit pas aisément ses erreurs pour embrasser la véritable Religion : ses remontrances furent inutiles ; Baheuk , cette incomparable fille , ne mit fin à ses douleurs , que pour les assurer que dès le lendemain matin elle étoit résolue de se mettre dans un Couvent où elle finiroit le reste de ses jours , si Mamouth ne se faisoit Catholique. C'est la seule con-

solation qui me reste , dit-elle en embrassant Théodose , & si la fatale étoile qui me poursuit , met obstacle au seul bonheur qui auroit pu me faire oublier mes infortunes passées , du moins serai-je la maîtresse de mourir fidelle & constante. Elle se retira dans son appartement après ces paroles , & elle donna un libre cours à ses pleurs , se voyant seule.

*Fin de la premiere Partie.*





*LA*  
**VENGEANCE**  
*NATURELLE.*

---

*Sunt etiam sua prœmia laudi.*  
*PHAD.*

---

*II. PARTIE.*

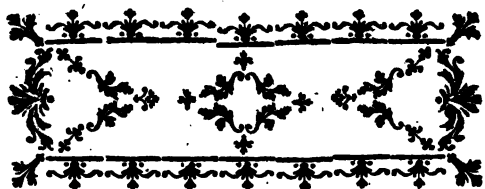


**A AMSTERDAM;**  
**ET SE VEND A PARIS;**  
Chez **HOCHEREAU** l'aîné Libraire, Quai  
de Conti, à la descente du Pont-Neuf,  
au Phénix.

---

**M. DCC. LIV.**

Mr. DeLoach



LA

# *VENGEANCE* NATURELLE.

---

## *SECONDE PARTIE.*

QUIRIA & son épouse avoient  
Q trop bien remarqué jusqu'à  
quel point Baheuk s'étoit  
faïtie, pour pouvoir la laisser long-  
tems plongée dans une telle mélan-  
colie ; aussi dès qu'il fut jour, Théo-  
dofe passa de fon appartement dans  
celui de cette infortunée amie , &  
Quiria ne fut pas long-tems à l'y  
rejoindre ; elle étoit couchée sur  
II. Partie. A

## 1 LA VENGANCE

son lit sans s'être voulu déshabiller ; & l'abandonnement où elle étoit d'avoir passé une partie de la nuit à pleurer & à réfléchir sur ses malheurs , s'appercevoit facilement sur son visage. Théodose voulut lui en faire quelques légères réprimandes , mais elle ne lui en donna pas le tems. Vous me prévenez , dit-elle en l'embrassant , ma chère Théodose , j'attendois encore quelques momens pour vous aller demander la seule grace qui vous reste à m'accorder. Quelques charmes que ces lieux où j'ai le bonheur de vivre avec vous , ayent pour moi , j'y deviens inutile , puisqu'il est vrai qu'il faut que je renonce au monde. Ne vous opposez donc point , je vous conjure , à mes desirs , & permettez qu'un Couvent soit la retraite que je choisisse pour aller cacher à toute la terre mes tristes douleurs.

Quiria mit tout en usage pour la détourner de cette entreprise ;

mais ce fut en vain. Bahenk réitéra ses prières avec tant d'instance, que Théodose se vit obligée de descendre à ce qu'elle demandoit. On convint qu'elle ne sortiroit pas de Rome, & qu'elle se mettroit dans le Couvent des Dominicaines, & que l'on n'avertiroit Mamouth du lieu de sa résidence, que lorsque l'on verroit quelques espérances de lui faire quitter l'Alcoran. Quiria les vit donc partir pour ce dessein, après que Bahenk lui eût demandé en grâce de fonder son cher Mamouth, pour voir s'il y avoit lieu d'attendre de lui quelque issue favorable à ses vœux. Malgré les raisons que Quiria trouvoit en la conduite de Bahenk qui, par ce moyen, se precautionnoit contre les coups que lui auroit pu porter le désespoir où elle auroit vu Mamouth, si elle lui eût appris elle-même ce qui la regardoit, il ne pouvoit s'empêcher

#### 4 LA VENGEANCE

de trouver trop de rigueur dans la séparation qu'elle imposoit à une personne qui avoit pour elle tant d'amour, d'estime & de respect, & qui lui avoit si souvent témoigné. L'embarras où il se trouvoit pour instruire son ami, du parti qu'un rigoureux devoir venoit de faire prendre à l'objet de ses vœux, étoit extrême ; l'heure où il avoit promis à Mamouth de l'aller trouver, étoit déjà passée, sans qu'il eût osé entrer dans son appartement. Il craignoit qu'il ne l'accusât d'avoir contribué à l'entreprise de Baheuk : tout ce qui prive un amant de l'objet qu'il adore, lui paroît un crime, se disoit-il, tout lui devient suspect, il ne connoit plus d'ami, & rien ne lui paroît raisonnable, que les projets qu'il forme lui-même.

Il fallut néanmoins se résoudre d'entrer chez Mamouth qu'il trouva encore endormi. Ne soyez pas surpris, lui dit Mamouth, de

me voir si tranquille en apparence ; toute la nuit à été pour moi un cercle d'agitations & de chagrins ; quelques raisons que j'aye pu me faire , il m'a été impossible de les surmonter ; cet accablement m'a procuré une espèce de sommeil , que je ne puis appeller un vrai repos. Il me sembloit voir ma chere Baheuk toujours obstinée à garder un silence profond sur ce qui peut seul faire mon bonheur. Elle ne répondoit pas plus ici aux discours tendres & passionnés que je lui tenois , que quand elle étoit renfermée dans le serail. Il me sembloit même qu'elle s'efforçoit de m'éviter : un reste de reconnoissance la retenoit encore ; mais lorsque j'étois prêt de toucher ce cœur insensible , il me sembloit qu'il m'étoit enlevé par une force supérieure. Quiria pour le tranquilliser , lui remontra qu'un esprit comme le sien ne devoit pas s'arrêter à l'illusion de pareils sou-

ges. Il l'assura que Bahouk étoit toujours la même à son égard, qu'elle ne pouvoit oublier les obligations qu'elle lui avoit, qu'il étoit aimé, & que les larmes qu'elle avoit répandues la veille, n'avoient d'autre source, que la crainte de perdre un homme qu'elle estime autant que lui. Hélas ! dit Mamouth, aurois-je quelque chose à désirer, si cela étoit ! je sai distinguer dans les yeux de Bahouk l'amour, d'avec la reconnaissance qui y régne.

Quiria prolongeoit autant qu'il pouvoit la conversation qu'ils tenoient au sujet de Bahouk, c'étoit une consolation qu'il vouloit au moins donner à son ami ; il lui répétoit si souvent qu'il ne dépendoit que de lui de mettre fin aux peines de Bahouk, qu'il fallut absolument que Mamouth sût ce qui pouvoit les causer : c'étoit le point où Quiria en vouloit venir, il avoit déjà jeté quelque soupçon dans l'esprit de



Mamouth, qu'il voyoit embarrassé pour en venir à une explication. Le récit que Quiria lui fit, ne le déconcerta pas moins, que celui de Baheuk avoit surpris Théodose. Ce jeune Musulman regardoit tristement son ami, & le profond silence avec lequel il l'écoutoit, faisoit connoître combien ce qu'il entendoit le fraploit. Il étoit agité de cent pensées diverses qui se succédoient rapidement les unes aux autres ; mais lorsque Quiria lui eût appris le résultat du discours de Baheuk & le parti qu'elle s'étoit elle-même imposé ; malgré toutes les remontrances qu'on eût pu lui faire, son désespoir éclata, les reproches les plus vifs succédèrent au silence qu'il avoit gardé jusqu'à lors ; il accusoit Baheuk d'ingratitude, il l'accusoit d'une double cruauté de lui avoir caché jusqu'à ce jour, ce qui lui étoit si important de savoir. Que fait-on, disoit-il ? Si j'eusse

été instruit de ses aventures dans le serail, j'aurois peut-être encore été en état de remédier aux maux que cette ingrate me fait souffrir. Je n'aurois pas quitté ma patrie, ou du moins je ne m'en serois pas exilé pour toujours comme j'ai fait.

Quiria n'entreprit point de l'apaiser dans une si vive douleur, il savoit trop que les remontrances, en pareille occasion, ne faisoient qu'irriter le mal davantage ; il tâchoit de le ramener, en lui faisant entrevoir qu'il n'y avoit encore rien de désespéré, que quelque incompatibilité qu'il y eût entre sa Religion & celle de Baheuk, lorsque deux cœurs étoient si parfaitement unis, on pouvoit vivre ensemble dans un accord aussi parfait, que s'il n'y avoit point d'obstacle ; il n'osoit encore lui parler de la rigidité des loix, sur une telle matiere ; tous ses soins n'avoient pour objet, que de ramener à la raison ses esprits irrités. Il

lui disoit qu'il se faisoit fort, conjointement avec Théodose, de faire consentir Baheuk qu'il la pût voir tous les jours, afin de peser ensemble les motifs qui l'avoient obligée de le priver de sa présence si précipitamment.

Théodose arriva dans ces momens, elle étoit pénétrée de douleur. Mamouth la considéra quelque tems dans un profond silence, & comme un patient qui attend le moment qui va décider de son sort; mais voyant que Théodose gardoit un pareil silence : Ne craignez point, Madame, lui dit-il, d'achever d'accabler un homme qui attend avec impatience une main charitable pour précipiter le cours de ses jours malheureux. Parlez, Madame, parlez, après ce qui vient de m'arriver, je suis disposé à tout entendre.

En plaignant votre sort, lui dit Théodose, j'admire la bizarrerie de

la fortune qui, en vous traversant en cent façons différentes, vous rend le mortel le plus aimé. Mamouth ne put retenir sa colère, & demanda d'un ton vif à Théodose, depuis quand l'amour consistoit à se séparer pour toujours de ce qu'on aimoit, & à leur préparer tranquillement les plus cruels supplices. Théodose s'attendoit bien à trouver Mamouth dans un violent état; ainsi tout ce qu'il put dire ne la surprit point; & après lui avoir laissé dissiper une partie de son chagrin, elle lui remit entre les mains une lettre que Baheuk lui avoit donnée en la quittant. Il la prit, l'ouvrit avec précipitation, & lut ces mots.

*Baheuk au cher Mamouth.*

„ Le devoir me demande le cruel  
 „ sacrifice que je viens de faire;  
 „ n'accusez personne du parti que  
 „ je me crois obligée de prendre;

„ mais, mon cher Mamouth, mon  
„ cœur n'y fera jamais envelopé,  
„ & vous demeurera fidele jusqu'à  
„ la mort, malgré tous les obstacles  
„ qui se pourroient rencontrer.

Ce n'étoit plus dans Mamouth de ces mouvemens rapides qui venoient de partager son cœur, c'étoit une mélancolie, une morne tristesse qui le suivoit par-tout ; il ne cessoit de relire cette lettre, il en baisoit chaque mot, & les larmes dont il l'arrosait, en eurent bientôt entièrement effacé les caractères. Mamouth ne trouvoit plus aucun endroit où il pût être tranquille, & dans quelques plaisirs qu'il se trouvât, le souvenir de ses malheurs l'empêchoit d'en goûter aucuns ; il ne recevoit du soulagement que quand il étoit seul, ou bien lorsqu'il faisoit part de ses peines à Quiria & à Théodose. Ils le trouvoient quelquefois seul dans les appartemens

plus rêveur qu'ils ne l'avoient vu dans le serail. Il lui arrivoit de passer même auprès d'eux sans s'en apercevoir , & ils lui entendoient quelquefois répéter ces paroles en soupirant : Rigoureux devoir ! pour quoi sépars - tu ce que l'amour unit ? & toi , amour , pourquoi unis - tu ce que le cruel devoir sépare ?

Quiria voyoit parfaitement de quel intérêt il étoit pour les jours de Mamouth de terminer , de quelque façon que ce puisse être , ces incertitudes ; mais il n'osoit lui en parler ; il connoissoit le fond de probité de son ami , & savoit ses façons de penser. Quoique Musulman , il regardoit un Chrétien qui vivoit conformément à sa loi , comme un homme respectable. Si je n'étois Mahométan , lui disoit-il quelquefois , je voudrois être Chrétien ; mais en même tems il disoit qu'on devoit avoir horreur d'un homme qui renonçoit à sa Religion , sans

être véritablement persuadé que celle qu'il choisiroit, étoit meilleure que celle qu'il professoit.

Il étoit difficile à Quiria de lever ses scrupules & de le convaincre de la supériorité de la Religion Chrétienne sur celle de Mahomet, aussi étoit-ce là sa difficulté. Quelques bonnes raisons qu'il eût à donner à Mamouth, celui-ci trouvoit toujours des motifs humains dans le changement qu'on lui proposoit, & c'étoit assez pour le mettre encore plus sur ses gardes. Il sentoit parfaitement que c'étoit le seul moyen de faire consentir Baheuk à un mariage, puisqu'elle le lui avoit elle-même fait entendre, dans une visite qu'il lui avoit rendue avec Quiria & son épouse. Il approuvoit la force de ses raisons, & lorsque Baheuk lui disoit qu'elle ne pouvoit avoir de confiance dans les paroles d'un homme que sa loi autorisoit à être infidèle & inconstant, il ne pouvoit la condamner aucunement.

Cependant il persistoit toujours dans sa Croyance, & on n'avoit même pu obtenir de lui, de faire quelques démarches pour s'instruire par lui-même, à connoître la différence des deux Religions. Les préjugés de l'enfance sont considérables, sur-tout en cette matiere; aussi Quiria ne savoit-il comment s'y prendre, pour mettre fin aux peines secretes dans lesquelles il voyoit Mamouth enseveli; il avoit beau lui procurer mille differens amusemens, sa situation étoit toujours la même, son insensibilité désespéroit Quiria. Il avoit eu avec Mamouth plusieurs conversations dans lesquelles il lui avoit donné à entendre que ses biens étant assez considérables pour vivre tranquillement, il devoit songer à prendre un établissement. Que voudriez-vous faire, lui dit ce vrai ami? Voudriez-vous vous hazarder tout de nouveau dans des périls encore plus dan-



gereux que ceux dont vous venez d'échaper ? Quel azile comptez-vous trouver dans votre patrie ? Dès l'âge le plus tendre , vous y avez vu couler des sources inépuisables de chagrins & d'inquiétudes : aujourd'hui que vous ne pouvez retourner à Constantinople , sans vous exposer d'être reconnu , ne devez-vous pas vous représenter les raisons qui vous ont forcé de vous en éloigner ? Je veux que les troubles soient cessés , mais pouvez-vous compter sur des gens dont vous avez connu par vous-même l'emportement & la légèreté ? Telle tranquillité dont puisse jouir actuellement l'Empire Ottoman , les Janissaires seront toujours les mêmes , tranquilles aujourd'hui , & prêts dès demain à tout bouleverser pour le plus léger mécontentement. Ne devez-vous pas plutôt regarder votre patrie , où sont vos amis , là où votre bien est en sûreté , enfin où

est votre cœur ? Je ne disconviens point que la différence de Religion que vous trouvez ici , ne doive vous arrêter ; mais c'est un obstacle qui n'est pas difficile à surmonter. Dépouillez-vous de cette prévention dont un homme d'esprit ne doit point être susceptible. Je pourrois vous retracer , pour appuyer mes raisons , quelques absurdités assez grossières qui se trouvent dans le Livre de votre Prophète , ces idées bizarres qu'il nous donne de la Divinité , ces plaisirs sensuels dont il fait la récompense des Justes , & qui répugnent à un homme qui n'a que la probité & le bon sens. Ne m'avouerez-vous pas vous-même , que tout ce qu'il y a de Mahométans , amateurs des sciences , ne peuvent s'empêcher de supprimer cet endroit de l'Alcoran , où votre Prophète explique les taches qui se voient dans la Lune , par les coups que l'Ange Gabriel frappa avec ses ailes.

les , en approchant cet Astre de trop près ? Je pourrois vous citer encore un nombre assez grand de ces rêveries ; mais comme vous auriez droit de me taxer de partial dans cette matiere , je vous laisse la liberté de faire vous - même ces remarques , & de vous mettre , par la lecture de nos Livres , en état de juger quelle morale est la plus sage. Mamouth fut frappé de ce discours , & consentit à ce que son ami exigeoit de lui ; mais il lui dit que ce qu'il en feroit , seroit plutôt par complaisance pour lui , que par aucun dessein de réforme.

Le Sultan régna continuellement toujours ses guerres contre les Candiots. Lorsque ses troupes eurent pris la Canée , elles tournerent leurs armes contre la Capitale de cette Isle. Quoique les Candiots fussent bien fortifiés , ils ne négligerent cependant rien pour faire lever le siège de cette Place ; ils avoient en-

voyé des Ambassadeurs vers tous les Princes de la Chrétienté, pour y solliciter des secours pressans contre les forces Musulmanes.

Alexandre Octavin de Medicis sous le nom de Leon XI. occupoit alors le Saint Siège à Rome : ce souverain Pontife mit tout en usage pour engager la France & l'Espagne à oublier leurs querelles particulières, & à se réunir pour travailler de concert à la défense des frontières de la Chrétienté oppressées par les Turcs : mais ces remontrances furent inutiles ; les peuples assiégés virent bien qu'ils ne pouvoient compter que sur eux-mêmes. Cette République chercha donc dans ses propres forces les secours qu'elle auroit pu attendre des Princes Chrétiens dans des tems moins épineux. Le Sénat s'assembla, & ayant remontré aux Nobles la nécessité où l'Etat se trouvoit, on les exhorta à faire chacun de leur mieux, pour le

secours commun de la République  
& de la Religion Chrétienne.

Le Pape fut donc le seul qui envoya les secours qu'il put aux Candiots ; Quiria fut de ce nombre, & voulant prouver son attachement pour la Religion , il ne négligea rien : il leva un Régiment complet qu'il entretint à ses dépens. Les Nobles de leur côté contribuèrent, soit par argent , soit par des Vaisseaux qu'ils faisoient construire , aux besoins de l'Etat , & l'on vit bientôt une Flotte capable de partir & de marcher contre les Turcs. Quiria , malgré les ressorts que Théodose fit jouer pour le retenir , se résolut de partir à la tête de son Régiment. Les maux qu'il avoit soufferts dans son esclavage , & qui lui revenoient à l'esprit , sembloient l'obliger encore plus que personne à s'opposer aux progrès de l'Armée Ottomane. Il fit part de son dessein à Mamouth qui approuva tout ce

qu'il avoit fait jusqu'alors , & le confirma encore dans la résolution où il étoit de s'embarquer avec la Flotte. Le bonheur dont vous jouissez ici , est sans doute digne d'envie , lui dit Mamouth ; mais un cœur comme le vôtre , doit préférer le service de sa Religion dans sa défense , aux dépens de son repos ; vous êtes né pour défendre votre patrie , & il faut vous distinguer par des actions de valeur , de ceux que la naissance a mis au-dessous de vous ; & les forcer par-là de respecter le sang qui coule dans vos veines. Je vous accompagnerai , lui dit-il , & puisque je suis déjà en partie naturalisé dans ce pays , par les emplois que vous m'y avez conseillé de faire de mes biens , & encore plus par les liens de l'amour , je partagerai avec vous les dépenses & les fatigues que vous serez obligé de soutenir.

Quiria fut au comble de la joie.

Il remercia son ami des offres obligantes & généreuses qu'il lui faisoit , & lui ayant témoigné la joie qu'il ressentoit de voir qu'il l'eût lui-même prévenu sur des propositions qu'il vouloit lui faire , il le pria d'accepter le commandement de la seconde Compagnie de son Régiment. Mamouth accepta l'offre , à condition , lui dit-il , que vous me donnerez un Officier entendu , & dont je puisse prendre avis , pour me mettre au fait du service des Troupes de ce pays. Il ne suffit pas , continua-t-il , d'être à la tête d'un Corps , pour le savoir gouverner. J'ai été élevé dès l'âge le plus jeune dans le Service Ottoman ; le peu de tems qu'il y a que je fréquente ici , m'en a assez appris pour connoître la différence qu'il y a entre notre façon d'agir & la vôtre , mais non pas pour être en état de commander : ainsi il y auroit de l'imprudence à moi de me charger de l'emploi que vous

voulez me donner , sans vous demander en même tems un bon guide.

Les raisons de Mamouth furent fort approuvées de Quiria : il admiroit sa modération dans une telle jeunesse. Je connois , dit-il après quelques momens de réflexions , un homme qui est précisément ce qu'il vous faut ; c'est un Milord que quelques raisons ont obligé de se retirer en France , où il a sans doute eu quelques désagréments qui l'ont contraint de passer en ce pays où il sert depuis près de quinze ans avec beaucoup de distinction. Il est sans ambition , se contentant d'une pension honnête qu'on lui fait. Je l'ai déjà prié d'accepter une Compagnie dans mon Régiment ; il n'en est pas beaucoup éloigné : & lorsque je lui aurai encore ajouté ces raisons , je ne doute pas qu'il ne se décide pour nous.

Leur arrangement pris , Quiria



fut trouver Milord Goard , qui étoit le nom de l'Officier dont il lui venoit de parler , à qui il fit part des propositions que Mamouth son ami lui avoit faites. Milord Goard y consentit ; & Mamouth qui étoit présent , fut si charmé de la façon obligeante avec laquelle il reçut l'offre , qu'il le pria d'être persuadé qu'il n'y donnoit les mains qu'à condition qu'il prendroit lui-même la Compagnie , & qu'il lui feroit la grace de le regarder comme un de ses élèves. Les choses se conclurent donc avec beaucoup de satisfaction de part & d'autre , & l'on ne songea plus qu'à informer Baheuk des préparatifs du départ.

Il étoit question de savoir qui porteroit cette nouvelle à Baheuk. Ce fut Mamouth lui-même qui se chargea de la lui apprendre. Lorsqu'elle le vit entrer : Quelle nouvelle m'apportez-vous , lui dit-elle ? Avez-vous fait assez de réflexion

xions pour me donner une réponse positive? Que puis-je espérer enfin? Etes - vous encore Mahométan? ou bien les soins de Quiria ont-ils opéré sur votre cœur? Si je n'a-vois consulté que mon cœur, lui répondit Mamouth, il y auroit longtemps, Madame, que vous ne seriez plus obligée de me faire ces questions; mais quelque triste que soit la situation où je me trouve, quelque douleur que je ressente de me voir réduit à ne vous entretenir qu'au travers de cette funeste grille, je croirois être indigne de vos bontés, si je me décidois avec tant de précipitation sur une pareille matière : mais pour vous prouver qu'en me fixant dans cette Ville, vous y avez aussi fixé ma patrie; je vais la secourir contre les attaques des Turcs. Nous partons, Quiria & moi, au secours de Candie. Je viens, charmante Baheuk, vous en informer, & vous assurer que je  
compterais

compteraï pour rien les fatigues que nous allons effuyer , pourvû que vous foyez satisfaite du parti que vous me voyez prendre. Quoique Baheuk regardât cette entreprise comme un heureux présage que Mamouth pourroit embrasser le Christianisme & s'attacher à Rome, elle ne put s'empêcher de lui faire voir les craintes où son voyage l'alloit jetter. Vous allez vous éloigner de moi , lui dit-elle , vous vous habituerez peu à peu à ne me plus voir. Que sai-je si vous ne m'oubliez pas ? Il lui répondit avec l'ardeur la plus vive, & lui jura qu'il ne la perdrait pas un instant de vue , & qu'elle régleroit toutes ses démarches , lorsque Théodose entra avec Quiria. Le chagrin étoit répandu sur le visage de l'un & de l'autre ; & les yeux de colere avec lesquels Théodose envisageoit son mari , mirent presque aussitôt Baheuk au fait des choses.

*II. Partie.*

B

Voyez, chere Baheuk, dit Théodose, jusqu'où les hommes poussent leur barbarie : à peine sommes-nous de retour dans notre patrie, à peine avons-nous surmonté les obstacles qui ont retardé si long-tems l'union que cet ingrat appelloit autrefois le seul bonheur qu'il eût à souhaiter, qu'il me laisse. Mes prieres ne font aucun effet sur lui : il est insensible à mes larmes, & je n'ai pour toute réponse aux soupirs que je lui adresse, qu'un morne silence, plus insupportable pour moi, que le plus cruel mépris. Mamouth pendant ce discours, considéroit Quiria, qui sembloit être devenu immobile ; mais dans le moment Baheuk court aux reproches de Théodose. Vos inquiétudes pour votre mari sont justes, lui dit-elle ; mais, ma chere Théodose, vos reproches sont ici de trop ; je sens la peine qu'un départ aussi précipité doit vous causer ; mais puisque le devoir appelle

Quiria , vous ne devez songer qu'à diminuer , le plus qu'il vous est possible , les chagrins qu'il ressent lui-même.

Baheuk ne put venir à bout de tranquilliser Théodose , qu'en lui promettant de quitter le lendemain son Couvent , pour aller partager avec elle des chagrins communs , & qui étoient d'autant plus vifs , qu'elle étoit obligée de les tenir secrets. Elle exécuta la parole qu'elle avoit donnée à sa chere amie , qui la vint prendre dans son Monastere , pour l'emmener chez elle. Marmouth eut par ce moyen la douceur de jouir dans la maison de son ami , de la conversation de sa chere Baheuk , jusqu'au jour de son départ. Il découvrit de plus en plus la beauté de son cœur , son amour se dévelopoit tous les jours ; mais en même tems elle répétoit à son cher Turc , que quelque douleur que lui pût causer une aussi cruelle sé-

paration, il n'avoit rien à espérer; tant qu'un parti fixe sur la Religion ne l'arrêteroit pas.

Le moment du départ approchoit, & les pleurs de Baheuk & de Théodose redoubloient; mais ce n'étoit qu'en l'absence de ceux qui les causoient. Dès que l'un ou l'autre paroïssoit, ces charmantes personnes mettoient tout en usage pour se distraire l'une l'autre. Attendons qu'ils soient partis, disoient-elles, nous serons maîtresses de donner un libre cours à nos pleurs. Ne leur montrons point tant de foiblesse; si c'est une vertu d'être sensible, c'en doit être encore une plus grande, de préférer le devoir à notre satisfaction. Mamouth & Quiria connurent bien que le moment de cette séparation seroit cruel, ils résolurent de l'éviter. La veille du départ, après avoir soupé, & préparé Baheuk & Théodose à quelques mois d'absence, sous pré-

texte de quelques arrangements qu'ils avoient encore à prendre, Quiria engagea Baheuk à se retirer avec sa chere épouse. Pour lui, au lieu de passer dans son appartement, il sortit dès le même soir, accompagné de Mamouth & de Milord Goard, & partirent dès le point du jour.

Il est inutile de s'arrêter aux plaintes que firent Théodose & Baheuk, lorsqu'en s'éveillant elles apprirent leur départ. Une absence aussi cruelle pour elles, ne devoit pas manquer de leur faire verser bien des larmes; ces deux personnes se renfermèrent chez elles, sans se soucier des plaisirs qui auroient pu les empêcher de penser aussi souvent à des personnes qui leur étoient si cheres. Laissons-les à Rome, attendre avec la plus grande impatience, les nouvelles de l'Armée, & suivons ceux qui causent leurs allarmes.

Les premiers jours du départ se passerent à faire connoître à Mamouth ce qu'il y avoit de plus essentiel dans l'armement des Vaisseaux. Milord Goard lui faisoit appercevoir les avantages qu'ils devoient avoir sur ceux des Turcs, & Mamouth répondoit parfaitement aux attentes que cet Officier s'étoit formées sur la vivacité de son génie & sur son courage. Ensuite on passa insensiblement aux aventures qui avoient conduit Mamouth à Rome, & Quiria ayant raconté à l'Anglois une partie de l'histoire du jeune Musulman, il le pria de lui faire part de la sienne. Le Milord ne s'en défendit point, & leur en fit part en ces termes.

*Histoire de Milord Goard.*

Pour continuer de mériter votre estime, dit-il, je vais vous découvrir avec sincérité les raisons



qui m'ont obligé de quitter mon Souverain & ma Patrie, & ensuite le Service de France. L'Angleterre m'a vû naître, & Londres m'a donné le jour. Ce Royaume entier ignore le véritable motif de ma retraite, ou du moins on n'y fait aucune des particularités survenues entre Charles, Roi de la Grande Bretagne, & moi, qui en le rendant ingrat, me rendent moins coupable.

En regardant les choses comme le vulgaire, je parois criminel; j'ai abandonné les intérêts d'un Roi de qui je suis allié de près, & j'ai passé chez ses ennemis, pour lui susciter la guerre; cependant toutes ces apparences qui me condamnent, n'ont rien de véritable. J'ai quitté mon Roi, parce qu'il m'a forcé de le quitter; je suis passé chez ses ennemis, parce qu'il m'a forcé de me jeter entre leurs bras. J'aurois pu écrire & publier des Manifestes; mais j'ai pensé que cette

façon d'agir n'appartenoit qu'à de foibles courages ; & d'ailleurs , la vérité paroissant toujours suspecte dans la bouche des malheureux , j'ai esperé trouver dans la guerre , une justification plus certaine , plus digne de moi , & plus funeste à mes ennemis. Milord Bertin Goard mon pere , continua-t-il , mourut fort jeune , ma mere le suivit de près , & l'on fit honneur de cette mort à la mémoire de son mari. Pour moi qui étois encore dans un âge fort tendre , je restai sous la tutelle de Milord Vinceffas Goard , mon ayeul. La tendresse qu'il avoit eue pour mon pere , passa entierement sur son pupille ; il prit donc un soin singulier de mon éducation , & croyant qu'il n'y avoit pas d'occupation plus digne d'un honnête homme , que d'élever ceux de son sang , il prit soin lui-même de mes études & de mes mœurs ; il m'inspira peut-être trop de fierté , mais

je lui en fai bon gré ; & si elle est en partie cause de mes malheurs , elle m'apprend à les braver. Vincassas Goard mon ayeul , étoit un des plus grands Capitaines de son siècle ; il m'apprit le métier de la guerre ; ce fut lui qui me donna encore les premiers sentimens de vertu & de courage auxquels je dois toute ma réputation. Plût au Ciel que j'eusse pu jouir long-tems des conseils & des leçons salutaires d'un aussi grand homme ! Mais dans une guerre où il commandoit en Flandres , ayant plus suivi son courage que sa prudence , ses Troupes , après une vigoureuse résistance , furent taillées en pièces , & lui-même resta mort sur le champ de bataille.

Ce ne fut pas la seule perte qui accompagna mes malheurs. Marcolle , fille de mon ayeul & ma tante , qui avoit épousé Milord Amelberk peu de tems après la

mort de mon unique reconfort, me disputa mes biens, parce que Milord Vincessas Goard son pere n'avoit point eu le loisir de faire un Testament ; ma tante, soutenue de son mari, fit si bien en sorte qu'elle l'emporta sur moi ; je me vis donc frustré de mon patrimoine, & réduit à une pension modique que l'on me fit, disoit-on, par grace. Ma jeunesse m'empêcha alors de faire réflexion à cette perte, comme j'ai fait depuis que j'en ai senti la conséquence ; je me contentai de ce peu, & continuai le métier de la guerre assez longtemps.

Jacques VI. Roi d'Ecosse, & I. du nom, Roi d'Angleterre, successeur d'Elizabeth, étant venu à décéder, Charles son fils disputa la Couronne à Henri Frédéric son aîné ; ces troubles entre deux freres occasionnerent les préparatifs d'une guerre prochaine dans l'An-

gleterre ; les partis se partagerent , & je me rangeai du côté du Prince Charles , avec lequel j'avois toujours eu une étroite amitié. Ces ligues devinrent fortes de part & d'autre , & il y avoit toute apparence , comme il arriva , que cette importante contestation entre deux freres ne pouvoit se terminer par la guerre , sans attirer sur l'un des deux prétendans qui la commenceroit le premier , la haine des peuples ; il y eut donc des pourparlers , par lesquels il fut arrêté qu'ils s'en remettroient à la décision des Etats. Pour moi qui , de tout tems , avois été lié d'inclination , comme j'ai dit , avec le Prince Charles , j'embrassai donc ses intérêts avec ardeur. Le peuple avoit pour moi quelque estime , & je me servis de mon crédit , pour gagner en sa faveur , ce que je pus , des Membres des Etats. Je leur représentai que ce Prince étoit , ainsi que Hentri-

Frédéric, du sang de leur Souverain ; je leur insinuai que ce dernier étoit d'une complexion qui n'étoit point propre au gouvernement ; qu'avec l'humeur que je lui connoissois, il les tiendrait toujours dans une étroite servitude, & ne réserveroit ses faveurs & ses graces, que pour les sujets de son caprice.

Ces discours, mes présens & mes amis déterminèrent l'Assemblée en faveur du Prince Charles, & il fut proclamé Roi tout d'une commune voix. Henri-Frédéric irrité de cette exclusion, se promit de ravager le Royaume, & faire descendre du Thrône celui qu'on venoit d'y faire monter ; en effet, il assemblea ses partisans, qui ne donnerent pas peu d'effroi à Charles. Ses craintes n'étoient point dissipées par son avènement à la Couronne, il craignoit de se trouver en compromis avec Frédéric : ses entreprises l'épou-

vantoient. Je le rassurai autant qu'il me fut possible, il me promit tout, si je l'aiderois à l'affermir sur le Thrône; j'entrepris tout, & heureusement Henri-Frédéric le tranquillisa dans l'instant par son décès, qui le laissa paisible sur son Thrône. Sitôt qu'il y fut assuré, il négligea ses bienfaiteurs; je fus cependant un de ceux qui le conduisirent à l'échafaud; & il me demanda quelques marques de reconnaissance j'exigeois de lui en mon particulier. Vous venez de monter sur le Thrône, lui dis-je, & vous avez connu mon zèle; faites-moi restituer mes biens qui ne diffèrent des vôtres, que par leur peu d'étendue, & parce qu'ils en relèvent; cela est d'autant plus juste, qu'il est vrai qu'ils m'ont été usurpés par Milord Amelberk & sa femme ma tante. Charles parut entendre à mes raisons. Il le devoit, ma demande étoit légitime, je venois de le met-

tre en possession d'un Royaume ; il pouvoit bien me faire rendre mes biens : mais , sans savoir ses raisons , il me fit entendre , après quelques réflexions , qu'ayant affaire à des personnes qui étoient comme moi ses alliés , il ne vouloit pas les débobliger , & que je lui ferois plaisir de l'aider à me donner gain de cause , sans qu'il y parût déterminé par la reconnoissance qu'il me devoit.

Je m'imaginai l'entendre , & comptant qu'une supercherie bien conduite & bien cachée aideroit à mon droit , sans nuire à ma réputation , je pris conseil d'une Demoiselle que je pensois être en état de m'en donner sur cette matiere ; ayant néanmoins une espèce de honte de me servir de tromperie , je lui laissai cette intrigue à conduire. J'avoue ici que je choisis une mauvaise route , pour parvenir à mon but , & que je devois plutôt



employer la force des armes , ou le crédit de mes amis ; mais pensant que mon Roi m'applaudissoit dans cette démarche , & que ceux qui possédoient mes biens , ne me le disputoient que foiblement , je ne m'imaginai point qu'un Prince qui m'étoit redevable d'une Couronne , approfondiroit les choses , & mettroit au grand jour un mystère auquel il avoit donné une permission tacite , & qui devoit être enseveli dans le plus profond secret.

Au bout de quelque tems , la Demoiselle chargée de mon affaire , m'apporta des Actes en bonne forme , de la cession de mes biens , faite en ma faveur ; ces Actes étoient scellés du sceau de mon Ayeul & du Roi lors régnant : les sceaux étoient vrais , mais les Actes étoient supposés ; & je fis long-tems difficulté de m'en servir ; mais le faussaire , plus habile encore dans l'art de persuader , me représenta

que le tout m'appartenoit légitimement, & fit si bien son métier, que je me laissai gagner; & persuadé, comme il étoit vrai, que j'avois été injustement lésé dans mes biens, je crus que toutes les voies de les regagner devoient m'être permises. Je présentai donc moi-même mes Actes au Roi, & lui laissai entrevoir de quelle espece ils étoient, ne voulant pas qu'il y fût trompé. Mais ma confiance en lui me fut funeste, il fit examiner mes Actes avec la dernière rigueur. Je ne pus longtemps soutenir un mensonge, & avouant moi-même la supercherie que j'avois voulu faire, je donnai lieu par cet aveu à un Arrêt fulminant qui fut prononcé contre moi; ma complice fut condamnée à un supplice ignominieux; & lorsque je fus implorer pour elle la clémence du Prince, il me répondit avec dureté, qu'elle méritoit de mourir, & qu'il se croiroit coupable, s'il la laissoit vivre.

Le supplice de cette femme étoit une tache éternelle à ma réputation; car la punition, selon moi, acheve le déshonneur que le crime a commencé, parce qu'elle le prouve. Mes sollicitations & mes prières devinrent inutiles, l'inéxorable Charles ne m'accorda aucune grace, & si les Juges n'avoient point respecté en moi la noblesse de mon sang, il m'auroit, je crois, lui-même donné des bourreaux. Je ne pus alors me modérer, ma colère éclata avec violence, & je reprochai à cet ingrat le Thrône où je l'avois fait monter; je lui fis sentir avec aigreur, que sans moi il ne seroit pas revêtu de cette puissance dont il se servoit pour m'accabler; & m'emportant aux derniers excès, je le menaçai de dépouiller sa tête de la Couronne dont je l'avois ornée. Mes menaces furent suivies des siennes; il voulut me faire arrêter: mais inf-



truit de ses desseins, je quittai sa Cour & ses Etats, & me suis retiré en France pour y trouver ma sûreté. Voilà positivement comme je quittai ma patrie, c'est à vous actuellement à juger si je l'ai quittée de bon gré, ou si l'ingratitude de mon Prince l'a occasionné.

Maintenant, continua-t-il, je vais vous instruire de la façon dont je fus obligé de quitter la France, & de me retirer en ce pays où je fers avec la plus grande joie qui se puisse. L'amour, dit-il, est souvent la source de nos malheurs. Je ne l'avois jamais connu, comme vous avez vû, lorsque je quittai ma patrie. Vous en avez éprouvé les douces influences, ajouta-t-il en regardant Quiria; mais pour moi, je crois qu'il eût été à mon égard, une source intarissable de malheurs, si j'eusse resté plus longtemps chez les François.

J'arrivai donc en cette Cour,

accompagné d'un seul Domestique; comme j'y avois quelques amis, je ne fus pas long-tems sans qu'ils me procurassent de l'emploi; l'on obtint pour moi le Commandement d'une Compagnie de Dragons; la France étoit pour lors en guerre contre ma patrie, & je fus obligé de rejoindre mon Régiment qui étoit alors en garnison à Maubeuge. Arrivé en cette Ville de Flandres, je passois la plupart des journées à réfléchir sur le malheur de ma destinée; je visitois les Edifices de cette Ville pour me retirer de cet accablement: mais j'en fus délivré au moment que je m'y attendois le moins. Je n'avois, comme je vous ai dit, jamais connu ce que c'étoit qu'amour, lorsqu'un jour que je m'amusois, à mon ordinaire, à examiner les beautés du Couvent des Chanoinesses de Maubeuge, passant devant un Parloir de ces Religieuses, je fus frappé

du plus beau visage que j'eusse jamais vû : la régularité de ses traits , & un certain air vif qui étoit répandu sur sa personne , me charmerent si fort , que j'oubliai dans l'instant tous mes chagrins pour devenir fol : ma révérence & le compliment que je lui fis , furent pour moi la même démarche.

Nous autres Officiers , il semble que notre plumet nous donne une prérogative , il semble , dis-je , qu'il prévienne en notre faveur ce qu'il y a de plus aimable. Bien loin donc d'être scandalisé d'un abord si précipité , on m'en fut bon gré ; cette charmante fille qui n'étoit que Pensionnaire , entra facilement en conversation ; les questions naïves qu'elle me fit sur l'art de la Guerre me charmoient. Je lui en rendis compte le plus brièvement qu'il me fut possible ; mais je m'étendois sur ce qui la regardoit avec tant de plaisir , que mes expressions étoient

des plus vives & des plus éloquentes. Je vis facilement qu'elle n'avoit jamais entendu des discours pareils à ceux que je lui tenois ; mais au milieu de l'embarras où je la voyois , ses réponses étoient si justes & si spirituelles , qu'elle m'enchantoit. Je sentis par quelques mots qu'elle laissa échapper , que l'endroit où elle étoit , n'étoit pas fort de son goût. Cela me donna occasion de lui demander à qui elle appartenoit ; & la jeune personne qui n'y entendoit aucune finesse , me mit au fait de tous ses petits chagrins. Elle m'apprit qu'elle étoit la troisieme fille d'un Gentilhomme de Louvain , qu'elle avoit un frere que l'on destinoit à servir , & qu'on la vouloit faire Religieuse ; mais qu'elle étoit bien éloignée de ces idées. Je vous laisse à penser , comme je me déchainé contre la tyrannie de ce Pere , qui vouloit priver le monde d'un si charmant ob-

jet. Je lui fis un détail fort exact des plaisirs qu'on goûtoit dans le monde, & de la vie ennuyeuse à laquelle on la vouloit condamner. Elle se mit à pleurer en réfléchissant qu'elle se verroit séquestrée pour le reste de ses jours. Je n'omis rien pour la consoler, & je lui jurai même que si je pouvois être assez heureux pour lui plaire, je m'emploierois pour détourner l'orage qui la menaçoit. Mes raisons parurent la tranquilliser un peu, elle m'envisagea avec des yeux d'innocence & de douleur, qui acheverent ma défaite. Quel fond puis-je faire, me dit-elle, sur vos discours? Quand même ce que vous me dites seroit vrai, vous allez vous éloigner pour toujours, & cette conversation fera sans doute la première & la dernière que j'aurai avec vous. Je lui remontrai que nous devions séjourner du tems dans la Ville, & que nous irions ensuite passer



l'hiver à Lille ; mais que la distance n'étoit pas assez considérable , pour que je ne la visse pas toutes les semaines ; que je viendrois même de tems en tems passer plusieurs jours en cette Ville , & pourvû qu'elle voulût m'accorder la permission de la voir , je serois exactement informé de tout ce qui se passeroit à son sujet. Ma réponse acheva d'effuyer ses larmes : elle me dit que non seulement elle me le permettoit , mais même qu'elle le souhaitoit ; je lui demandai si elle étoit observée de près , & si elle avoit quelque parente dans le Couvent. Sa réponse me fit voir que ce Couvent étoit à peu près comme bien d'autres où la liberté est assez grande , si ce n'est la sortie. Il se faisoit tard ; il y avoit près de deux heures que je causois avec cette aimable fille , lorsqu'elle me dit qu'elle craignoit quelques curieuses , & quelle étoit obligée de me quitter. Je fis mille plaintes

contre cet ordre , je lui remontrai son injustice dans des termes passionnés , & je terminai mon discours , en lui demandant pour dernière grace , de m'apprendre au moins les moyens de la pouvoir en sûreté. Mon aimable Angélique ( c'étoit son nom ) n'en fit aucune difficulté. Cette heure , me dit-elle , est pour moi la plus commode , nos Dames sont pendant ce tems à la promenade , & mes Compagnes qui sont aussi dispersées , me donnent cette heure pendant laquelle je puis librement vous entretenir. Cela étant , lui dis-je , je m'y trouverai dès demain ; il ne me reste plus que de savoir de quelle part je vous demanderai , en cas que vous ne soyez pas au Parloir , ou que l'on vînt à me questionner à la porte. Pour le Parloir , il est inutile , me dit-elle , que vous y sonnerez , je m'y trouverai exactement ; mais comme on ne manquera pas de vous de-  
mander

mander à la porte qui vous êtes ; vous prendrez le nom de Maurice , qui est celui d'un de mes cousins qui est dans le Service , & que je crois présentement en Italie , c'en sera assez pour cette Maison où l'on ne le connoît que de nom.

Lorsque j'eus pris cette petite instruction , je quittai ma chère Angélique avec de nouvelles protestations , & des assurances de nous voir le lendemain à pareille heure. Cette découverte , comme vous pensez bien , devoit me causer une sensible joye. Une jeune personne de seize ans , qui avoit toutes les qualités requises , tant du corps que de l'esprit , ne pouvoit pas manquer que de gagner un cœur. Je pris donc le chemin de mon auberge , m'applaudissant d'une si heureuse rencontre , & me regardant comme le plus fortuné des hommes ; je faisois en chemin mes arrangemens. Rien ne me sera si facile , me di-

II. Partie.

C

fois-je, que de voir mon aimable Angélique; à moins qu'il ne vienne des ordres contraires de la Cour, nous passerons sûrement l'hiver à Lille; par conséquent, qu'ai-je à craindre? Je commande, personne ne peut oser trouver à redire à ma conduite. J'arrivai à mon auberge, l'esprit rempli de ces idées: je soupai peu, & fus me mettre au lit où je passai la plus grande partie de la nuit dans des inquiétudes continuelles, & à projeter mille choses différentes pour me conserver mon aimable Angélique. Dès que je fus levé, je fus faire un tour de Ville, & comme mon dessein étoit de ne pas aller voir ma chère Pensionnaire les mains vides, je fus chez une Marchande de modes, où je fis faire tous les ajustemens que j'imaginai lui être les plus agréables. J'étois d'assez bon goût, & j'appris à la Marchande, tant de nouvelles modes, qu'elle

vouloit presque me donner pour rien, tout ce dont j'avois besoin. L'heure venue, & muni de ces petits présens, je partis pour me rendre à mon Couvent, où je trouvai, en arrivant, Angélique qui m'attendoit dans le Parloir; elle me fit des reproches obligeans d'avoir été si long-tems à venir; mais je l'appaisai aisément, en lui présentant ce carton rempli de tout ce que je m'étois imaginé pouvoir lui plaire.

Elle trouva le tout d'un goût charmant, & elle en étoit si enchantée, qu'en examinant tout l'un après l'autre, elle me laissoit dire toutes les raisons que je pouvois lui alléguer; & dans le transport de joie où elle étoit, elle laissoit quelque fois échaper des *oui* qui parloient d'un profond du cœur, & qu'elle n'auroit pas, dans toute autres circonstances, si naturellement lâchés.

Cette journée se passa pour le

moins aussi agréablement que la précédente : il y avoit déjà près d'une heure & demie que nous étions ensemble, lorsqu'elle me fit ressouvenir que l'heure de nous séparer étoit passée. J'accepte ces présens, me dit-elle, non pas tant pour la magnificence, qu'à cause que je suis persuadée qu'ils partent d'un cœur généreux & bien placé. Je baisai mille fois une main qu'elle m'avoit passée par la grille, & mes transports étoient si tendres & si respectueux, qu'elle me dit en se retirant : Je ne sçai si c'est un crime d'aimer, mais je goûte tant de douceur dans vos aimables entretiens, que mon cœur voit bien qu'on lui en a imposé, & qu'il n'y a rien de si charmant, selon moi, que l'amour. Adieu, je vous attends demain à pareille heure ; j'espère que vous serez un peu plus exact, & je vous défends d'avoir une excuse pareille à celle que vous m'avez donnée aujour-

d'hui. Je me retirai plus amoureux qu'auparavant, & les jours suivans ne firent qu'augmenter ma passion. Mais hélas ! le jour arriva qu'il fallut nous séparer. Que de regrets ! que de nouvelles assurances d'un amour constant ! que de protestations de ma part, de la revoir le plutôt que mes affaires me le permettroient ! que de réflexions pour trouver un sûr moyen de nous écrire, sans en venir à bout ! que de mesures inutiles, & qui ne servirent qu'à serrer davantage les nœuds où nous nous étions engagés, par les obstacles que nous y rencontrions ! Nous arrêtâmes donc que je ne viendrois que de certains jours, & que l'heure où je lui parlerois, étant toujours la même, elle se trouveroit au Parloir, pour éviter les questions des Religieuses ; mais que dans le cas où je ne pourrois faire autrement, je passerois pour son cousin Maurice, &

nous nous séparâmes après ces arrangements, aussi pénétrés l'un que l'autre.

Il est inutile de vous faire ici un détail des voyages que je fis pour voir Angélique, pendant mon séjour à Lille; j'y restois quelquefois si long-tems, que mon domestique ne sachant rien de mes amours, étoit quelquefois dans des inquiétudes extrêmes de savoir ce que j'étois devenu. Je continuai cette vie douce pendant six mois, avec toute la satisfaction possible; lorsque l'on commença les préparatifs de la guerre que le Roi de France avoit déclarée aux Anglois mes Compatriotes. Ces préparatifs finis, Monsieur de Gontaut de Biron, Général si renommé, fut envoyé à la tête d'une puissante Armée contre les Anglois; notre Régiment fut commandé, & eut ordre de s'approcher de la frontière: je me vis par-la pressé de partir & de prendre congé de



mon adorable Angélique. Que de regrets accompagneront ces tristes adieux ! que de craintes sur ce qui me regardoit ne me fit-elle pas paroître ! & quelle douleur ne témoignai-je pas de me voir éloigné d'elle, sans savoir quand il me seroit possible de la revoir ! Il sembloit qu'elle eut un pressentiment des malheurs qui devoient nous arriver. Les derniers jours que je la vis ne se passèrent qu'en pleurs. Elle me regardoit tristement ; mais sa langueur ne faisoit que donner plus de tendresse à ses discours. Ne m'oubliez-vous pas, me disoit-elle ? Mes foibles chaînes seroient-elles capables de tenir contre les tems, & encore plus contre les beautés que vous allez peut-être rencontrer ? Hélas ! me dit-elle, si vous connoissez la sincérité de ma douleur, vous avoueriez que je ne suis pas indigne de posséder votre cœur. Est-il possible, qu'après nous

être connus, l'absence & l'éloignement soient notre partage ? Que n'ai-je pas à craindre de mes parens ? leurs persécutions à mon égard augmenteront à mesure que j'avancerai en âge.

A peine eus-je la force de lui répondre, que ses craintes étoient mal-fondées : que dès qu'on la connoissoit, il étoit impossible de n'être pas content ; qu'elle ne devoit pas se defier de ses attraits, & que pour ce qui regardoit sa famille, tant qu'elle auroit assez de courage pour tenir ferme, elle n'avoit rien à craindre, & qu'elle étoit toujours la maîtresse de ne pas donner un consentement aussi injuste, que celui qu'on vouloit exiger d'elle ; je l'assurai que je serois prêt, au moindre avis qu'elle me donneroit, & qu'il n'y auroit rien que je n'entreprisse, pour la tirer des embarras où elle pourroit être. Enfin, après nous être donné, de part &

d'autre, mille assurances d'amour, auxquelles il n'y avoit que la mort qui pût porter atteinte, je la quittai, non sans un chagrin véritable, & sans être pénétré des manieres tendres par lesquelles elle m'avoit témoigné la douleur que lui caufoit mon absence. Nous ne fumes pas plutôt en marche, que je vis bien qu'il me seroit impossible de revoir sitôt mon aimable Angélique. En effet, Monsieur de Catinat ne laissa pas que d'avoir de l'occupation contre les Troupes d'Angleterre, & ce ne fut qu'après bien des démarches & bien des travaux, que nous gagnâmes les victoires de cette Campagne.

Il y avoit près de trois ans que je n'avois pu trouver jour à m'échapper pour me rendre auprès d'Angélique: je n'en avois même eu aucunes nouvelles, & je l'aimois de plus en plus; l'absence n'avoit fait qu'augmenter la passion que j'avois

conçue pour elle la première fois que je la vis. Enfin les travaux de la guerre cessés , je me vis libre ; ce fut en ce moment que je me formai un vrai plaisir de la voir , & lui apprendre tout à la fois la constance de mon amour , & l'empressement que j'avois de le lui prouver. Mais que devins-je , lorsqu'en arrivant au Couvent , j'appris qu'Angélique étoit Religieuse ! Je tombai de mon haut , & ne pouvois le croire. Les Tourrrières eurent beau me l'assurer , je ne pouvois m'imaginer qu'elle eût pris ce parti sans m'en donner avis. Je priai donc une de ces Tourrrières de la faire avertir ; je me fis annoncer sous le nom de Maurice , son cousin , qui arrivoit de l'Armée. J'étois seul , lorsqu'elle entra dans le Parloir. La surprise où je fus en la voyant en habit de Religion , m'ôta totalement l'usage de la parole. Angélique n'étoit gueres moins déconcertée. Elle tomba sur

la chaise , & après un long silence : Est-ce bien vous , me dit-elle , en versant un torrent de larmes , vous , dont les bruits publics m'ont appris faussement la mort ? O Ciel ! voilà donc le fruit de ta vengeance ! le désespoir qui m'a conduit , n'étoit pas la vocation que tu demandois , & je vois bien par où tu veux me punir. J'allois lui répondre ; lorsqu'elle se retira en me regardant tendrement , & me disant : Adieu cher Gourd , adieu , il faut m'oublier.

La quantité de pensées différentes qui m'agitoient , firent que je ne sai ce qui se passa pour lors en moi ; je perdus la connoissance de moi-même , & je me trouvai encore dans le Parloir deux heures après qu'elle m'eut laissé , sans savoir où j'étois : j'en sortis de même , & je ne fus en état de réfléchir que le lendemain.

Plût au Ciel que je fusse resté le reste de mes jours dans cet as-

soupirissement ! mais j'en revins assez-tôt pour me remettre devant les yeux la fatalité de mon étoile. Si je fusse resté dans ma léthargie , le désespoir où j'étois ne m'auroit pas attiré les malheurs qui m'ont suivi.

J'appris le lendemain qu'Angélique étoit malade , que la fièvre l'avoit prise , & que le refus qu'elle faisoit de se laisser traiter , avoit si fort augmenté son mal , qu'on le regardoit dès-lors comme mortel. J'étois pire qu'un possédé ; c'étoit tantôt au Couvent que je voulois m'en prendre , tantôt à moi-même , tantôt à mon domestique ; enfin tout me paroissoit coupable dans les malheurs de mon aimable Angélique : mais deux jours après , lorsqu'on me vint dire qu'elle étoit si fort en danger qu'on ne croyoit pas qu'elle passât la journée , je ne fus plus le maître de mes sens , je sortis comme un furieux , malgré mon domestique qui , ayant appris ce qui

se passoit , prévoyoit quelque désastre dans l'état où il me voyoit. Ses soins furent inutiles. Je marchai droit au Monastere , où ayant trouvé une voiture prête à entrer dedans , sans me soucier des cris de la Religieuse qui étoit à la porte , j'entrai & courus au dortoir , où ayant rencontré une jeune Pensionnaire qui ne fut pas peu surprise de voir un homme si égaré : Ne vous effrayez point , Mademoiselle , lui-dis-je , je vous prie seulement d'avoir assez de générosité pour me donner des nouvelles d'Angélique , & me conduire dans sa cellule : ma folie ne servit qu'à augmenter la colere de toutes les Religieuses , qui ayant su que j'étois dans la chambre de la mourante , vinrent en grand nombre pour m'en faire sortir ; elles eurent beau crier & menacer , je ne les écoutois pas , & mon unique soin étoit de contempler le visage de celle qui faisoit mon admiration , toute mourante qu'elle étoit.

Je reçus les menaces de l'Abbesse , de façon qu'elle vit bien qu'on ne me feroit pas sortir de force ; elle s'approcha de moi , & m'ayant obligé de lui prêter attention : Nous prenons beaucoup de part à votre douleur , me dit-elle ; notre sœur étoit une fille digne des pleurs que vous versez ; mais elles sont présentement inutiles , & même , si vous l'aimez , j'ose vous dire que le lieu où vous êtes , demande pour son honneur que vous cachiez le chagrin que vous cause sa mort ; permettez donc qu'on vous prie de vous retirer. Je fus quelques momens sans lui répondre ; mais enfin je sortis , plutôt par fureur que par aucuns motifs. Je regagnai mon auberge , où je trouvai un Cavalier d'un certain âge , que les garçons d'écurie nommerent par son nom , je le reconnus pour le pere de ma chere Angélique. Toute la rage , toutes les furies ne suffirent pas pour



vous exprimer ce qui se passa alors en moi. Je l'abordai avec les plus furieux transports , en lui faisant les plus sanglans reproches. Je l'accusai d'avoir été le bourreau de sa fille par des vûes d'intérêts , & après avoir donné un libre cours à ma colere , je l'attaquai avec tant de furie , qu'il n'eut que le tems de se mettre en défense. Mon désespoir eut bientôt triomphé , de sa vigoureuse résistance , il me blessa d'abord de deux coups , mais je lui plongeai un coup avec tant de force , que je l'étendis mort sur la place.

Les gens de l'Auberge qui étoient instruits de mon aventure , furent sans doute touchés de ma situation ; car ils me firent rentrer chez eux par une porte de derriere , & le Maître me pansa lui-même mes blessures : & après s'être joints à mon domestique pour me faire envisager le danger que je courois de rester dans un pays où il venoit de m'ar-

river une telle catastrophe , qui ne manqueroit pas de m'attirer quelques tristes affaires , ils me conseillèrent de me mettre en lieu de sûreté.

Soit que la douleur de mes playes eût ramené mes esprits égarés , soit que ma fureur fut épuisée , je fis bientôt réflexion à ce qui venoit de m'arriver , & je jugeai bien qu'il n'y avoit que la promptitude qui put me sauver ; je gagnai donc les frontieres , & vins à Rome me consacrer au Service de votre patrie , où je fers depuis ce tems avec tant de satisfaction , que j'espere y finir mes jours , sans me soucier de ce qui entraîne avec soi l'ambition & les desirs.

Le dernier recit de Milord Goard fit faire bien des réflexions à Mamouth ; il admiroit la bifarrerie du sort qui sembloit avoir ménagé les circonstances de cette dernière aventure , pour lui faire

sentir de quel intérêt il est de ne pas occasionner par des incertitudes, le refroidissement, & quelquefois le désespoir, dans une personne que l'on aime. Malgré les tristes suites des amours du Milord, il se trouvoit encore plus à plaindre que lui : c'est l'injustice ordinaire des amans, de trouver leurs malheurs bien plus grands que ceux des autres, tels facheux qu'ils puissent être. Aussi quelques fussent les malheurs de Milord Goard, le jeune Musulman trouvoit un sujet de consolation dans une constance soutenue jusqu'à la mort, au lieu que lui, de quelque côté qu'il pût se tourner, il s'envifageoit que des inquiétudes qui ne lui laissoient aucun repos. Il ne pouvoit penser à ce que Baheuk exigeoit de lui, sans être presque totalement persuadé que cette conduite étoit une marque qu'elle ne l'estimoit pas autant qu'il le désiroit : il ne pouvoit s'ima-

giner que ce fut pour son seul intérêt, qu'elle tint à son égard une conduite aussi sévère ; il réfléchissoit sur les raisons qu'elle lui avoit souvent répétées avant son départ ; il les regardoit comme des prétextes dont elle vouloit se servir pour l'éloigner d'elle. Qui dit amant, dit un homme facile à se tourmenter ; aussi tout l'allarmoit ; tantôt il appréhendoit que son absence n'effaçât les légères impressions qu'il avoit faites sur son cœur, tantôt il souhaitoit la pouvoir oublier pour mettre fin à ses inquiétudes ; & tout-à-coup plus amoureux que jamais, il ne pouvoit s'imaginer d'heureuse situation, lorsqu'il seroit une fois privé de ce qu'il aimoit ; c'étoit alors qu'une secrète jalousie s'emparoit de son cœur. Il envioit le bonheur de ceux qui la servoient ; l'amitié même qu'il avoit pour Quiria, ne mettoit pas ce dernier à l'abri des inquiétudes que faisoit naître chez

Mamouth cette maladie qui prend sa source dans une belle passion , & dont la raison seule peut triompher. Il l'arrêtoit quelquefois , lorsqu'ils étoient ensemble : Cher ami , lui disoit-il , connois mon cœur , & vois les troubles dont il est agité ; tous éloignés que nous sommes de Baheuk , tout persuadé que je suis de sa constance , & de ta fidélité à l'égard de Théodose ton épouse , tu es dans ce moment mon plus redoutable rival ; je ne suis pas le maître de penser tranquillement que Théodose & toi ne faisant qu'une même personne , vous êtes peut-être par son canal présentement assis auprès de Baheuk , vous la consolez , vous partagez ses peines , & ce qui met le comble à ma folle jalousie , c'est que je vous vois prendre sur sa bouche d'innocentes faveurs , que la constance de mon amour n'a jamais pu obtenir. Taxer de pareilles pensées de bizarrerie ,

vous aurez raison , puisqu'elles doivent offenser l'amitié que vous me portez ; mais , cher ami , vous êtes trop généreux pour ne pas plaindre mon sort , plutôt que de le condamner.

Quiria ne fut point surpris de pareils soupçons , il connoissoit trop par lui-même ce que c'étoit qu'un amour irrité par les obstacles , pour s'en scandaliser. J'aime à voir en vous ces inquiétudes , disoit-il à Mamouth : tout aimable , tout aimé que vous êtes , si vous ne vous défiez pas de vous-même , Baheuk ne pourroit remporter la victoire qu'elle s'est proposée ; trop de facilité rend les plaisirs de ce monde insipides ; & l'on ne peut connoître le bonheur où l'on aspire , qu'en surmontant nombre de difficultés. Un peu de contrariété vous fera réfléchir , & l'on ne doit attendre de ces réflexions qu'un parti que l'amour , de concert avec la raison , engage

de prendre. Quel parti , reprit vivement le jeune Musulman. ? Ah ! dites plutôt une extrémité dans laquelle je suis retenu par ma folle passion ; mais dont je saurai bientôt me retirer , en préférant mon devoir à un amour qui ne peut être que criminel. Je vous entends , répondit Quiria , c'est-à-dire , que vous renoncez dès-à-présent aux légitimes prétentions que Baheuk a bien voulu céder sur son cœur , pour retourner dans votre patrie , où l'inconstance & l'infidélité sont les vertus qui y résident. La Loi de notre Prophète les autorise , lui dit Mamouth : & votre cœur les condamne , répartit le fidèle Quiria. Ah ! quel monstre , qu'une Loi qui ne prend ses principes que dans la débauche , & dont un honnête homme ne peut adopter les dispositions qu'à l'extérieur , & les condamner au fond de son cœur ! mais lorsque cette Loi n'a rien de contraire au

sentiment naturel , pourquoi voulez-vous que je la condamne , répondit Mamouth ? Promenez vos yeux sur ces siècles reculés , & voyez depuis quand les hommes ont eux-mêmes augmenté leurs miseres & multiplié leurs défauts , en limitant les lieux qui doivent les unir , & entretenir une correspondance nécessaire entr'eux & le Sexe. Le secours de votre Loi ne peut rien ici , reprit avec douceur Quiria ; n'y appelez point la simple nature qui , depuis que de funestes expériences ont appris aux hommes à s'écarter de leur innocence , leur fait sentir de quelle consequence il est pour eux de ne pas perdre de vûe les obligations qu'ils se sont imposées , pour refréner ces passions qui ne tendent qu'à troubler l'ordre & la tranquillité de la nature.

Mais cette même nature , répondit le Mahométan , dont les loix humaines n'étoufferont jamais la



voix dans les hommes , ne fait appercevoir aucun inconvénient dans ce que vous appelez inconstance. Ces premiers hommes qui n'avoient d'autres guides que la nature , n'alloient pas examiner avec scrupule , si celle à qui ils avoient offert leurs premiers soupirs , vivoit encore : un objet aussi aimable que le premier se présentoit , & sans remords , ils lui portoient un cœur que , quelque tems auparavant , leur première maîtresse possédoit entièrement. Ces premiers humains , ces hommes simples , reprit le vertueux Quiria , n'aimoient naturellement que ce qu'ils estimoient : s'ils s'engageoient d'abord sans connoître le caractère de celle à qui ils venoient offrir leurs vœux , ils pouvoient l'aimer véritablement ; mais aussi-tôt qu'ils commençoient à découvrir quelque défaut capable d'allarmer cet amour ingénu , ils dégénéroient en mépris ; ils l'oublioient , & ne s'atta-

choient qu'à ce qui pouvoit réunir en même tems l'estime avec le cœur. Mais , vous autres Musulmans , vous n'avez pour but que de contenter des passions que les indulgences ne font qu'augmenter de plus en plus ; vous courez après tout ce qui peut satisfaire vos immodérés desirs , sans distinguer les vertus d'avec les vices ; vous ne consultez que votre folle passion , en ne faisant consister votre bonheur que dans le nombre des victimes choisies pour vos plaisirs. Mais un zèle indiscret ; ajouta Quiria , m'emporte trop loin , je dois vous distinguer de ceux de qui , par votre naissance , vous avez été obligé de suivre les erreurs. Vous pensez trop bien pour que Baheuk vous paroissant estimable , elle ne vous paroisse aussi seule digne d'être aimée.

Je ne m'en apperçois que trop , répondit Mamouth , & je crains bien , cher Quiria , que l'autorité qu'elle

qu'elle a sur mon cœur ne me fasse oublier mon devoir. Qui peut aimer Baheuk, lui dit Quiria, est incapable de rien faire d'indigne d'un honnête homme ; oui, Mamouth, vous aimerez Baheuk, vous obtiendrez sa main en exécutant ce qu'elle exige de vous, mais ce sera sans allарmer votre honneur, sans ternir votre gloire ; enfin sans rien faire de précipité contre votre devoir, dont les suites puissent occasionner des remords en vous.

Cessez, lui répondit Mamouth, cessez, mon cher ami, de vous en imposer sur ce qui me regarde ; connoissez enfin ce cœur que votre amitié vous fait regarder comme vertueux : il n'a rien que de lâche, & les regrets qu'il a de s'éloigner de Baheuk, par les obligations qu'il s'est mis de suivre votre Armée, doivent être une preuve suffisante qu'il ne consulte que sa passion, & qu'il est prêt d'aban-

II. Partie.

D

donner les plus nobles projets ,  
pour se donner tout entier à l'a-  
mour.

Je ne crains rien de ce côté ,  
réprit Quiria. Mamouth sans amour  
est incapable de reculer , lorsqu'il  
s'agit de la gloire ; mais Mamouth  
engagé sous les loix d'un cœur aussi  
bien placé qu'est celui de Baheuk ,  
ne peut être qu'un Héros invinci-  
ble , dont la valeur exempte d'am-  
bition , n'a pour objet qu'une ré-  
putation digne de plaire à celle qui  
possède son cœur. Ce ne sera pas  
une simple émulation , un simple  
désir qui conduira les pas de Ma-  
mouthe dans le combat , ce sera un  
devoir , une obligation véritable de  
confirmer celle qu'il aime dans l'i-  
dée qu'elle s'est formée de sa va-  
leur. Il s'agira d'une gloire dont la  
récompense sera l'unique objet ca-  
pable d'accomplir ses souhaits. Il  
s'agira , dis-je , de venger sa maî-  
tresse , & d'effacer dans le sang de

ses ennemis , & de ceux du pere de Mamouth & de sa famille , jusqu'au souvenir des maux qu'ils lui ont fait souffrir.

Cet ami fidèle & généreux ne fut pas long-tems sans commencer de goûter les fruits de ses soins : Mamouth détestoit déjà intérieurement les cruautés de ses Compatriotes. La comparaison qu'il faisoit de la douceur avec laquelle il étoit traité au milieu des Chrétiens , avec les duretés que les Turcs exercent sur ceux de cette Religion qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains , lui étoit sensible. Il en témoigna sa surprise à son ami , & lui demanda , comme une grace , les instructions nécessaires pour connoître ces devoirs d'humanité. Quelle joie cette proposition ne répandit-elle point dans le cœur de Quiria ! & quel heureux présage n'en tira-t-il point pour la suite ! Il se joignit à Milord

Goard , pour le confirmer dans cette noble résolution , & les ménagemens qu'ils observerent dans la discussion des erreurs de l'Alcoran , furent les moyens véritables de ne pas effaroucher cette favorable disposition.

Leur Flotte arriva enfin à Candie , au grand contentement des Troupes qui étoient renfermées dans cette Ville. L'on a vû la cause du prodigieux armement des Turcs ; cette superbe nation qui ne respiroit qu'une vengeance sanglante , sembloit devoir écraser du premier abord ceux sur qui cet orage alloit fondre. Achmet Bassa partit de la Porte à la tête de cent trente mille hommes , & après avoir surpris tout l'Empire Ottoman , qui s'attendoit que cette Armée alloit tourner ses armes contre l'Isle de Malthe , il vint descendre sur les côtes de Candie. Sa première campagne fut en

effet un modèle de cruauté, pour les Candiots, puisqu'en moins de trois mois, il força le Fort Saint-Théodore, gagna Retimo; & après avoir fait passer tous les soldats au fil de l'épée, & ne trouvant plus rien capable de s'opposer à son Armée, il vint bloquer la Capitale de cette Isle. Il fut aisé aux Candiots de juger par les précautions des Turcs, que leur dessein n'étoit pas de quitter sitôt prise. Le Général Ottoman, après avoir reconnu la situation de la Place, jugeant bien que, malgré toutes ses forces, il faudroit un siège long & opiniâtre pour s'en rendre maître, songea à mettre son Armée en état de supporter patiemment les fatigues auxquelles cette entreprise l'alloit exposer. Se regardant dès-lors comme maître de l'Isle, il commença à y exercer des droits de Souverain; il voulut que les Chrétiens fussent spectateurs des ordres qu'il

alloit donner, & ayant fait tirer les alignemens de la Ville qu'il vouloit assiéger, jusqu'au penchant d'une colline qui n'en étoit éloignée que de trois quarts de lieue, on y vit bientôt s'élever une Ville qui se déclara rivale de l'ancienne. Achmet Bassa n'étoit pas d'humeur à rester tranquille dans ses murs : ses soldats n'eurent pas plutôt terminé cet ouvrage, qu'il descendit & s'approcha des portes de Candie. La marche de son Armée avertit les Assiégés de se tenir sur leurs gardes ; les ordres furent donnés, & l'on attendit les attaques des infidèles Musulmans de pied ferme. Quelque résistance que l'un fit, on ne put les empêcher de se loger sur le premier Bastion qui formoit un des angles de la Place du côté du Levant. Ce petit succès ne fit qu'irriter l'un & l'autre parti. D'un côté les Turcs mirent tout en usage pour s'y maintenir,



& gagner du terrain ; mais les Chrétiens ne souffrirent pas long-tems un pareil voisinage : la valeur leur rendit ce que la force leur avoit ôté, & les Turcs attaqués, d'assiégeans qu'ils étoient, devinrent assiégés, & furent contraints de se retirer, après avoir perdu plus de quinze cens de leurs plus braves Janissaires. Ces obstacles ne firent qu'augmenter leur fureur, & Achmet plus résolu que jamais d'emporter la Place, ou d'y périr, ayant laissé cinquante mille hommes dans la nouvelle Ville, pour tenir les Candiois en respect de ce côté, vint à la tête de quatre-vingt mille hommes, essayer si les côtes de la mer lui seroient plus favorables. Il attaqua vigoureusement la Forteresse de la Suda, devant laquelle il fit ronfler ses batteries pendant plus de trois mois ; mais l'heureuse construction de ce Fort, rendit inutiles les travaux des Enne-

mus, pour ne pas dire avantageux aux Assiégés. La Garnison se trouvoit pressée, non pas tant par les dommages que le feu continuel des Ennemis pouvoit leur causer; mais par une disette d'eau, à laquelle il étoit impossible de remédier, n'y ayant qu'une citerne qui n'étoit point en état de leur en fournir. Achmet n'ignoroit pas la nécessité des Assiégés, & ne doutant point qu'il n'eût bientôt bonne composition de cette Garnison, il fit fortement redoubler son artillerie, & n'oublia rien pour empêcher qu'on leur portât aucun secours. Le Capitaine qui commandoit dans cette Forteresse, étoit au comble de la douleur: il se voyoit périr sans ressource, dans une Place sur laquelle le canon des Ennemis n'avoit encore fait aucun dommage depuis trois mois. La nécessité étoit grande, ses soldats se voyoient dévorés par la soif, sans pouvoir y remédier; mais

enfin leurs maux furent terminés d'une façon qui , après avoir couvert les Turcs de confusion , les obligea de quitter la partie.. La quantité de boulets que les Ennemis tirèrent contre cette Forteresse, s'amortissoient dans le roc , sans produire aucun effet nuisible. Mais à la longue les coups de canons réitérés , après avoir renversé les obstacles qui avoient rendu une source inconnue, firent rejaillir dans la Place une fontaine plus que suffisante pour fournir la plus forte Garnison.

: Tel étoit l'état des affaires , lorsque la Flotte où étoient Quiria & Mamouth , arriva à Candie , sans avoir rencontré d'autre obstacle , que quelques décharges de mousqueterie & de canons qu'il fallut esquivier en arrivant au Port. L'arrivée de ces Troupes releva le courage des Candiots que les attaques précipitées & imprévues des Mu-

fulmans avoient d'abord étonnés. Ils demandèrent à combattre un Ennemi qui gagnoit plus à les tenir renfermés dans leur Ville , qu'à disputer en pleine campagne ce pays que leur ambition vouloit conquérir , pour être maîtres d'insulter les Puissances Chrétiennes à leur gré. Le Prince Noradin voyant ce courage , n'attendit point le rétroissement , il fortit pour aller chercher l'Ennemi à la tête d'un corps de Troupes considérables.

Malgré le nombre supérieur des infidèles Musulmans , les Candiots les obligèrent de se retirer dans leur nouvelle Ville , où l'on se contenta de les faire reculer , sans les y attaquer , crainte de perdre les avantages qu'on avoit sur eux , en se laissant enfermer par les différens partis qu'Achmet avoit détachés pour courir la campagne , & pour couper les chemins par où les Troupes du Prince pouvoient re-

tourner à Candie. Mamouth pendant cela étoit placé sur une éminence , d'où il fit remarquer à Quiria les différens détachemens de Cavalerie qui s'étendoient dans la plaine , & qu'un gros corps d'Infanterie suivoit d'assez près ; ce dernier en fit donner aussitôt avis au Prince Moradin , afin de faire une prompte retraite pour éviter la surprise. L'et ordre que les Officiers s'échassent d'apporter dans cette retraite , elle eut cependant plutôt l'air d'une fuite , que d'autre chose. Les Turcs ayant reconnu la supériorité de leurs forces sur le Corps détaché , vinrent les attaquer avec plus de hardiesse qu'on n'en auroit dû attendre de gens qui venoient de reculer si promptement. Les nobles Candiens encouragés par l'exemple de leur Prince , soutinrent la partie la plus qu'il leur fut possible. Chaque jour étoit remarquable par quelque vive sortie ; on les

Turcs eurent d'abord le dessus ; mais la fortune ayant changé de côté , crainte de ralentir tout-à-fait le courage des soldats , le Prince se rapprocha peu à peu de la Ville. Ce fut alors que les Infidèles en agirent avec une audace sans pareille , & que Quiria & Mamouth pensèrent être les victimes d'une terreur panique qui saisit les Troupes commandées par Noradin. Mamouth qui connoissoit la façon de combattre des Musulmans , ennuyé d'avoir été jusqu'alors sans rien faire , demanda à Quiria & à Milord Goard , s'ils étoient d'humeur de soutenir les attaques réitérées des Turcs à la tête de leur Régiment , & de favoriser par une vigoureuse résistance la retraite du corps d'Armée de Noradin. Quiria & Milord Goard acceptèrent la partie , avec l'agrément du Prince. Dès le lendemain ils firent ranger leur Régiment à la queue de

l'arrière-garde, & commandèrent aux soldats de reculer à petit pas, en faisant toujours face à l'ennemi. Cette contenance arrêta d'abord l'impétuosité des Turcs; Mamouth qui remarqua entre ses Troupes & celles des ennemis, un Aga qui sembloit vouloir reconnoître cette nouvelle manœuvre, s'avança malgré le Milord Goard, qui n'ayant pu le retenir, commanda quelques-uns de ses plus braves soldats pour le secourir au besoin. En effet, lorsque Mamouth eut approché l'Aga qui parut ne pas éviter sa rencontre, Goard qui avoit l'œil à tout, découvrit vingt ou trente soldats Turcs qui venoient pour se saisir de Mamouth qui se battoit contre l'Aga. Il fit aussitôt partir les soldats qu'il avoit commandés pour cette action, & ces deux petites poignées de gens s'étant rencontrées comme Mamouth venoit de tuer l'Aga, elles se prirent vivement, & attirèrent bien-

tôt ~~de~~ part & d'autre un bien plus grand nombre de combattans. Quiria qui venoit d'apprendre ce que Mamouth avoit hazardé, voyant ces gros de soldats qui combattoient entre les Ennemis & lui, fit aussitôt avancer son Régiment, sans prendre garde qu'un petit bouquet de bois qui étoit au milieu des deux Armées, romproit certainement l'ordre qu'il falloit que son Régiment gardât pour conserver son avantage sur le nombre d'Ennemis. Milord Goard qui jusqu'alors avoit été occupé à faire filer du secours, pour ne pas laisser accabler Mamouth, s'aperçut de la faute de Quiria.

Dans cette extrémité il examinoit d'un côté Quiria qui ne manqueroit pas de trouver des embuscades dans le petit bois, & de l'autre n'apprenant aucune nouvelle de Mamouth qui auroit dû le rejoindre, il crut devoir préférer la re-



connoissance, & le devoir à l'amitié qui l'appelloit du côté de Mamouth. Il fit donc avertir le Prince Noradin du danger pressant où se trouvoient Quiria & son Régiment ; après quoi il fit avancer quelques Troupes du côté où le jeune Musulman avoit engagé le combat ; & faisant un coude avec sa Compagnie, pour ne pas s'engager dans le bois, il marcha promptement au secours de Quiria. Il ne fut pas peu surpris de trouver Mamouth au fortir du bois, qui, à la tête de quelques soldats qu'il avoit rassemblés, avoit traversé le bois pour secourir son ami Quiria, qu'il savoit être dans le danger. Où courez-vous, lui dit Milord Goard ? L'amitié vous fait-elle oublier votre devoir ? Les Troupes du Prince y sont déjà, répondit vivement Mamouth, & ce n'est plus de ce côté que doit être le fort de la mêlée : je viens d'apprendre d'un Janissaire

que j'ai désarmé, qu'un gros de l'Armée Ottomane doit être déjà défilé par derrière le bois ; & si nous n'allons au secours de Quiria , c'est fait de sa vie ou de sa liberté. Effectivement ils apperçurent bientôt que le peu de soldats qui avoient suivi Quiria , étoient presque accablés sous le nombre des Turcs. Cruels , s'écria Mamouth en allant au secours de son ami , n'aurez-vous la gloire de nous vaincre qu'en nous accablant par des forces inégales ? Et se jettant en même tems au milieu des Ennemis , il encouragea bien ses soldats de la voix & de la main , qu'il se fit jour dans leurs Bataillons , & ne s'arrêta que lorsqu'il eut rejoint son cher Quiria & Goard. Ce fut alors que le choc devint plus égal. Ces trois Capitaines , suivis des plus braves soldats , arrêterent la fougue des Ennemis. On cessa de fuir devant eux , & le courage des Candiots relevé

par les exemples de leurs Chefs, fit reconnoître aux Ennemis que la force & le nombre ne fussent pas toujours pour vaincre. Quiria & Milord Goard ayant cependant examiné qu'ils étoient trop écartés du reste de leur Armée, pour rien entreprendre, résolurent, de concert avec Mamouth, de faire une retraite digne de ce qui venoit de se passer. Leurs soldats, sans jamais tourner le dos à l'Ennemi, lâchèrent le pied, se tenant toujours en état de répondre aux attaques qu'auroient pu faire les Ennemis. Ils s'éloignèrent insensiblement des infidèles Musulmans qui ne jugerent pas à propos de les suivre. Ce fut alors que nos trois illustres Amis, sans arrêter la retraite des leurs, apprirent aux Ennemis qui les considéroient de loin, que rien ne pouvoit arrêter leur courage héroïque. Pendant que les soldats de Quiria faisoient leur re-

traite , Mamouth fit remarquer à son ami & au Milord Goard la hardiesse de trente Turcs qui s'étoient détachés de leurs Troupes le sabre à la main , & tomboient sur un Bataillon de trois cens Candiot des plus avancés de l'Armée du Prince Noradin , & qui , après avoir rompu ce Bataillon , s'en retournoient chargés des armes des vaincus & de quarante ou cinquante têtes.

Ce spectacle fit frémir Quiria de colere : Laisserons - nous , dit - il en regardant Mamouth & Milord Goard , cette audace impunie ? La réponse fut prompte : ces trois braves Officiers , comme de concert , fondirent aussitôt , le sabre à la main , sur ces Infidèles , qui croyoient que rien ne pouvoit leur résister à l'avenir. Ils éprouveront bientôt la vengeance qu'ils méritoient , & leurs sanglantes dépouilles leur furent arrachées , après avoir

eu le même sort qu'ils avoient fait subir aux nobles Candiots. Nos trois Amis revinrent triomphans rejoindre leurs Troupes , sans vouloir d'autres marques de leur victoire , que les applaudissemens des soldats , qui ne cessoient de chanter le bonheur qu'ils avoient de servir sous trois pareils Capitaines. Malgré tout , quelques avantages que les Chrétiens eussent remportés sur les infidèles Musulmans dans ces différentes rencontres , outre que leur nombre étoit de beaucoup inférieur à celui de leurs Ennemis , pour le peu qu'ils perdissent de soldats , ils s'en ressentoient aisément , quand il n'y auroit eu que la nécessité d'aller mettre les blessés en sûreté , le Prince Noradin n'auroit pu tenir la campagne plus long-tems , si la révolte qui arriva alors à la Porte , n'eût influé jusque sur les Troupes qui étoient en Candie , & retardé la

conquête de cette Isle , par le dessein ambitieux du Bassa qui y commandoit.

Achmet n'eut pas plutôt appris ces troubles , qu'il négligea son devoir pour suivre les espérances d'une subite fortune ; ses vûes ambitieuses lui firent négliger le siège de Candie , & les Assiégés qui s'apperçurent aussitôt que l'Ennemi sembloit se préparer à un départ précipité , la Campagne fut ouverte sans aucun obstacle aux fréquentes courses des Troupes du Prince Noradin. Ce délai ne fut pas long , les troubles de la Cour Ottomane apaisés , Visir Obkem partit de Constantinople avec Achmet Bassa , à la tête de quatre-vingt mille hommes ; & après avoir fait reconnoître à Achmet l'énormité de son crime , au lieu de le faire étrangler , il l'envoya reconnoître un Poste dangereux , devant lequel cet infidèle Général perdit le

jour d'une façon plus glorieuse qu'il ne méritoit.

Ce renfort ne laissa pas long-tems la Ville aussi tranquille qu'elle étoit. Visir Obkem n'ignoroit pas l'arrivée du Général Signor Agathon, à la tête de trente mille soldats Espagnols, & la réputation de ce grand Capitaine lui faisant craindre qu'il ne remédiât aux incommodités que les Troupes Ottomanes avoient déjà causées à la Ville, il se hâta de prendre ses précautions : l'ardeur de ses Troupes étoit incroyable ; & lorsque pour favoriser leur attaque, il falloit corriger l'ingratitude du terrain, qui ne pouvoit suffisamment fournir les terres pour se couvrir, l'éloignement & les difficultés ne les empêchoient pas de transporter peu à peu dans les endroits où il en étoit besoin, des montagnes entières. Ces fatigues immenses furent suivies immédiatement d'attaques con-

tinuelles : la nuit même ne mettoit point d'intervalle à leurs af-fauts , & pour gagner en deux jours un pied de terrain , on voyoit couler des ruisseaux de sang. Etoit - ce une palissade qui étoit vigoureusement attaquée ou brulée par les Turcs , on la voyoit aussitôt remplacée par l'élite des soldats assiégés. Ceux-ci venoient - ils à être accablés ou obligés de céder à leurs Ennemis des logemens d'où un feu continuel n'avoit pu les faire sortir , Agathon & Noradin n'avoient qu'à paroître pour ranimer le courage abattu du soldat ; leur présence seule dictoit les ordres. Enfans , disoit Mamouth aux soldats qu'une longue résistance obligeoit de reculer , voyez vos Généraux , ils marchent vers vous , c'est assez vous dire qu'il faut reprendre le terrain perdu ; & dans l'instant Mamouth & son ami Quintin marchant contre l'Ennemi , étoient suivis des



leurs qui ne tarديوient pas à chasser les Infidèles des lieux dont ils venoient , avec tant de peine , de se rendre maîtres.

Tant de résistance ne faisoit qu'irriter l'infidèle Obkem ; les attaques ouvertes n'étoient pas les seuls endroits où l'on voyoit de part & d'autre la valeur se roidir contre les difficultés qui s'opposoient à son passage ; les travaux souterrains étoient des plus furieux : les entrailles de la terre servoient d'un théâtre nouveau à la fureur & à la rage , par des coups les plus sanglans. L'art trouvoit moyen de s'insinuer sourdement où la force ne pouvoit parvenir , enfin la terre n'étoit plus stable , un même moment la voyoit s'élever avec furie , & poster ses plus braves défenseurs dans les airs , par les fourneaux qu'on dressoit dessous , & tout d'un coup s'écrouler & combler les fossés qui mettoient une barrière en

tre les Chrétiens & les infidèles Musulmans. Pour lors , les uns & des autres s'empressoient à profiter des dommages que ces jeux infernaux avoient produits. Les Affligés sans s'étonner de ces accidens imprévus , marchaient avec précipitation sur ces lieux redoutables ; & uniquement occupés à s'opposer au passage que l'Ennemi venoit de se faire , ils ne songeoient pas qu'ils pouvoient tous être engloutis par un même fourneau. Les Infidèles accoururent de leur côté pour profiter de leurs avantages : & la mêlée devint furieuse dans un endroit où la fumée par ses ténèbres épaisses augmentoit le désordre. & la confusion.

Chaque moment étoit remarquable par quelque entreprise hardie , qui se trouvant tout d'un coup manquée par une vigoureuse résistance , tenoit l'avantage égal de part & d'autre ; ce qui occasionna plusieurs

plusieurs pourparlers , dans lesquels il fut même question de terminer les disputes par voye d'accommodement. Le ministère de Quiria & de Mamouth fut d'une grande utilité aux Candiois dans ces circonstances ; n'ayant personne sur qui ils pussent compter avec plus de raisons , ils s'en reposoient entièrement sur leurs soins. La bonne foi avec laquelle ils en agirent , & les peines qu'ils se donnerent pour mener ces entrevûes à bien , pensèrent leur coûter cher. Les Musulmans avec qui ils s'entretinrent , furent d'abord surpris de la facilité avec laquelle ils parloient la langue Turque ; ils en témoignèrent leur étonnement au Visir Obkem qui , sur ce rapport , ne douta point que ce ne fût quelques Mahométans qui avoient quitté leur patrie , & forma le dessein de les reprendre ; mais voulant ménager encore les apparences du droit des gens , qui

lui feroient un crime de les attirer dans un piège , sous prétexte de traiter d'accommodement , il fit rompre les entrevûes , & résolut de les avoir dans les attaques , par une ruse qu'ils se crut permise , pour s'assurer de deux ennemis de l'Empire de son Souverain. Il savoit , par le moyen des transfuges , qu'ils se trouvoient continuellement aux attaques , & que la confiance que les Généraux & les soldats avoient en eux , les faisoit accourir partout où il y avoit quelques dangers. Obkem ayant donc fait attaquer un Bastion , & renverser une palissade qui le couvroit , & dont la conservation étoit importante pour la défense de la Place , il fit approcher un logement , & essayer si le Poste ne seroit pas confié à l'un de ces deux Officiers. Ce qu'il avoit prévu , arriva ; car Mamouth & Quiria furent tous deux commandés pour cette attaque ; & après

avoir réparé les dommages que le  
 feu ennemi avoit causés au Bas-  
 tion ; ils attendirent de pied ferme  
 que les Ottomans y donnassent  
 l'assaut : mais ils ne furent pas peu  
 surpris de voir le lendemain un jeu-  
 ne Aga s'approcher seul , un Dra-  
 peau blanc à la main , & deman-  
 der à Quiria & à Mamouth , s'il  
 n'étoit pas possible de boire ensem-  
 ble. Le compliment étoit trop hon-  
 nête , pour le refuser. Quiria fit ap-  
 porter des rafraichissemens au jeu-  
 ne Musulman ; & pour ne pas trou-  
 bler ce repas pris incognito , il fit  
 défense à ses soldats de tirer sur  
 l'ennemi ; jusqu'à ce qu'il leur en  
 donnât des ordres. La partie fut  
 gaie , & l'air de franchise avec la-  
 quelle le jeune Turc salua la san-  
 té des Officiers présens , ôtant tou-  
 te défiance à Quiria , il crut ne rien  
 risquer de lui avouer qu'il avoit été  
 esclave dans le sérail , & qu'il n'en  
 étoit échappé que par l'affaire du

Chevalier Leopold. L'Aga examinoit Mamouth pendant cet entretien , & il lui trouvoit un air de pays qui fait distinguer les nations à vue d'œil , & qui , malgré les différens habillemens & le tems même , se conserve presque toujours ; il le questionna sans affectation , comme il avoit fait de Quiria ; mais Mamouth ne jugeant pas à propos de lui donner la même satisfaction , l'on se sépara , après avoir agité quelques propositions convenables aux circonstances , & s'être réciproquement donné des marques de civilité. On ne fut pas long-tems à avoir encore de leurs nouvelles : il y avoit à peine quatre heures que l'Aga étoit retiré , & que l'on avoit recommencé les mousquetades de part & d'autre , qu'on vit paroître un autre Aga ayant pareillement le Drapeau blanc à la main , qui demanda à parler au Commandant pour lui communiquer quelque cho-

se de conséquence , disoit-il. Quirria étoit alors employé à examiner un ouvrage qui se faisoit pour renverser les retranchemens que les Ottomans avoient fait avancer jusqu'à la pointe de la Contrescarpe. Mamouth ayant apperçu ce nouvel Aga , s'approcha ; ce Turc lui parla d'abord comme une personne qui cherche des assurances de bonne foi , & lui ayant demandé la main pour ôtage , Mamouth ; sans être surpris d'un pareil discours , après ce qui venoit de se passer avec l'autre Aga , crut ne pas devoir lui refuser ce qu'il lui demandoit avec tant d'apparence de sincérité & de franchise , il tendit la main à ce Musulman ; qui allongeoit la sienne de sa redoute : aussitôt que cet Infidèle l'eut reçu , il fit un effort qui fit bientôt connoître à Mamouth que c'étoit une surprise , il résista à cet Aga qui , outré de ne pouvoir réussir dans son

dessein , mit le sabre à la main pour achever sa perfidie ; mais Mamouth , ce brave Capitaine , le prévint dans sa téméraire entreprise , & lui trancha la tête , dans le tems que de part & d'autre on s'avançoit pour donner du secours à ces deux personnes. Quiria qui revenoit , ne fut pas peu surpris de trouver dans l'attaque tant d'animosité ; Mamouth , sans perdre de tems , avoit fait charger l'Ennemi , & sachant bien que la mine qu'on avoit fait ouvrir , ne tarderoit pas à jouer , il ne négligea rien pour faire reculer les Infidèles ; & les obliger de se porter sur le terrain où le fourneau devoit opérer. Quiria , à la façon dont Mamouth avoit ordonné son attaque , prévint quel étoit son dessein , & ayant fait avertir Milord Goard , qui commandoit les Travailleurs , de presser l'exécution , il fit donner quelques Troupes nouvelles qu'il avoit amenées avec lui , qui



acheverent de repousser les Ennemis , & les obligerent de se cantonner. Milord Goard les vint bientôt rejoindre ; & après avoir admiré la présence d'esprit du brave Mamouth , il les assura qu'avant qu'il fût une demi heure , ils auroient la satisfaction de voir & retranchemens & Ennemis voler dans les airs : effectivement ce spectacle ne tarda pas , mais avec tant de succès , qu'aucun Mahométan n'en réchappa.

Nonobstant ces avantages & les nouvelles que différens transfuges apportoit dans la Ville , de l'état resserré où se trouvoient les Turcs , les Assiégés ne laissoient pas de ressentir les incommodités d'un siège si long & opiniâtre. La supériorité du nombre des Musulmans obligeoit les Assiégés de faire une garde continuelle ; faute de Troupes , on ne pouvoit presque se hasarder à quelques sorties ,

& l'on voyoit cette Place, quoique vigoureusement défendue, dépérir de jour en jour, & même prête de se rendre, s'il n'arrivoit bientôt du secours. Les Généraux en promettoient depuis du tems ; mais les soldats ne voyant aucunes nouvelles, commençoient à croire que ce qu'on leur en disoit, n'étoit que pour ne les pas décourager ; lorsque le Duc de la Feuillade entra dans la Ville à la tête de trois mille François. Une si heureuse arrivée ne fut pas seulement célébrée par la joie des Candiots, outre les circonstances qui demandoient de la promptitude, le Duc de la Feuillade connoissoit trop bien le génie des Troupes qu'il commandoit, pour laisser ralentir leur ardeur ; il résolut de chasser les Ennemis du Poste avantageux qu'ils occupoient, & qui empêchoit les Assiégés de rétablir des ouvrages que les mines des In-

fidèles Turcs avoient entierement ruinés. Le projet étoit beau , mais d'une exécution bien difficile ; aussi les Candiots l'approuverent , sans trop s'empreser d'en obtenir la conduite. C'étoit ce que le Général François souhaitoit , il s'en chargea ; & ayant choisi parmi ses soldats les sujets sur lesquels il pouvoit le plus compter , il ne songea plus qu'à ordonner l'exécution d'un projet dont l'heureuse réussite inquiettoit la Ville.

Il étoit question de rétablir deux icapionnières très-avancées que les Turcs avoient ruinées. Un tel dessein renfermoit de grandes difficultés : il étoit nécessaire de faire jouer un fourneau qui , en renversant précisément le terrain où les Ennemis étoient logés , & d'où ils pouvoient incommoder les Travailleurs , ne portât aucun dommage aux soldats qu'on devoit poster auprès , pour s'en emparer aussitôt

que les Turcs l'auroient abandonné ; il falloit outre cela , pour y parvenir , passer par un boyau de communication qui , étant fort étroit & fort bas , ne permettoit pas qu'on y fît passer beaucoup de soldats ; ainsi il falloit de nécessité que le fourneau eût éloigné les Turcs , pour qu'on pût approcher , puisqu'autrement il leur étoit facile de canoner les soldats qu'on faisoit sortir par le boyau de communication. L'Ingénieur des Candioys qui s'étoit chargé de dresser le fourneau , avoit dans l'instant garenti l'effet qu'on proposoit pour la sûreté des soldats qu'on vouloit détacher ; mais dans le tems même que M. le Duc de Lafeuillade ne doutoit plus de la réussite de son projet , l'Ingénieur l'envoya avertir de retirer ses Troupes du lieu où elles étoient postées , ne pouvant plus répondre qu'il n'y eût aucun danger pour elles. Cette fa-

cheuse nouvelle piqua avec raison le Général François, mais il ne recula pas ses desseins ; il connoissoit l'esprit des Candiots qui , s'attendant depuis son arrivée à quelque heureuse tentative , ne manqueroient pas de faire tomber sur lui & sur ses Troupes la bévrie de leur Ingénieur ; c'est pourquoi ayant fait retirer ses gens du Poste où ils étoient , il commanda un Sergent avec quelques Travailleurs , pour avancer vers les lieux qu'on vouloit reprendre , aussitôt que le fourneau auroit troublé l'ordre que les Ennemis gardoient depuis qu'ils y étoient logés. On ne fut pas longtemps à se repentir d'avoir abandonné si facilement le premier Poste ; car le fourneau opéra si heureusement , qu'il n'endommagea que les Ennemis. Le Duc de Lafeuillade fit redescendre promptement ses Troupes , qui se mirent aussitôt à ôter le peu de terre qui

séparoit ce Poste des boyaux ennemis , & par où l'on pouvoit entrer de plein pied dans les lieux où l'on avoit envie de rétablir les Capionnières.

Malgré la promptitude qu'ils apportèrent dans leurs travaux , ils ne purent se faire jour , qu'après que les Ennemis se furent remis dans leurs Postes , & quoiqu'ils n'osassent se montrer à découvert , ils ne laisserent pas de causer quelque crainte aux Sergens & aux Grenadiers qui devoient des premiers avancer. Le Duc le remarqua aisément , & ne se contentant pas seulement de donner les ordres , mais voulant encore donner l'exemple à ses soldats , il prit un des Sergens par le bras , & le mena à l'endroit où il devoit se poster , le reste du Détachement le suivit bientôt : mais en pareille occasion trop d'ardeur n'est pas toujours ce qui suffit ; un des Grenadiers qui

marchoit à côté du Sergent chargé de l'entreprise , portoit à la main une trompe à feu qu'il alluma malheureusement , dans le même instant que les Turcs lancerent d'une Redoute voisine, des grenades qui, étant tombées aux pieds de ce soldat, leur donnerent l'épouvante ; & les firent reculer en arriere ; la fumée qui sortoit de cette machine, eut bientôt rempli le trou où étoit le Détachement : tous les soldats épouvantés se sauverent avec précipitation par le même boyau qu'ils étoient entrés, sans considérer que la confusion du nombre qui s'y glissoit, l'avoit tellement engorgé, qu'ils ne pouvoient plus avancer ni reculer. Le Duc de la Feuillade s'aperçut bientôt du danger où ses soldats étoient exposés par cet accident, & sentant de quelle nécessité il étoit de sortir de cette Capionniere où ils étoient prêts d'étouffer, il ne trou-

va pas d'autre moyen pour en faciliter l'issue , que de tirer par le pied un des soldats qui étoit étouffé , & qui bouchoit le trou qui , par cette précaution , fut bientôt libre.

Lorsqu'il crut que la fumée pouvoit être dissipée , il s'avança pour reconnoître les Ennemis , & s'étant apperçu qu'ils n'avoient pas profité des avantages que ces circonstances leur avoient fournis , il fit de nouveau avancer les soldats qui , irrités par tant d'obstacles , donnerent sur les Ennemis avec une telle fureur , qu'ils les chassèrent bientôt des lieux dont on s'étoit d'abord voulu emparer. De tels avantages auxquels les obstacles qu'on avoit rencontrés dans le commencement donnoient un relief , engagerent les Commandans à profiter des heureuses dispositions où étoient les soldats , pour faire une sortie considérable.



Le Général qui commandoit dans cette Place pour les Candiots, pria le Duc de Lafeuillade de réserver ses Troupes qui faisoient une des plus grandes espérances de la Place, pour quelque occasion pressante ; & lui remontrant qu'il n'étoit pas juste que ses soldats eussent essuyé toutes les fatigues depuis son arrivée, sans que les siens les soulageassent, il se chargea de faire faire la sortie par les Candiots. Il étoit intéressant pour la nation, que cette entreprise eût un heureux succès, en présence des Troupes auxiliaires qui étoient renfermées dans la Place ; ce Général en donna néanmoins la conduite à Quiria & à Milord Goard, dont il connoissoit par expérience le mérite & la valeur. Quiria s'empressa d'apprendre cette nouvelle à Mamouth : Nous allons, cher ami, nous venger pleinement des infidèles Mulsulmans, lui dit-il : c'est demain

qu'ils nous reconnoîtront aux coups furieux que nous leur porterons ; je vous vois déjà percer le camp de ces Ennemis du Christianisme , joindre ce présomptueux Obkem , & lui apprendre jusques dans sa tente , qui est celui dont il a voulu se défaire par une lâche fourberie digne de ses semblables : rien ne nous arrêtera , non , rien ne pourra mettre des bornes aux entreprises de nos soldats qui , instruits par l'exemple des François , ont enfin reconnu que la force de ces Infidèles ne consistoit que dans le nombre , & non pas dans une bravoure véritable. Mamouth le regardoit sans lui répondre , & un air de tristesse répandue malgré lui sur toute sa personne , sembloit d'un mauvais augure à Quiria. Quoi , continua-t-il , dans de si heureuses circonstances , que veut dire ce silence profond ? Où est donc cette ardeur guerrière que je vous ai tou-

jours connue ? Ah ! cher Mamouth , balanceriez-vous encore ? Seriez-vous incertain si vous devez nous suivre ou non ? Mais vos sens sont immobiles : votre cœur me semble glacé , & l'amitié fait passer jusques dans le mien , de justes alarmes dans un tems où je devrois le plus compter sur vous. Parlez , Mamouth , seriez-vous encore Musulman ? Ces douces espérances que vous nous avez données , cette attente dont Baheuk se flatte de plus en plus , toutes ces démarches enfin feroient-elles donc vaines ? Votre ingrate patrie vous occupe encore , vous craignez de voir abaisser son orgueil , & vous êtes prêt de refuser votre bras à la juste vengeance qui va éclater sur sa tête. Non , répondit Mamouth , cette ingrate patrie n'est pas ce qui m'occupe , j'ai réfléchi plus d'un jour avant que de l'oublier totalement , & après le parti que

vous m'avez vû prendre , mon cœur n'est plus susceptible d'incertitude ; je sai la haine qu'elle me porte , je sai aussi les raisons que j'ai de la mépriser ; mais , cher ami , un plus tendre intérêt m'arrête sur ce qui nous regarde , je ne suis point maître d'éloigner de moi les fâcheuses idées qui se présentent à mes esprits : Théodose inconsolable , Baheuk en pleurs , sont continuellement présentes à ces esprits agités , une force supérieure m'oblige de prendre part à leurs douleurs ; moi-même , dans ces tristes momens , je ne puis être tranquille : ces cruelles prisons , ces chaînes dont nous nous sommes retirés avec tant de peine , nous suivent par-tout : enfin tout m'alarme , tout m'inquiète , & tout m'oblige de craindre de me voir séparé de ce qui m'est cher. Croyez-vous , dit Quiria , que ces frivoles considérations soient capables de m'ar-

râter ? Ah ! Mamouth , quel changement ! & l'amour a-t-il sur votre cœur un pouvoir assez tyrannique , pour vous faire envisager des dangers , lorsque l'honneur & la gloire vous appellent ? Vous craignez pour Théodose & pour Baheuk , dites-vous : ah ! dites plutôt pour vous seul , c'est la perte de ce que vous aimez qui vous touche aujourd'hui ; hé bien , Mamouth , demeurez dans cette Ville , rien ne vous oblige de nous suivre. Que dites-vous , reprit vivement Mamouth ? Qu'on me voye plutôt mourir de mille morts , que de commettre une lâcheté pareille. Je pourrois vous abandonner dans un tems où vos jours sont en danger ? Je négligerois les occasions de défendre celui à qui je suis redevable de la liberté de celle que j'adore ? Quoi donc ! j'oublierois un ami qui a tout hasardé pour moi , qui me comble de bienfaits tous les jours ,

& qui donneroit tout son bien pour me voir dans des circonstances qui ne me laissassent rien à desirer ? Non , jamais de telles pensées ne sont entrées dans mon esprit. Si Baheuk m'est chere , si je préfere la mort à une vie que je me trouverois obligé de traîner loin d'elle , l'amour n'étouffe point chez moi le devoir & l'amitié. Par-tout ces deux vertus parleront les premières ; en toute occasion elles seront mes guides , & quelque forte que soit ma passion , je ne l'écouterai qu'après avoir satisfait à l'essentiel. En même tems il s'avança du côté de Milord Goad , qui donnoit des ordres aux soldats qui devoient les accompagner. Mamouthi les encouragea encore , non seulement de paroles , mais de généreuses libéralités. Enfans , leur disoit-il , vous n'avez plus qu'un pas à faire pour suivre la victoire. Voici votre Commandant , ajouta-t-il en leur

montrant Quiria , c'est lui qui vous en montrera le chemin ; ne le perdez point de vûe , & songez surtout que les jours d'un aussi brave Capitaine sont préférables à tous ceux de vos compagnons : c'est ici l'occasion de lui témoigner votre zèle , & votre attachement ; remplissez les idées que l'on s'est toujours formées de votre valeur , & en travaillant à conserver votre réputation , soyez sûrs que les récompenses ne manqueront pas à ceux qui se distingueront.

Aussitôt que l'heure destinée à commencer l'exécution fut arrivée , Quiria , Milord Goard & Mamouth , à la tête de leurs Troupes , sortirent de la Ville , observant un ordre & un silence si exacts , que les Ennemis ne s'aperçurent qu'on venoit les attaquer , que lorsqu'il fut question de se défendre. Les premières gardes reculèrent d'épouvante , & portèrent avec la nou-

velle de cette sortie , la surprise & l'effroi parmi les Troupes qui devoient soutenir cette attaque. A peine eurent-ils le tems de se mettre sous les armes , qu'ils virent l'Ennemi à leur tête , & qu'ils jugerent , par la fermeté & l'assurance avec lesquelles il venoit à eux , qu'ils avoient à faire à des soldats accoutumés à vaincre. Quiria ne leur donna pas beaucoup le tems de se reconnoître , il les fit charger , ce que ses soldats exécuterent avec tant de succès ; qu'ils eurent bientôt dissipé le Détachement auquel ils avoient à faire. Un gros de Jamissaires prit la place de cette Milice peu capable de faire tête aux Candiors. Dès que le brave Marjouth les eut reconnus : Allons , enfans , dit-il à ses soldats , voilà des hommes tels qu'ils vous en faut pour combattre ; & s'avancant le sabre à la main , il montra à sa Compagnie de quel côté il falloit



marcher pour se faire jour. Quiria & Milord Goard de leur côté donnoient avec toute la valeur que l'on pouvoit attendre d'eux. Le choc commença à devenir sérieux : pareille résistance de part & d'autre ; la rage du côté des Infidèles Turcs, qui leur faisoit contrebalancer les généreux efforts des Candiot. Ce n'étoit plus, pour ainsi dire, que des combats particuliers : chaque soldat avoit un adverfaire, les Officiers n'avoient plus d'ordre à donner, l'on voyoit Quiria combattre un simple Janissaire, tandis que l'Aga qui étoit à la tête de ce Détachement, étoit occupé avec un soldat Candiot. Milord Goard & Mamouth qui commandoient les deux côtés, trouverent plus de résistance ; tandis que Quiria qui tenoit le milieu de cette attaque, avançoit considérablement, Mamouth voyoit à regret qu'il étoit obligé de rester en arriere, non

pas qu'il enviât la gloire de son ami , mais parce qu'il se voyoit par-là moins à portée de le secourir dans le besoin : il faisoit des efforts incroyables pour percer plus avant : ses soldats animés par ses discours , & encore plus par son exemple , avoient déjà renversé un nombre considérable d'Ennemis ; mais des corps de garde , qui n'étoient pas éloignés des deux côtés qu'occupoient Milord Goard & Mamouth , fournissoient de nouvelles Troupes qui s'opposoient toujours à leur passage. Mamouth , sans se rebuter de tant d'obstacles , encourageoit toujours ses soldats de plus en plus , & s'étant , à la longue , apperçu que le Drapeau étoit le signal dont les Ennemis se servoient pour appeller du secours , lorsqu'ils se sentoient trop affoiblis , il résolut , quelque chose qu'il pût lui en coûter , de s'en emparer , ou du moins de le mettre hors

hors d'état de pouvoir servir aux Ennemis. Il fit part de son dessein à quelques-uns de ses soldats qui étoient les plus à portée de lui , & sans perdre de tems , il fondit tête baissée au travers des Janissaires. Ses soldats le seconderent vigoureusement , & quoique les Janissaires se fissent plutôt tuer que de reculer , Mamouth parvint à l'Officier chargé du Drapeau , il l'attaqua , sans se soucier du nombre des Ennemis qui s'étoient rassemblés à l'entour de l'Etendart. On vit dans ce petit terrain des actions de valeur incroyables. Le brave Mamouth, accompagné de ses plus braves soldats , se vit entouré de toutes parts ; & les Janissaires qui comptoient avoir bientôt bon marché de cette petite Troupe , furent eux-mêmes assiégés par le reste des Candiots qui avoient résolu de périr plutôt que d'abandonner leur Commandant ; enfin le courage in-

fatigable de Mamouth fita l'avantage de son côté; lui-même, après avoir tué huit des Janissaires qui se présentoient pour défendre l'Étendard, l'enleva de terre; & comptant pour rien cette action hardie, s'il ne savoit conserver cette dépouille, il s'en servit d'arme offensive pour renverser les plus opiniâtres des Ennemis: & les Janissaires attaqués & battus de tous côtés, furent obligés de céder à la valeur, & de laisser le champ libre au reste des soldats de Mamouth, qui se rangèrent autour de leur Commandant, ne cessant d'admirer la façon glorieuse dont il venoit de se retirer de tant de dangers.

Pendant que Mamouth augmentoit sa gloire, Quiria éprouvoit le fort ordinaire des armes; les Infidèles qu'il avoit d'abord repoussés avec succès, avoient eu le tems de se reconnoître; & pour se ral-

lier plus aisément, une Troupe détachée avoit fait tête aux soldats de Quiria en reculant peu à peu; Quiria avançoit toujours; mais à la fin le reste des Infidèles s'étant rejoint aux premiers, ses soldats presque accablés sous le nombre, se voyoient ou massacrés, ou défarmés, sans avoir la liberté de se défendre à force égale; Quiria encore plus irrité que jamais, crut qu'il y alloit de sa gloire de ne pas reculer; il secouroit lui-même ses soldats, les relevoit à moitié abattus des coups redoublés que les Janissaires leur portoient; & sa fière contenance dénotant assez qu'il mourroit plutôt que de plier, ses soldats cherchèrent dans le désespoir une victoire que les forces inégales de leurs Ennemis leur vouloient arracher. Mais leur valeur fut mal récompensée: les plus braves soldats périssoient tous en s'efforçant de secourir Quiria, qui se

voyoit assailli de toutes parts , & fort affoibli d'une blessure qu'il avoit reçue. Milord Goard plus à portée que Mamouth de voir ce qui se passoit dans l'endroit qu'occupoit Quiria , vit bien au désordre , que le danger étoit pressant ; il confia la défense de son Aîle au Lieutenant de sa Compagnie , & se détachant avec un nombre de soldats , il vola au secours de Quiria ; mais quelque diligence qu'il fît , il arriva trop tard pour prévenir la prise de ce brave Capitaine qui , fatigué des coups qu'il avoit portés aux Infidèles , & de la quantité de sang qu'il perdoit , tomba évanoui entre les mains de deux Janissaires qui , surpris des actions de valeur qu'ils lui avoient vû faire , l'enleverent du combat , & le portèrent au Visir comme un prisonnier digne de lui être présenté. Quelle fut la douleur de Milord Goard , lorsqu'il apprit cette triste nouvel-

le ! Cet homme intrépide dans les plus grands dangers , frémit pour la première fois , en considérant le carnage dont Quiria avoit été environné : mais l'intérêt des Canadiens le rappelant à lui-même , il songea à prévenir le désordre que cette perte pouvoit causer , par une retraite prudente & nécessaire. C'étoit dans cet instant que Mamouth venoit de remporter sur les Ennemis qu'il avoit en tête , l'avantage dont on a déjà parlé. Lorsqu'il se vit maître du terrain , il ne voulut pas poursuivre les Ennemis qui se retiroient , sans savoir en quel état étoit le reste des Troupes : il lui fut aisé de juger qu'on faisoit retraite ; ainsi , sans s'amuser à poursuivre les fuyards , il tourna du côté où il comptoit trouver son cher Quiria qui lui paroissoit avoir besoin de secours. Milord Goard qui le vit approcher , connut facilement au bon ordre que ses sol-

dats observoient , que l'avantage avoit été de leur côté ; mais lorsque Mamouth fut à portée de le reconnoître , l'air triste qu'il remarqua sur le visage de Goard , dans une place que Quiria devoit occuper , lui fit tout appréhender. Qu'avez - vous fait de Quiria ; lui dit-il ? Ce jour seroit - il le dernier de sa vie ? enfin où est - il ? Milord Goard , auquel ce moment retraça les tristes circonstances de la prise de Quiria , eut bien de la peine à rompre le silence pour lui apprendre ce qu'il étoit devenu. Les apparences d'une mort prochaine auroient moins accablé Mamouth , qu'une pareille nouvelle. O cruels revers , s'écria-t-il ! C'en est donc fait , cher ami , de votre liberté ? & je supporte encore la lumière après un tel malheur ! Soldats , continua - t - il en adressant la parole à ceux qui le suivoient , au prix d'une perte pareille, notre avan-



tage n'est plus rien. Vendons bien cher la liberté de celui qu'on vient de nous ravir ; ou si le malheur nous en veut , faisons-leur du moins connaître l'importance de leur prisonnier , en sacrifiant nos jours pour le ravoir.

L'exécution alloit suivre de près cette entreprise ; mais Graville qui l'arrêta par le bras , lui dit : Que prétendez-vous faire , brave Mamouth ? Toute juste , toute héroïque que soit votre vengeance , pouvez-vous vous flatter de la faire retomber sur une Armée aussi nombreuse , sans d'autres forces que celles que nous avons ? Quoi ! s'écria Mamouth , vous me refuseriez la satisfaction de chercher dans une mort glorieuse la fin de mes maux ! Oui , continua Milord Goard , qui , Mamouth , j'y mettrai obstacle , tant que l'intérêt de ceux pour qui nous combattons , s'y trouvera joint à la prudence. Quiria n'est pas per-

du, ni pour vous ni pour moi, les têtes des trois Commandans des Janissaires que mes soldats ont faits prisonniers, nous répondront de la sienne; mais qui nous répondroit de cette Isle, & même de tous les Chrétiens qui s'y trouvent, si nous allions témérairement livrer à une mort certaine une partie de leurs défenseurs? Profitons des momens qui nous sont chers: les Ennemis encore effrayés de votre brave résistance, nous laissent la retraite libre; nos soldats en partie victorieux, porteront l'espérance & l'ardeur parmi les autres Candiots; ainsi ne balançons pas à nous retirer, avant que les forces de ces Infidèles nous viennent accabler. Mamouth vit bien qu'il falloit céder à la nécessité; & Milord Goard l'ayant obligé de se mettre à côté de lui pour être plus à portée de le secourir en cas d'attaque, ils firent leur retraite jusques

sous les murs de la Ville, sans en effuyer aucunes. Le Général des Candiots & ses principaux Officiers étoient sur les remparts , à attendre les nouvelles de la sortie. L'ordre dans lequel les Troupes rentrèrent , ne pouvoit leur annoncer que quelque avantage ; & d'un autre côté , le triste silence qu'elles observoient , ne laissoit pas long-tems dans cette flatteuse espérance. Mamouth s'étoit trop fait de violence , pour contraindre encore sa juste douleur. Il s'avança vers le Général , & ayant passé devant lui le Drapeau qu'il avoit pris sur les Turcs : Voilà , Seigneur , dit-il , les tristes débris d'une aventure qui a coûté la liberté à Quiria , & peut-être la vie. Ce peu de mots apprit assez le sujet de tristesse qu'on remarquoit sur le visage de tous ses braves soldats. Tous les Officiers n'ignoroient pas l'amour & la confiance que les Troupes avoient en ce brave Ca-

pitaine ; & cette circonstance diminua de beaucoup la joie que la prise des trois Commandans Jannissaires & du Drapeau auroient sans cela causé aux Candiots , qui depuis le siège n'avoient remportés sur les Ennnemis aucunes dépouilles. Quelqu'envie que Mamouth pût avoir de déplorer en particulier la triste destinée de son ami , la bienfiance l'obligea de se rendre aux instances du Général qui , sous prétexte de lui rendre les honneurs dûs à sa valeur , le retint le reste du jour avec lui , pour tâcher de dissiper en partie l'humeur mélancolique dont il étoit accablé. Quelles réflexions ne fit point le jeune Mamouth , s'il connut dans le moment l'illusion des déférences que les hommes ont couvertes du précieux nom de gloire & d'honneur ! Environné des plus nobles Candiots , il n'entendoit de tous côtés que des louanges capables de ré-

veiller l'amour propre ; c'étoit un détail exact de toutes ses démarches , embelli des plus glorieuses circonstances. A les entendre , il sembloit que toute cette nation lui fût redevable des terres qu'elle possédoit encore dans cette Isle ; mais ce généreux Guerrier , seul détaché de ces idées flatteuses qu'on lui vouloit faire adopter , n'envisageoit que la perte de son ami. La gloire & la réputation , qui de tout temps ont fait les plus chères délices des grandes âmes , ne lui paroissent rien en comparaison de ce qui lui manquoit ; il regardoit ces biens comme dûs à sa valeur , il sentoit intérieurement qu'il étoit fait pour en jouir , & qu'en remplissant ses devoirs , comme il le faisoit , c'auroit été lui faire une injustice que de la lui refuser : mais un ami tel que Quirrà , étoit pour lui un trésor d'autant plus estimable , qu'il ne pouvoit espérer d'en trouver un

pareil. Celui-ci étoit de ces trésors qui lui étoient venus gratuitement, sans qu'il eût rien fait qui lui eût donné dessus un droit incontestable. C'étoit pour lui un bien qui ne consistoit pas dans la fragile opinion des hommes comme tout autre; la vertu étoit la source & le principe de celui-ci. Il auroit vû sans jalousie quelqu'autre s'enivrer des louanges qu'on lui distribuoit, pourvû qu'il lui eût encore été possible de goûter les douceurs d'une amitié telle que celle qui étoit entre Quiria & lui. Aussi, sans s'arrêter beaucoup à ces discours flatteurs, dès qu'il put s'échapper, ce fut pour aller donner un libre cours à ses justes douleurs.

Vaine gloire, fatals honneurs, se disoit-il, que vous me coûtez cher ! & que je vous préférerois volontiers une mort qui m'eût empêché d'être témoin des malheurs qui menacent Quiria ! Cruel des-

voir, pourquoi dans des momens si précieux m'éloignois-tu de lui ? Cher ami, je vous entends du milieu de votre prison, je ressens comme vous la pesanteur de vos chaînes ; mais je vous en tirerai, ou j'y perdrai une vie qui sans vous ne peut que m'être à charge. Ah ! inconsolable Théodose, que penserez-vous de moi, quand vous apprendrez que votre cher époux s'est vû accabler par les Ennemis, pendant que j'avois des armes en main pour le défendre ? Oui, vos reproches sont fondés, je suis un ingrat qui préfère mes propres intérêts à ceux de mon ami. Peignez-moi sans cesse la honte de mon procédé, avec les couleurs les plus vives ; rejetez entièrement ce fatal accident sur ma négligence, je ne m'en défendrai point ; mais soyez persuadée que je réparerai cette faute au prix même de mon sang, s'il en est besoin. Oui, vous reverrez

cette moitié de vous-même , dussé-je me voir éternellement privé de Baheuk , qui a su partager mes sentimens avec ce véritable ami jusqu'à ce jour. Je ne connoîtrois point les devoirs de l'amitié , si je préférois ma propre satisfaction à celle de mon ami ; & puisque Baheuk cesseroit de m'estimer , si je continuois de vivre sans mettre fin aux malheurs de Quiria , rien ne doit m'arrêter , ni me paroître difficile , pour lui rendre la liberté.

Mamouth étoit plongé dans ces tristes regrets , lorsque Milord Goard entra dans son appartement. Je viens , lui dit-il ; terminer vos justes douleurs : le Général fait trop les obligations qu'il vous a , & à Quiria en particulier , pour ne pas employer tous les moyens possibles de le ravoïr. Le Conseil n'a pas balancé à m'accorder les trois Officiers des Janissaires que les soldats que je commandois ont faits



prisonniers , pour en proposer l'échange avec Quiria , & dès demain on doit députer un Trompette pour en faire les propositions à Obkem.

Ah ! mon cher Milord , vous me rendez la vie , s'écria Mamouth en se jettant à son col ; quelle sera ma joie , ajouta-t-il , de travailler à cette importante affaire , & d'être moi-même le Trompette qui portera la parole au Visir ! C'est à quoi vous souffrirez que je m'oppose , lui dit Milord Goard ; vos jours ne seroient pas en sûreté , & après les tentatives que le Général des Infidèles a faites pour vous avoir , je ne doute pas qu'il ne profitât de cette occasion , qui répondroit trop à ses vûes. N'allez pas augmenter vos chagrins par trop de promptitude , & laissant agir des gens sur qui le Visir n'aura aucun intérêt d'attenter , contentez - vous d'attendre ici l'heureux retour de votre ami. On a

trop d'intérêt à vous conserver, pour vous laisser encore exposer vos jours sans nécessité; & moi-même, cher Mamouth, je serois responsable des malheurs qui pourroient vous arriver, dans un tems où vous êtes encore incertain sur la Religion que l'honneur & le devoir vous engagent d'embrasser. Sans vouloir vous gêner sur le choix que vous êtes prêt de faire, il est des choses qui, toutes indifférentes qu'elles paroissent, sont cependant importantes pour vous. Ce même éloignement qui ne peut que confirmer Quiria dans ses devoirs, vous seroit préjudiciable, en vous mettant hors d'état d'être instruit sans prévention; enfin n'allez pas, cher Mamouth, exposer votre ami & vous-même à des dangers inévitables, si vous veniez à être reconnu.

Mamouth consentit, quoiqu'avec peine, à ce que Milord Goard exigeoit de lui, & fut avec lui.

chez le Général , prendre les arrangemens nécessaires pour faire réussir leur projet. Pendant que les Officiers & les soldats Candiots s'intéressoient avec tant de raison aux malheurs du brave Quiria , il étoit dans la tente de l'infidèle Visir, où on l'avoit porté aussitôt qu'on s'étoit emparé de lui , tout accablé de fatigues. Dès qu'Obkem l'eut considéré , il distingua facilement sur son visage les traits qui font reconnoître les Héros. Sa langueur causée par la considérable quantité de sang qu'il avoit perdu , n'avoit rien que de mâle. Ses yeux qui supportoient à peine la lumière , se faisoient encore craindre , & un air de sévérité qu'on remarquoit en lui , faisoit reconnoître qu'il n'étoit redoutable que dans les combats , & que par-tout ailleurs la douceur étoit sa principale vertu. Lorsque le Visir eut entendu le récit des héroïques actions que

Quiria avoit faites : Magnanime Infidèle , lui dit-il en lui serrant la main , tes jours me sont respectables ; & ayant aussitôt ordonné qu'on eût soin de ses blessures , il en confia la garde aux deux Janissaires qui le lui avoient apportés ; leur recommandant sur-tout de rappeler ses forces par de prompts secours.

L'on exécuta ses ordres avec soin ; le sang que Quiria perdoit , fut arrêté ; ses esprits presque égarés furent rappelés par des odeurs , dont les Orientaux font grand usage. Il respira enfin , mais pour reconnoître qu'il n'étoit redevable du jour , qu'à ses plus redoutables Ennemis. Où suis-je , leur dit-il pour la première parole qu'il prononça ? Quoi ! cruels , ne me rappelez-vous donc à la vie , que pour me faire languir dans vos prisons affreuses ? Obkom prévint la réponse des Janissaires , le cortège nom-

breux qui l'accompagnoit , instruisit aisément Quiria , que c'étoit ce Général infidèle , à qui on avoit été annoncer que son prisonnier avoit recouvert la parole & les sens. Au lieu d'interdire Quiria , ce brave Capitaine rappella le reste de ses forces : Que prétends-tu faire de moi , lui dit-il ? ordonne de mon sort , puisque je suis sous ta puissance. Je veux t'apprendre à connoître les Musulmans , lui dit Obkem , par les bienfaits dont je prétends t'honorer , si tu réponds à mes bontés. Je connois toute ton autorité , lui répondit Quiria , ta façon de penser peut même me la rendre encore plus respectable ; mais ne crois pas éblouir par tes flatteuses espérances un Chrétien qui n'a à attendre de toi que la mort ou la liberté. Tu commences donc par braver ma bonté , répartit Obkem ? Et quel usage crois-tu que j'en puisse faire , reprit Quiria , puisque

je ne pourrois l'éprouver , qu'en oubliant un ami qui m'est plus sensible que tous les honneurs dont tu voudrois me charger ? Hé bien , dit le fier Visir , je remplacerai cet ami. Que me proposes-tu ? Je perdrois trop à ce change , reprit vivement Quiria : & toi-même , Visir , élevé dès l'âge le plus tendre aux affections de Cour , tu t'ennuirois bientôt d'un ami inutile , quelque attaché qu'il te fût. Ta valeur & ton courage suppléeront à tout le reste , dit Obkem. Dis plutôt , sans tant de détours , répondit le Prisonnier , que ton amour propre voudroit m'attacher à ta personne : mais apprends , Visir , que ma Religion & mon honneur m'ordonnent de te haïr , & de n'avoir avec tes semblables aucune liaison. Tes pareils , lui dit le Visir , font gloire de ces sentimens ; cependant songe que le seul moyen qui te reste pour vivre , est de les oublier , & d'avoir

recours à ma clémence. Barbare ! s'écria Quiria, si tu mets ma liberté à ce prix , dispose de mes jours , ce seroit acheter trop cher les restes d'une vie malheureuse. Non , non , chere Théodose , continuait-il lorsque le fier Obkem fut retiré , ne croyez pas que Quiria puisse vivre , en vous quittant pour jamais ; du moins en apprenant ma mort , vous recevrez des preuves certaines de ma constance. Prépare-toi chere moitié , à recevoir bientôt ces tristes nouvelles ; touchée de mon sort , donne quelques larmes à mes malheurs ; c'est ce que j'exige de ta tendresse : mais rappelle-toi que de mon vivant , tes jours m'étoient plus précieux que les miens ; & souviens-toi que je t'ordonne de vivre. C'étoit à moi de te suivre au tombeau ; mais le sort en ordonne autrement : telle que soit la perte que tu vas faire , elle se peut réparer pour toi ,

car tout homme vertueux, en te connoissant, te sera toujours attaché : enfin, fais-toi un devoir de la nécessité. Aime moins Quiria, puisqu'il t'en faut séparer ; oui, chere Théodose, écoute mes prières, promets-moi de t'y conformer, ou au moins laisse-moi mourir dans cette erreur. Fais en sorte d'éloigner de moi ces sanglots, plus redoutables & plus cruels que le fer qui me donnera la mort ; ne viens pas encore augmenter mes malheurs par tes plaintes ameres. Epargne-moi ce spectacle trop attendrissant, pour un homme qui n'a plus d'espérance ; mon foible courage se trouveroit trop ébranlé ; il succomberoit à ces attaques, & la mort me deviendroit à charge par-là.

Et toi, cher Mamouth, dont la sincere amitié te fit, dès le premier instant, partager mes malheurs, toi dont les tristes pressentimens



devoient m'annoncer ces derniers coups de fortune , songe , cher ami , à ce que je puis exiger de toi dans ces douloureuses circonstances. Tourne tes généreux soins du côté de ma chere épouse ; console-la dans ses chagrins , diminue-lui mes infortunes , & enfin ne néglige rien pour arrêter ses pleurs ; notre amitié te le demande.

Ce Héros infortuné ne fut pas long , tems seul dans ces réflexions ; le Commandant sollicité par les intérêts du sang , & encore plus par les prières réitérées de Mamouth & des plus braves Officiers de la Place , dépêcha un Officier & un Trompette au Visir , pour lui proposer l'échange de Quiria , contre les trois Officiers Musulmans qu'ils avoient faits prisonniers. Dès que ce Général Turc eut été informé de leur arrivée , il se douta aisément du sujet de cette députation ; à peine laissa-t-il ache-

ver cet Officier. Je vous entends ; lui dit ce fier Ministre de la Porte, il s'agit du rachat d'un Prisonnier qui se fit à la dernière sortie ; ce téméraire est nécessaire à votre Commandant , pour ranimer par son exemple le courage abattu de tous les vôtres, qui ne peuvent plus résister à ma puissance ; mais je n'ai rien à entendre de toutes ces propositions, si l'on ne me remet le traître Musulman que vous protégez , à la honte du droit des gens, qui demande que les criminels ne trouvent d'asile en aucun lieu. L'Officier député connut bien qu'il parloit de Mamouth ; mais sachant bien aussi , qu'il n'étoit nullement instruit des raisons qui l'avoient obligé de quitter sa patrie , il sentit que la curiosité étoit le seul motif qui obligeoit Obkem de lui parler ainsi. Par conséquent sa réponse fut précise. Visir , lui dit-il , j'ignore quel est le criminel dont  
vous

vous me parlez : jusqu'ici ce Mahométan m'a été inconnu , & ma commission se bornant à ce qui regarde votre prisonnier , mon Général m'a chargé simplement des propositions qu'il vouloit vous faire à ce sujet , sans me donner d'autres instructions ; mais rendez plus de justice à notre nation , que de la croire capable de donner retraite à un homme que ses crimes pourroient avoir rendu un objet de mépris à toute la terre ; ce n'est pas contre un pareil sujet que l'on propose l'échange de Quiria , ce seroit en avilir le mérite. On vous propose , Visir , trois de vos braves Officiers pour ce prisonnier ; & du reste , soyez sûr que pour ce qui regarde votre fugitif , dès que vous l'aurez fait connoître ( je ne crains point de passer en cela les bornes de ma commission ) les Candiots seront les premiers à vous en assurer la vengeance. Le Visir embarrassé par

II. Partie.

G

cette réponse , fit venir Quiria. Voilà , dit-il , votre prisonnier , parlant à l'Officier député ; je vous le fais voir , pour que votre Général soit plus assuré qu'il vit encore ; mais si la réponse que je lui demande ne suit de près votre retour auprès de lui , qu'il sache que je commencerai ma vengeance par le faire mourir dans les supplices les plus cruels. Crois-tu , barbare , m'intimider par tes menaces , lui dit Quiria ? Apprends qu'un cœur comme le mien méprise la vie , lorsqu'il est question de l'acheter par une injustice. Et vous , brave Officier , qui venez traiter ma délivrance , assurez le Général que rien ne doit l'alarmer sur mon compte , qu'il pese les raisons qu'on vous a chargés de lui proposer , & que j'ignore ; qu'il les considère attentivement ; & pour peu qu'il y trouve d'injustice , qu'il m'oublie entièrement , & qu'il soit sûr que j'aime mieux mille fois une

mort telle qu'on me la prépare ,  
que des jours qui me seroient con-  
servés par des voyes illégitimes.

Aussitôt que le Candiot fut retiré , Obkem ayant pris son prisonnier en particulier , lui dit , en le regardant avec des yeux mêlés d'amitié & de colere : Ingrat , tu persistes donc dans ton opiniâtreté ? Quoi ! pendant que je te tends les bras , que ma vengeance cede à un ascendant qui m'entraîne vers toi , tu me traites en barbare , & tu sembles te faire un honneur de me braver ! Est-ce donc ainsi que pensent ces peuples qui se vantent d'être élevés dans les sentimens d'humanité & de politesse ? Qu'as-tu à me reprocher ? T'ai-je fait la moindre violence ? Tu m'accuses de vouloir te faire renoncer à ta foi ; apprends , brave Capitaine , apprends quel est Obkem , connois mieux ses sentimens , & avoue à la fin qu'il n'est pas indigne de ton amitié. Telle

Gij

que soit la réponse du Général Chrétien, tu seras libre, & tu n'éprouveras plus ce que tu appelles de ma part importunités : mais pour toute récompense, est-ce trop exiger de toi, que de te demander un exact récit de ce qui regarde le jeune Turc, que nous avons souvent vu paroître dans les plus vives attaques ; à la tête de tes Troupes ?

Ah Dieu ! répondit Quiria, dans quel étonnement & dans quel embarras me jetez-vous, Visir ? J'admire votre grandeur d'ame, je cède à vos vertus ; mais je ne puis rien de plus. Achevez ce que vous avez si bien commencé, mettez le comble à votre générosité, en n'exigeant point, pour reconnoître vos bontés, un secret dont je ne suis point le maître de disposer. He ! quel est donc ce secret qu'on s'obstine si fort à me taire, reprit le Visir ? Je le vois, vous tenez chez vous un secret ennemi du Sultan ;

mais tremblez à la vengeance que je prépare à cette nation, si elle ne rend bientôt ce traître entre mes mains.

Que dites-vous, repartit Quiria ? Cessez d'avoir de pareilles idées du plus vertueux & du plus infortuné de tous les hommes. Visir, n'en exigez pas davantage de moi ; & si je suis criminel de vous taire plus long-tems les infortunes d'un homme que vous estimeriez, si vous le connoissiez plus particulièrement, punissez-moi comme un coupable & téméraire prisonnier, & comme le mérite mon silence. Quoi ! dit Obkem, après toutes mes bontés, je ne puis pas espérer de toi un plus long éclaircissement ! Non, Visir, répondit Quiria, mon repos, mon honneur, enfin tout me ferme ici la bouche ; ordonnez présentement de mon sort. Va, lui dit le Visir tout furieux, va te préparer à éprouver jusqu'ou peut se porter un cœur

comme le mien , lorsqu'il est outragé ; c'en est trop , je me lasse de tes refus : je t'estimois auparavant ; mais à présent je te méprise.

Lorsque l'Officier qui avoit été député , fut rentré dans la Ville , il alla chez le Général à qui il demanda un entretien particulier , pour lui rendre compte de sa commission. Ce Général fit retirer les Officiers qui étoient alors avec lui , du nombre desquels étoit Mamouth qui attendoit avec impatience la réponse du Ministre de la Porte ; une telle précaution lui fit aisément juger que la réponse n'étoit point favorable. Il en ignoroit les raisons , mais intérieurement il se doutoit qu'il avoit été fait mention de lui dans ce pourparler ; & il ne fut pas long-tems sans en être convaincu. Le Général , après avoir su ce qui s'étoit passé dans l'audience de son Envoyé , jugea bien qu'on ne pouvoit trop prendre de précautions ,



pour empêcher Mamouth d'être informé de ce qui s'étoit dit sur son sujet. Les Candiots avoient grand intérêt de conserver un homme d'un tel mérite , & qui connoissoit aussi bien le fort & le foible des infidèles Musulmans , contre qui on avoit continuellement affaire. Sous prétexte de terminer bientôt la cérémonie du Baptême qu'il avoit demandé depuis la prise de son ami , on le renferma chez lui avec un Prêtre , qu'on chargea de ne rien négliger pour son instruction , & pour le tranquilliser sur le retour de son ami qu'on lui supposa être prochain. Quelque flatteuses que fussent ces espérances , Mamouth soupçonna le contraire , à la façon dont on l'avoit tout d'un coup renfermé , pour ainsi dire , prisonnier , sans lui permettre de s'entretenir avec l'Officier qui avoit été chargé du message. Éprouvé de toutes les façons , dans les endroits les

plus sensibles , il n'en fut que plus disposé à recevoir les avis de celui entre les mains de qui on l'avoit laissé. Une Religion si abondante en consolations dans les revers de la vie de l'homme , lui parut véritablement sublime. Jamais tant d'ardeur ne se trouva jointe à tant de résignation : il demanda avec empressement ce qui lui manquoit pour être dans une croyance qu'il regrettoit de n'avoir point suivie depuis l'âge de raison , & les sentimens de componction dont il donna des marques évidentes , firent aisément connoître que ses démarches n'avoient rien que de très-spirituel , qu'aucune vûe humaine ne le faisoit agir , & que sa conduite partoît du fond de son cœur.

Il ne se fut pas plutôt acquitté des devoirs que la Religion qu'il venoit d'embrasser , exigeoit de lui , qu'animé d'un zèle tout saint , il jeta des yeux de compassion sur son

cher ami Quiria ; il ne lui manquoit plus que sa délivrance pour être content. Il avoit pressé le Général de finir sa prison qui ne pouvoit être que rigoureuse , & ce dernier le remettoit de jour en jour ; le silence qu'on observoit exactement, lorsqu'il en parloit aux autres Officiers, l'instruisit enfin de ce qu'on avoit voulu lui cacher ; il vit bien que c'étoit de lui que dépendoit le retour de Quiria , & se sentant tout le courage & la force qu'il lui falloit , pour confesser au Visir qu'il avoit abjuré l'Alcoran & son Prophète , il forma le dessein de l'aller trouver lui-même , & de s'offrir au supplice que l'on préparoit à son ami , si c'étoit le seul moyen de lui rendre la liberté. L'exécution suivit de près cette généreuse résolution ; dès qu'il fut libre , il sortit secrètement de la Ville , & passant par le Camp des Turcs , il demanda à parler au Visir de la part du Général des Cam-

diots. Depuis la prise de Quiria , ces sortes de pourparlers étoient si fréquens , qu'on ne fit pas plus attention à celui de Mamouth qu'aux autres ; il fut donc conduit à la tente d'Obkem : ce Ministre étoit pour lors occupé à expédier quelques dépêches secrètes à la Porte. Les Janissaires qui conduisirent Mamouth , s'arrêtèrent par respect à l'entrée de la tente , & le Visir ayant reconnu à l'habillement que c'étoit un Candiot qui venoit sans doute lui faire quelques nouvelles propositions de la part de son Général , le fit entrer , & ordonna aux Janissaires de se tenir au-devant de sa tente. Mamouth ne fut pas plutôt seul avec Obkem , qu'il s'avança d'une façon respectueuse , mais assurée ; & se servant de son langage naturel : Tu vois , lui dit-il , le fidele ami de Quiria. Je sai, Visir , que sa liberté dépend d'un tranfuge que tu veux avoir ; soit

raison d'Etat , soit crainte , à quel-  
que prix que ce soit , tu veux te dé-  
faire d'un homme qui n'a jamais  
fait aucun tort à ta famille. Hé bien,  
fais la cour à ton Maître aux dé-  
pens de l'innocence , je n'en mur-  
murerais pas : je t'apporte ma tête ,  
dispose de mon sort à ton gré ; mais  
souviens-toi , Obkem , que tu as  
promis de rendre la liberté à Qui-  
ria à ce prix. Que ce fidele ami soit  
donc libre ; renvoye-le , comme tu  
t'y es engagé , au milieu de sa pa-  
trie , brise des chaînes qui ne sont  
pas faites pour des Héros comme  
lui. Laisse-toi toucher , Visir ;  
qu'un reste d'humanité t'apprenne  
que Quitia n'est plus à toi , puisque  
sa rançon se trouve payée en ma  
personne. Après sa délivrance , fais  
de moi ce que la sûreté de ton Etat  
semblera exiger de mieux ; & ne  
crains pas que je frissonne à l'aspect  
des supplices : je t'apprendrai , Ob-  
kem , qui je suis , ce que j'ai fait ;

qui je fus , & tu me verras mourir  
sans prononcer la moindre plainte ,  
& en louant ta générosité , si elle  
s'étend jusqu'à renvoyer sain & sauf  
un homme sur qui tu n'as aucun  
droit , depuis que je suis en tes  
mains.

Infidèle Musulman , répondit le  
Visir avec grand étonnement , qui  
que tu sois , j'admire ton assuran-  
ce ; instruit sans doute des précau-  
tions que j'avois prises , pour que  
tu ne pusses pas échapper à mes  
mains , tu préviens ce moment par  
un désespoir que tu veux couvrir  
des apparences de la vertu. Tu  
viens essayer , si ma générosité n'est  
pas encore à bout : mais où crois-  
tu qu'un homme aussi coupable que  
toi , puisse trouver quelque sûreté ?  
Que peux-tu me reprocher , reprit  
Mamouth avec encore plus de fer-  
meté qu'auparavant ? Considere qui  
te parle , Visir , & si cela ne te  
suffit pas , sache qu'il ne craint pas

que qui que ce soit sur la terre puisse le noircir de la moindre lâcheté. Ainsi parlent tes semblables , lui dit le Visir , qui , sous des dehors de probité , cachent les plus noirs forfaits. Mes semblables , répondit Mamouth , ne prennent pas de pareils discours pour eux ; mais ce n'est pas ici le tems de me justifier ; songe , Visir , que tu n'as de puissance en ce monde , que pour rendre justice à ceux que le Ciel t'a soumis : l'innocence & la vertu te la demandent pour Quiria que tu retiens prisonnier. Hé ! de quel droit , reprit le Ministre , viens-tu exiger ici sa liberté ? Sur ta propre parole , répondit Mamouth ; tu as demandé pour échange ce Mahométan que tes recherches n'ont pu découvrir ; le voici devant toi qui vient te déclarer , qu'en estimant ta vertu , il renonce pour jamais à ta fausse & trompeuse Religion. Est-ce t'en dire assez , Visir ? Après cet aveu ,

la mort doit être mon partage; mais j'en attends l'arrêt sans émotion, & tu me verras expirer content, pourvû que Quiria soit libre.

Tu n'auras point cette satisfaction, reprit le Visir, & ton supplice seroit trop doux, s'il n'en étoit témoin. Tu n'oserois commettre un pareil forfait, dit Mamouth. De qui reçois-je ici la loi, reprit le Visir, & qui pourroit s'opposer à mes ordres? Le Ciel vengeur, qui en prendra la vengeance, répondit Mamouth. Ne mêle point le Ciel dans tes perfidies; va, infâme, je ne puis t'envisager sans horreur. Le Ciel dont tu parles, a trop long-tems suspendu la punition de tes forfaits; il est tems que sa vengeance éclatte. Tremble, perfide, & reconnois enfin qu'on ne peut couvrir sous les apparences de la vertu, les plus lâches artifices, & que tôt ou tard on reconnoît le crime. Ce prisonnier que tu



veux ici me donner pour un modèle de vertu, s'est lui-même démasqué, & la seule vûe des supplices a suffi pour le confondre, & dévoiler en même tems cette fausse amitié dont tu fais ici parade. Tes menaces, Obkem, ne m'épouvanteront pas; je n'ai que la mort à attendre de toi : mais ne me crois pas assez lâche, pour m'abaisser devant toi, jusqu'à cette assurance qui n'appartient qu'aux âmes vertueuses. Tu traites de criminel ce brave Capitaine que tu retiens dans les fers, est-ce donc moi qui lui attire tant d'injustice? Hé bien, Visir, juge mieux actuellement de cet homme, qui n'est coupable que d'être trop attaché à un infortuné que le Ciel a persécuté de tout tems. Ce ne sont pas tes menaces qui m'obligent à te révéler un secret sur lequel roulent tes inquiétudes; c'est la nécessité de sauver les jours d'un véritable ami : reconnois ici le fils de

Mamouth , reconnois ici celui que l'intérêt du sang à dû armer contre ta coupable patrie. Voici sur qui doit éclater ta vengeance : me connoissant ; il te sera plus facile de juger de mes crimes , & mon supplice sera plus équitable pour toi : mais songe que le Ciel te redemanderoit compte des jours d'un homme aussi vertueux que Quiria : rends-lui la liberté que tu ne peux davantage lui retenir ; & ne songe plus , après cela , qu'à t'assurer la protection de ton Maître , en hâtant le supplice d'un Musulman que tu regardes comme criminel.

Va , indigne , tu sauras bientôt ce que je te prépare , répartit le Visir : qu'on s'en saisisse , dit-il à ses Gardes , & que vos têtes me répondent de lui. Lorsque ce Ministre fut seul : Quelle grandeur d'âme , dit-il , dans ces deux prisonniers ! Que de vertus ! Et qui ne reconnoîtroit leur innocence à

des traits aussi généreux ? Non , je n'en puis douter , tant de sentimens ne pourroient se trouver dans des cœurs corrompus. Il faut cependant que je m'assure de plus en plus de ce qui les regarde , & s'il ne m'est pas possible d'allarmer deux cœurs si bien unis , qu'une généreuse délivrance les oblige de me céder une partie de cette amitié , qui ne semble faite que pour eux.

Il ordonna aussitôt qu'on lui amenât Quiria. Dès qu'il parut, il fit retirer les Officiers qui étoient dans sa tente , & l'ayant fait approcher de lui : Viens , lui dit-il , connoître quel est l'homme sur qui ton cœur se reposoit , & que tu as osé préférer à une amitié aussi sincère que celle que je t'offrois. Cet ami dont tu me parlois en termes si avantageux , n'est qu'un perfide ; une double trahison met le comble à sa noirceur. Il quitta son pays autrefois pour te suivre ; il quitte

aujourd'hui le tien , ta Religion  
& tes amis , pour me les livrer  
entre les mains , & tâcher par - là  
de réparer la faute qu'il a faite.  
Présentement ; ajouta-t-il ; es - tu  
convaincu que ce n'est qu'un four-  
be ? Faut-il encore te donner des  
preuves qu'il est venu essayer ma  
clémence par cette trahison ? Re-  
connois-le à cet air imposant , à  
cette taille avantageuse , & plus  
encore à ces discours pleins de dé-  
tours : cesse enfin de penser à un  
homme qui mérite si peu ton esti-  
me : déteste comme moi sa perfie-  
die , aye-le en horreur , & aide-  
moi à en faire une juste punition.

Pensez - vous , Visir , répondit  
Quiria , pensez - vous me rendre  
moi-même perfide , par cette feinte  
indigne de vous & de votre gran-  
deur ? Celui pour qui je m'inté-  
resse , peut être entre vos mains ;  
un accident pareil au mien peut l'y  
avoir conduit : mais jamais une tra-

hison aussi détestable ne peut partir de son cœur. En quittant sa patrie, que l'insolence de vos Janissaires lui ont fait regarder avec raison comme un théâtre de crimes, il conserva sa Religion, tant qu'il ne fut pas entièrement convaincu que celle qu'il a embrassée depuis, étoit la plus légitime. Voilà tout son crime, Visir; oui, je ne le cache pas, il quitta par raison ce que les préjugés lui avoient fait adopter : mais incapable de bassesse, il n'a jamais su, par aucune lâcheté, trahir ni porter atteinte à son honneur. Mais, dit le Visir, qui te montreroit cet ami, & qui te le montreroit coupable, qu'aurois-tu à dire après cela ? Cessez, Visir, cessez de porter atteinte à une vertu irréprochable. S'il est tombé quelques traîtres entre vos mains, contentez-vous de vous servir de cet avantage, pour achever de nous perdre ; mais distinguez le coupable d'avec l'innocent.

Prépare-toi, lui dit le Visir, à le voir périr : après cela , tu pourras librement te retirer dans la Ville. Ciel ! reprit vivement Quiria , hé ! que s'a-t-il fait , barbare , pour mériter la mort ? Il a trahi , repartit le Ministre , les secrets de la Cour de son Souverain , & c'en est trop , pour ne pas mériter les derniers supplices.

A ces discours , Obkem , répondit Quiria , qu'il me soit permis de te dire que tu le connois mal : car moi-même , l'unique confident de ses douleurs , je n'ai jamais rien su de ce qui pouvoit porter préjudice à la Porte. Tu peux me rendre responsable de ce que j'avance ; si celui que tu tiens entre tes mains , est un coupable Renégat , ce n'est point celui avec qui je suis lié : fais-moi voir cet imposteur , que je le confonde lui-même , en lui prouvant qu'il prend une qualité qui ne lui convient pas. Tes souhaits

vont être satisfaits , répondit le Visir, en ordonnant qu'on amenât dans la tente l'autre prisonnier ; mais lorsque tu l'auras reconnu , n'attends plus rien de ma bonté , & songe encore un coup à le voir périr.

Le Visir n'eut pas plutôt achevé ces mots , qu'il passa avec Quiria dans l'endroit le plus écarté de sa tente ; & y ayant fait entrer Mamouth que les Janissaires venoient d'amener comme un misérable destiné aux derniers supplices : Reconnois , dit Obkem à Quiria que cette arrivée rendit presque immobile , reconnois le coupable dont tu prends si fort la défense. Et toi , continua-t-il parlant à Mamouth , songe que le supplice t'attend. Tu m'y verras marcher sans la moindre répugnance , lui dit Mamouth , & si je diffère encore , c'est pour te faire ressouvenir que tu dois auparavant exécuter ta promesse ; ce

noble Capitaine n'est pas à toi, Vir-  
fir , & ses chaînes devroient déjà  
être rompues : contente-toi de me  
voir périr , ma mort t'assure la fa-  
veur de ton Maître ; mais cet hom-  
me ne peut rien avoir de commun  
avec tes vûes ambitieuses ; rends-lui  
là liberté ; renvoye-le chez lui , pen-  
dant qu'il lui reste quelques forces ,  
& ne mets pas le comble à ton in-  
humanité , en rouvrant ses blessu-  
res encore toutes récentes , par la  
douleur que pourroit lui causer le  
spectacle d'un ami malheureux près  
d'expirer dans les tourmens. Est-ce  
donc là ce traître , s'écria Quiria  
revenu de sa surprise , que tu veux  
faire périr pour donner un exem-  
ple de ta justice ? Elle ne seroit pas  
assez remplie , si tu ne l'étendois  
pas sur moi ; unis-nous par une  
mort commune , & termine nos  
chagrins par une prompte exécu-  
tion ; voilà le seul endroit qui te  
fera remarquer , & c'est en cela



que tu feras équitable. Nous sommes l'un & l'autre également coupables , rends mon sort égal en tout , & ne sois pas assez cruel pour m'accorder la vie , tandis que tu feras périr un second moi-même.

Grands Dieux ! que de vertu , s'écria le Ministre ! des cœurs aussi généreux ne peuvent être coupables. Cessez , illustres amis , cessez de craindre pour vos jours , ils me deviennent trop précieux. La vertu se fait tôt ou tard respecter. Jouissez tranquilles d'une société dont je voudrois faire mon bonheur , si j'étois maître de mon sort ; mais que puis-je attendre de votre reconnaissance , ajouta-t'il , en leur ôtant les fers qu'ils avoient encore aux mains ? Une estime parfaite & une profonde vénération pour tes vertus , lui dit Mamouth ; tant de grandeur d'ame n'est pas ordinaire dans ceux qui occupent ta place , & je ne te prouve qu'une partie de

la confiance que m'inspirent tes bontés, en te faisant, de ce qui me regarde, un détail exact. Je vais, Visir, vous révéler des secrets qui n'ont été sus que de mon ami & de moi, & qui vous apprendront combien mon nom étoit redoutable, par les révolutions qu'il a seul suscitées à la Porte. Le Visir les ayant fait asseoir auprès de lui, Mamouth lui fit le récit de ses aventures.

Retournons auprès de Théodose & de Baheuk, à qui une si longue absence ne causoit guères de plus cruelles atteintes. Quelle triste situation pour une tendre épouse, & quelle contrainte pour une amante du caractère de Baheuk ! Leurs chagrins étoient égaux ; si l'une perdoit tout d'un coup ce qu'elle avoit de plus cher, l'autre se voyoit enlever ses plus solides espérances. L'intérêt que l'Italie prenoit à la conservation des frontières du Christianisme,

Christianisme, faisoit qu'on recevoit fréquemment des nouvelles du siège ; mais , quelle triste consolation pour ces deux personnes , à qui ces deux Couriers confirmoient de plus en plus les dangers où Quiria & Mamouth se trouvoient journellement exposés ! Elles languissoient dans une attente des plus incertaines & des plus douloureuses. Lorsque le tems de recevoir des nouvelles de Candie arrivoit , à peine osoient-elles s'informer du succès des Chrétiens. De quelque côté qu'elles promenaissent leur douleur, elles ne rencontroient que des présages sinistres ; c'étoit une épouse désolée qui se plaignoit de la perte de son mari , dont elle venoit d'apprendre la mort ; c'étoit une mère accablée de tristesse , qui redemandoit le sang de ses enfans qui lui avoient été enlevés à ce siège. C'étoient autant de coups mortels que ces spectacles portoient à Théodose & à Baheuk ;

II. Partie.

H

& si la fortune avoit épargné jusqu'à cette heure Quiria & Mamouth, il leur sembloit que ce n'étoit que pour augmenter leurs appréhensions. En effet, il faut avoir aimé, & savoir ce que c'est que la perte de ce que l'on chérit, pour exprimer au vif les mortelles douleurs dont ces deux charmantes personnes furent saisies, lorsqu'elles cessèrent de recevoir des Lettres du siège de Candie. Le bruit public ne les instruisit que trop de l'état malheureux où cette Ville se trouvoit réduite. On savoit en général qu'il y avoit eu une vive sortie, que les Candiots y avoient beaucoup perdu de monde; mais on en ignoroit le détail. En falloit-il davantage pour leur faire croire qu'elles n'avoient plus rien à espérer? Elles ne sortirent plus de chez elles, & elles se désoloient de ne point recevoir de nouvelles certaines. Elles se flattoient dans des mo-

mens que leurs craintes seroient mal-fondées ; mais que ces momens de peu de durée leur coûtoient cher ! Lorsqu'elles vinrent à se rappeler les cruautés que les Infidèles Musulmans préparoient aux braves Défenseurs de la Chrétienté , leurs yeux fondoient en larmes , elles s'embrassoient mutuellement ; & n'ayant pas la force de prononcer une parole , les sanglots & les soupirs servoient d'interprètes à ce qui se passoit dans leurs cœurs. Deux jours dans de pareilles incertitudes furent plus que suffisans pour les mettre à deux doigts de la mort. Théodose se trouva la première attaquée d'une fièvre qui l'eût bientôt réduite à un état presque désespéré. Il faut mourir , disoit-elle à sa chère Baheuk ; que puis-je présentement faire dans le monde ? J'y ai assez & trop long-tems coulé des jours malheureux. Mon cher époux me les faisoit encore suppor-

ter ; mais il n'est plus ; je n'en puis douter , & mes maux sont sans remède. Baheuk plus accoutumée à cacher ses douleurs , cherchoit pour la consoler , des raisons d'espérances où elle n'en pouvoit trouver elle-même. Son cœur démentoit les propres raisons que sa bouche prononçoit. Elle n'en étoit que plus à plaindre : son chagrin étoit intérieur , & la langueur que cette contrainte lui occasionna , l'eût bientôt mise dans un état plus dangereux que celui de Théodose. Les Médecins n'y trouverent aucun remède , leur cœur étoit attaqué , & l'on ne distinguoit qu'une mélancolie difficile à dissiper , dans la source de leur mal.

Les Parens de Quiria qui étoient à Rome , ne tarderent pas à être informés de l'extrémité où Théodose & sa chere Baheuk se trouvoient. Ils n'allèrent pas bien loin pour en découvrir la cause. Ils n'a-

voient point non plus reçu de ses nouvelles. Quelques-uns avoient pris le parti d'écrire à Milord Goard pour en avoir ; mais ce dernier ayant cru qu'il étoit de la prudence de taire le mal , jusqu'à ce qu'on y eût apporté remède , n'avoit fait aucune réponse. On fut seulement informé que la Ville étoit resserrée de plus en plus ; qu'il y avoit eu un grand nombre de prisonniers , & qu'on ne pouvoit espérer de sortir de cette Ville , qu'autant que l'on pourroit obtenir une honnête Capitulation. Le Général qui commandoit dans Candie , avoit soutenu les efforts des Infidèles tant qu'il avoit pu ; mais voyant les travaux de la Place entièrement ruinés , & que tous les délais étoient prêts d'expirer , sans recevoir d'autre secours , il pensa que ce seroit être téméraire , que de ne pas écouter les propositions que le Visir lui fit faire.

Quiria & Mamouth furent chargés de ses propositions. Obkem surpris d'admiration des événemens que Mamouth venoit de lui raconter, & des circonstances de son histoire qui sembloient avoir été ménagées pour assurer la Couronne de l'Empire Ottoman sur la tête du Sultan régnant, & pour le conduire lui-même à la haute dignité de Grand Visir, ne put lui refuser l'estime que méritoit une conduite aussi sage & aussi prudente. Il me tarde, leur dit-il, de vous savoir de retour à la Ville de Rome ; je pense que Théodose & Baheuk doivent me reprocher le tems que je vous retiens encore dans ces lieux. Je ne cherche ici que la gloire, & non pas la ruine totale des Candiots, ajouta-t-il, si votre Général veut entendre à un accommodement qui ne peut que lui être avantageux dans les circonstances présentes, il pourra mettre fin aux fatigues des siens ;



& souvenez-vous , quand vous serez tranquilles auprès de Théodose & de Baheuk , qu'Obkem partage votre bonheur , & qu'il regarde comme le plus glorieux de sa vie , le moment où il put vous rendre service.

Ces deux incomparables Amis ne purent assez témoigner leur reconnaissance au généreux Visir qui les renvoya comblés de présens & de marques de bontés. Dès qu'ils furent arrivés à la Ville , ils firent part au Général des heureuses dispositions où se trouvoit le Général Turc. Il reçut cette nouvelle comme une grace particulière du Ciel , qui vouloit conserver le peu de monde qui lui restoit. Le départ du Duc de la Feuillade avec ses Troupes , avoit réduit , depuis peu de jours , les Candiots dans une triste situation. Aussitôt qu'ils entendirent parler de paix , ils leverent les mains au Ciel , & prièrent le Général de

ne rien négliger pour leur assurer une honorable retraite. Les conditions furent bientôt conclues : il fut arrêté que la Ville resteroit aux Turcs, que les Assiégés conserveroient simplement la qualité de Roi, qu'ils pourroient se retirer de la Ville avec leurs armes & bagages, & qu'ils ne seroient plus obligés de payer le tribut de fixe, qu'ils payoient auparavant au Grand Seigneur.

De telles propositions étoient trop avantageuses, pour les refuser dans l'état présent des affaires. On commença dès lors à mettre le Traité en exécution, & dès qu'on eut évacué une partie de la Ville, les Officiers furent saluer le Visir, dont ils ne cessèrent d'admirer la valeur & la générosité.

Quiria & Mamouth ne perdirent pas des momens si précieux ; aussitôt qu'ils eurent assuré la ratification du Traité, & qu'ils eurent pris congé du généreux Obkem, à

qui ils avoient tant d'obligations , ils prirent les ordres du Général Candiot , pour s'en revenir à Rome. Ils arriverent devant Sa Sainteté , qui ne comptoit guères sur une pareille Capitulation , après les dernieres nouvelles qu'Elle avoit reçues ; & l'obligation qu'Elle vit que les Chrétiens devoient avoir aux soins généreux de Mamouth & de Quiria , augmenta son estime & celle que toute la Ville leur portoit déjà. Mais quel subit changement pour Théodose & pour Baheuk , lorsqu'elles apprirent que ces deux Braves étoient de retour ! Quels transports de joie , quand on les vit rentrer dans leurs Hôtels ! Elles étoient pour lors tête à tête dans leur appartement , tâchant de dissiper par la lecture une partie de leurs langueurs. Que vois-je , s'écria Baheuk , en appercevant Mamouth, qu'un transport secret conduisit le premier dans l'appartement

où elles étoient ? Que vois-je ? Est-ce un songe ? Est-ce bien vous , mon cher Mamouth , & votre image toujours présente à mes yeux , ne m'en impose-t-elle point ? Non , charmante Baheuk , lui dit Mamouth en se jettant à ses genoux , reconnoissez votre Mamouth , toujours constant , toujours fidèle , mais bien plus digne que jamais , de vous offrir un cœur que vous possédez déjà il y a long-tems.

Une joie parfaite acheva de se répandre sur le visage de Théodose à l'arrivée de Quiria. Je te revois donc , ô mon cher époux , lui dit-elle , dès qu'elle put l'appercevoir ? Mes craintes sont évanouies , & mes chagrins entièrement dissipés ; approche , chere moitié de moi-même , & viens partager les doux transports d'un cœur qui n'auroit pu vivre sans toi.

Leur retour annoncé par toute la Ville , à peine ces quatre amans

éurent-ils le tems de s'entretenir une heure sans être interrompus ; les parens de Quiria & ceux de son épouse , vinrent les trouver , & leur témoigner la part qu'ils prenoient à un bonheur si peu attendu. Ce fut en leur présence que le brave & passionné Mamouth fit le récit de tout ce qui leur étoit arrivé , pendant cet opiniâtre siège , leurs peines ne firent que donner plus de relief à la joie qu'on avoit de les revoir ; & lorsque Quiria eut informé Théodose & ses parens , de l'heureux changement que sa prison avoit occasionné sur l'esprit de Mamouth qui avoit choisi ce tems critique pour embrasser le Christianisme , ils se joignirent tous de concert , pour engager Baheuk à ne pas retarder plus long-tems une union que le Ciel avoit si bien ménagée. Avec quelle satisfaction cette vertueuse fille ne l'accorda-t-elle pas à un homme qui avoit tout

entrepris pour son repos ? Elle n'avoit qu'un regret , c'étoit de voir qu'elle étoit redevable de tout à ce Héros ; son cœur lui paroissoit peu capable de remplir sa juste reconnaissance. Mamouth au contraire louoit l'étoile qui lui avoit conservé la main de sa chère Baheuk ; il lui tardoit de posséder un trésor si parfait ; enfin , les instantes sollicitations de Quitia & de Théodose terminèrent cet heureux mariage , qui fut célébré au grand contentement des amis de ces deux époux , qui occupent les momens de leur vie à oublier leurs malheurs , & à se prouver mutuellement leur amour.

*Fin de la seconde & dernière  
Partie.*



65666150

